

PG / RETRACTACIONES

PHILIPPE GRAND
RETRACTACIONES

**Car, comme je l'ai dit,
il y a des pensées qui sont d'abord bien
aperçûes, mais dont les rapports sont si
fins, si peu familiers, qu'on a peine à les
contenir à ses yeux, même en les voyant.
Ceux qui éprouvent ces disparitions d'objets,
ne peuvent se plaindre que d'eux-mêmes,
& non de l'Auteur.***

* Marivaux, « Sur la clarté du discours », *Le nouveau Mercure*, mars 1719

LA VINGT-TROISIÈME année du troisième millénaire a commencé par un jour sombre et venteux (mais doux).

23

Trois jours plus tard, je n'ai toujours pas récupéré de la semaine de sociabilité familiale puis amicale par quoi s'est achevée la vingt-deuxième : je mouche encore, ne suis pas descendu encore du métro de Doha (le *Qatar tubaire* qui a fait blague chez les ORL pendant le récent Mondial de football) dans lequel fumer dehors m'a poussé, ne suis toujours pas réconcilié avec le langage tant il m'a paru tous ces jours que la phatique englobait/dominait ses autres possibles fonctions, le réduisant au babil.

BAVARDAGE

« [...] ce qui importait, c'était que la langue, le médium fondamental de toute sociabilité, fût exhibée dans sa capacité abstraite, et qu'il parvienne à saisir un aperçu, même passager, de la grammaire comme possibilité pure. »

Quand il y a deux jours j'ai refermé *L'école de Topeka*, il m'était clair que ces lignes de Ben Lerner à la 374^e page du livre ne se rapportaient pas seulement au personnage d'Adam accédant au « sublime de l'échangeabilité » en alimentant avec n'importe quels mots la « machinerie syntaxique » mais décrivaient avec une belle justesse sa propre pratique d'écrivain – et avaient plus largement le grand mérite de poser l'autotélisme du langage comme son meilleur.

LERNER

Mais après qu'une remarque de Manuel hier m'a piqué, relative au discours dans lequel on emballe certaines œuvres – ou plus précisément à ces formules récurrentes disant tel ou tel artiste « recycler » ou « revisiter » des techniques et savoir-faire anciens etc. –, et après que le souvenir des récentes heures de bavardage subi m'est revenu, je pense aujourd'hui avoir pensé mal et devoir pondérer : n'est-ce pas, au contraire, la tendance naturelle de la langue que d'être *de bois*, son ordinaire que de parler toute seul, de s'écouter à travers ses utilisateurs, quoi qu'il soit dit, de n'importe quelle œuvre comme de n'importe quoi, que de fonctionner pour elle-même, partageant avec le vivant le spinozien « appétit de persévérer dans son être » ?

CONATUS

(Ne puis toutefois pas assurer que la défiance envers les mots qui s'exprime là ne résulte pas d'un *conatus* propre singulièrement à la baisse...)

[Précision. Les renvois de pages à *Appendices* correspondent à la version de 310 pages préparée pour l'édition en 2023 (celle qui est en ligne sur mon site). (*Appendice(s)* nomme la version folio à 40 ex.). Les renvois aux opuscules suivants doivent être corrects...]

VU LE MAL QU'IL A au matin à se mettre en marche et ses performances une fois démarré, je me demande parfois si mon cerveau dispose bien la nuit de tout l'oxygène dont il a besoin pour fonctionner.

Je ne me connais pas apnéiste involontaire et le Web m'apprend que je ne montre aucun signe d'hypoxie cérébrale – toutefois ma respiration au moment où je m'endors est tellement ralentie que je ne comprends pas comment si peu d'air inspiré peut apporter assez...

Mais peut-être le sang irrigue-t-il convenablement le champ de mes neurones endormis et pourvoit-il au besoin chimique. Serait-ce alors que le système « glymphatique » commence à clocher ? Que les ondes pulsatoires rythmées du liquide céphalo-rachidien censé nettoyer le cerveau de ses déchets métaboliques seraient de moins en moins nombreuses ou plus faibles ? Que les astrocytes, ces cellules en forme d'étoile qui entourent les artères et les veines tel un réseau de tuyauteries, deviendraient cossardes ?

Des études^A montrent que la flemme du LCR, croissante à mesure que l'on vieillit, entraîne une accumulation de protéines toxiques et un déclin cognitif plus rapide. Serait-ce d'un tel encrassement qu'il me faut supporter les effets ?

LES YEUX FERMÉS AI ESSAYÉ des phrases au sujet de PG comme auteur dont manière & matière inspirent à quiconque l'a lu, lorsqu'il lit à nouveau de lui, la formule « *c'est du PG* » – et deux heures plus tard la plus aboutie ne m'est pas revenue.

(Ce que je sais, c'est qu'elle tournait autour de cette interrogation : vais-je écrire de telle sorte que la reconnaissance de ma « patte » ne sera plus instantanée ou ai-je commencé déjà ? vais-je continuer à « faire du PG » ou ai-je cessé déjà ? – la question n'étant pas de savoir ce qui est préférable mais s'il est possible que s'estompe la « façon ».)

O

DÉCLIN
COGNITIF

CHANGER

EN VOITURE dans le Lyon de 23h45.

Phares, silhouettes, ombres, clignotants...

Deux roues, deux jambes, quatre roues...

Devant, derrière, à droite, à gauche, dessus...

Même s'il m'en coûte, le bon mot est *peur*.

PEUR

JE VAIS MAINTENANT par les jours diminué

(*ombre de moi-même* pas tout à fait néanmoins).

Même si ma « jeunesse » relative et les virus saisonniers dissuadent la plupart de rien percevoir de plus que les manifestations d'une fatigue ou d'un relâchement passager, cela commence à se voir et s'entendre.

À se voir : le pas lourd, la rampe d'escalier tenue aussi souvent qu'il y en a une, le visage fermé très rarement s'éclairant d'un sourire, le cheveu terne et froissé, etc.

À s'entendre : les paroles comptées, le mot qui ne vient pas (construction à la va-vite d'une phrase contournant ou enjambant le trou), le mot qui passe la bouche tout cabossé (et revient difforme autrement après essai instantané de réparation...).

Cela commence à se voir et entendre – surtout si l'on est moi.

(Puissè-je encore longtemps moi seulement être moi ! (Et continuer à l'être.))

MOI

QUI N'A JAMAIS d'une canalisation bouchée ôtée des feuilles de thé manque d'imagination quand il vide sa théière dans l'évier.

(Trouver quoi pour un « de même ».)

PRATIQUE

CESSER D'ÉCRIRE ne relèvera pas d'une décision.

Ayant toujours envisagé ainsi l'arrêt, je devrais me réjouir de constater « aller au cahier » nettement moins, retenu de le faire par quelque raison plus forte que mienne, mais non, elle me tourmente plutôt cette impuissance nouvelle à mesurer le bénéfice de verser hors – et plus encore à identifier dedans quelque chose qui puisse passer.

CESSER

A. "Coupled electrophysiological, hemodynamic, and cerebrospinal fluid oscillations in human sleep", *Science*, novembre 2019.

POUR TITRE : *Abire*.
Ou *Abeo*.

CETTE PRÉCISION D'ARNO SCHMIDT dans *Berechnungen III*^A :
« Les lignes qui inaugurent les mini-chapitres doivent être décalées vers la gauche (de 3 signes au moins!) et en italiques parce qu'elles doivent rendre "l'élan" (pour le saut) des mots soigneusement sélectionnés pour produire le choc initial. La "piqûre" qui précède l'injection. »
(Rien d'aussi pensé pour justifier la mini-capitale composée en romain que j'utilise en début de ligne et sans retrait, uniquement le souci de distinguer optiquement les séquences.)

PROBLÈME : c'est maintenant couché les yeux fermés dans le noir de la nuit que me viennent les idées, soit dans la position la moins propice à notation et au moment où la mémoire a trop durci pour en conserver trace.

SI BEAUCOUP DORMIR prévient certains maux, pour sûr je ne vais rien savoir d'eux.

TITRE

GRAPHISME

COUCHÉ

DORMIR

CE N'EST QUE MAINTENANT, à réception du volume dont ces mots ornent la couverture, que je m'avise que sonne sous *Plus avant* « moins maintenant »^A. Le lecteur circonspect regardera-t-il le nombre de pages à l'année^B, alors il comprendra, accordée la cohérence, que c'est une diminution d'un autre type que le titre laisse entendre^C.

Et pour que la chose diminuée se précise à lui, pour qu'à *moins quoi ?* ou *moins de quoi ?* se substitue une *idée de quoi*, comme il lui aura fallu compter pour se débarrasser de la quantité il lui faudra – lire.
(Que je le rassure si c'est possible : comme la notion de quelque chose *moins* ou *de moins* ou *en moins* je ne l'avais moi-même pas quand j'ai choisi *Plus avant* pour nommer le travail de l'année 22, comme je n'ai perçu le sens adventice qu'en ce tout début de la 23, le livre dans les mains, moi aussi, comme lui (que je suis), il me faudra lire^D.

(LE JEUDI 12 JANVIER, à réception de son « Journal de l'année 22 » sous l'apparence d'un livre, il commença un texte qui allait plusieurs jours durant sinon lui prendre la tête du moins en occuper/boucher une partie, et l'amener à adopter, pour l'en chasser intégralement quand l'analyse des répercussions d'une micro-différence phonétique en quoi il consistait lui paraîtrait avoir été poussée le plus loin possible – comme il convenait à ses yeux qu'elle le soit afin de lui découvrir quelque chose de sa propre manière d'avancer –, une peu coutumière (et assez foireuse) forme de distanciation narrative.

Le 16, il abandonna dans son *Retractationes*, qui « *ne serait pas son journal de l'année 23* » affirma-t-il à cette occasion, le dernier état de sa tentative de mettre en mots sa propre perception de l'évolution de son écriture – pour le lendemain essayer de retoucher la « partie en il »...

Le 18, ne se masquant pas qu'elle restait faible malgré l'effort de la veille, il décida néanmoins de la maintenir.)

A. Piste ouverte par la double prononciation possible : *pluz / pluce*.
(*Plu savant*, même ironique, je ne l'entends pas.)

B. Pour en rester au plus facile : 20, 2020 : 86 ; *Jus de pierre*, 2021 : 69 ; *Plus avant*, 2022 : 89).

C. *Pluce avant* relève du constat, *Pluz avant* de la résolution, de l'intention ; *moins maintenant* relève également des deux ordres. Dès lors que la quantité n'intervient pas, la question du quoi est égale que l'on soit sur l'échelle du temps dans le passé (*pluce avant* = constat), ou le présent ou futur (*pluz avant* = résolution/intention).

D. Si j'ai entendu tardivement *moins maintenant*, c'est peut-être parce qu'en un an (presque jour pour jour) ma résolution a changé – ce qui n'éclaire pas son objet pour autant.

PASSE JANVIER AVEC Schmidt, Bernhard, Wallace...

La compagnie de tels monstres est sans nul doute la garantie de « garder une activité intellectuelle » – et à ce titre leur lecture devrait être préconisée aux âgés^A en place des pages nécro des quotidiens locaux ou autres mots fléchés – mais elle a ce revers que, si l'on néglige les facteurs travail & temps comme terrassé par le génie on le fait, elle torpille toute prétention à composer personnellement des phrases aussi pleines, *a minima* induit à imiter plus ou moins consciemment^{A+B} mais de façon inexorablement minable, si court le pastiche ou plagiat soit-il^C.

AI ENTRAPERÇU très brièvement au réveil (une demi seconde peut-être avant que ne chante l'oiseau numérique) un état de marasme cérébral incompatible avec la vie.

De cette sorte de black-out intégral du système je ne peux rien dire, mais ces deux secondes peut-être qu'a duré la queue du rêve (ou le *RESET* neural) révélait entre la nature du mal à l'œuvre et la capacité à en rendre compte un abîme tel que l'impossible description maintenant en est une forme infiniment atténuée^D.

L'incommunicabilité totale de ce qui n'allait pas – le monde intérieur : *un puzzle disloqué* – réduisait le sujet, lors de son/mon ultime tentative de dire à quelque autre infiniment et à jamais autre s'inquiétant, à une chose n'aspitant qu'à quitter tout tout de suite, un silencieux cri d'appel au néant d'avant naître^E.

A. « – Pa zo zôtres ? » : « – Maissi maissi ! : mais l'on parle là de garder pas de vouloir avoir – et ces zôtres avant qu'ils décollent le nez de la dalle... »

B. « Ces zigomars – les auteurs – [...] nous rendent incapables de bégayer autre chose que leurs formules, constructions, locutions. » AS dans « Que dois-je faire ? » (histoire écrite dans les années 50 et reprise dans *Histoires*, Tristram, 2000)

C. Toutefois ce dernier couvrirait-il des centaines de pages, peut-être le propre, mu et tu par l'identification d'abord, y reviendrait-il, y percerait-il finalement pour imposer une voix singulière.

D. Il y a une gradation dans l'impossible, ce que bien heureusement ne m'a pas appris le café du matin.

E. Manu est revenu de la manif contre la Réforme des Retraites comme je méditais au lit-de-15h un dit plus à hauteur de vérité (une chose même pas : *une soupe de molécules*). Il l'a ainsi fixé, empêché de couler dans les méandres de l'avant-sommeil (comme y seraient parvenus aussi les non-grévistes tout à refaire le toit pas loin...).

COMPAGNIE

RÉVEIL

BLACK-OUT

ACATALEP-
SIE

J'APPRENDS D'UNE BOUCHE le versant dans mes conduits que je suis auteur plus intéressé au chemin du sens qu'au sens lui-même, et plus à le compliquer qu'à le simplifier.

Le modèle qu'elle m'oppose c'est une phrase ou un ensemble de phrases devant le porter entier et sans perte au terme de sa course : un lecteur qui a soif. Selon le modèle que j'oppose au modèle qu'elle m'oppose, sans doute le tuyau n'est-il pas confondable avec la matière mais son dessin accroît l'engagée, l'enrichit, en renforce/modifie le goût etc.

(Entendre *truie* sous *truisme* bon ok, mais sentir le *lisier* dans la « vérité d'évidence »...! que j'arrête là de me faire souffrir^A.)

IL M'EST VENU À SAINT-AGRÈVE ce stressant et glacé lundi 24 janvier un court développement (ou note) pour une séquence qui n'est pas dans *Plus avant* comme je l'imaginai.

(Il y a bien là, en page 56, un « devenir “rêve” de la “réalité” » en attente de description mais il me faut le mot *souvenir*...)

...

Mardi. 'Rechercher' me propose ça, dans *Un tourbillon fade* :

« [...] ce sentiment que le présent continue sans moi, que je me tiens sur le bord du temps, descendu moi-même là ou débarqué par son cours, ou encore que je le vois dans le souvenir [...] ».

Espérais du plus récent et mieux adapté mais tant pis colle ici :

« Vivre le moment présent comme un souvenir, c'est le connaître comme passé, soit irrévocable : je n'y peux rien faire. »

A. Je n'ai rien contre le cochon en soi.

ENCORE ET ENCORE j'entends du *surexplicité*.

Quand je ne suis pas en situation de la neutraliser/ôter c'est-à-dire ne suis qu'oreille^A, toute cette graisse verbale me fait souffrir (un peu comme la diction des gens de théâtre).

(L'absence dans le discours de la moindre ellipse ? À mes yeux un trait de cette variété de vérité qui n'intéresse personne dont David Foster Wallace dans *Le Roi pâle* donne comme un cas « une liste exacte et exhaustive à 100% de la taille et de la forme de chaque brin d'herbe sur [sa] pelouse [...] ».^B)

OÙ PASSÉ mon intérêt-pour^C ?

Dans un trou peu profond duquel on pourrait le remonter ? “Intact/déplacé” ? Non hélas : plutôt “en place/rogne”, à demi sublimé, partiellement dissous/rongé par quelque intrigant acide intérieur mais précisément sur la partie qui accroche au présent : là comme souvenir ou fantôme.

CONSCIENT DE ET NAVRÉ PAR

la rétractation sur l'intime que montrent mes notations journalistiques. (Un lecteur pourrait-il me dire si j'exagère sa nouveauté, si cette inclination dont je me sens le spectateur prend le dessus sur l'« écriture de précision^D » ou au contraire, rassurant alors, si la précision de l'écriture excuse^E encore le « contenu » ?)

A. La concentration de ma prose témoigne d'une détestation du verbeux – au point qu'il n'est pas impossible que ce soit pour partie cette haine du discours expansif et de la fausse précision qui m'ait porté à l'écriture.

B. Pensais faire un meilleur usage des mots de DFW au §24 du livre (« Ici l'auteur »), tenter par exemple de confronter ma pratique à cette notion de <vérité-qui-n'intéresse-personne>. Ne garderai que ça (c'est moi qui souligne) : « [...] la vérité peut prendre une quantité de formes, *pas toutes compatibles entre elles*. [...] Ce qui donne du sens, de l'importance, etc. à une vérité, c'est sa pertinence, [...] – sinon nous pourrions aussi bien être des ordinateurs qui s'envoient des données brutes les uns aux autres. » (Page 307 de l'édition française.)

C. « – Pour ? » : « – Pour ce pour quoi j'en montrais récemment encore dans ce journal de bord et au-delà. » (Non je ne ferai pas plus gras !)

D. « Mon ambition littéraire a été l'écriture de précision. Le contenu, indifférent. » Paul Valéry, *Cahier VIII* (1921-1922)

E. Une amie aurait préféré ici *justifie*. Je persiste dans mon choix : ce qui *justifie* le contenu, c'est ma décision d'exprimer le « magma opaque qui est notre substance » (pour reprendre ici les termes très justes de Florence Trocmé).

DU GRAS

DE
L'INTÉRÊT

ÉVOLUTION

2 REMARQUES relatives aux « fréquentés de janvier » :

• Tandis que je recopiais les quelques lignes du *Roi pâle* qu'on a lues, m'accompagnait l'idée que la prose de W ne se prête guère à l'opération d'extraction/transplantation ; l'extrait tombe à plat.

Sans doute est-ce le propre du roman ou de la nouvelle que de résister au prélèvement, le flux narratif s'accommodant mal de la phrase dense et ciselée qui au contraire le favorise, mais il me paraît que les œuvres de Wallace fournissent un exemple pur de cette résistance tenant à la nature singulière de son écriture, que dans un entretien avec lui auquel je renvoie de toutes mes forces^A le très remarquable traducteur d'*Infinite Jest* Francis Kerline qualifie de « brouillonne, mal fichue », ce côté « écrit à la va-vite » étant précisément, délibéré et assumé comme il l'est, ce qui rend unique l'expérience à laquelle ses livres convient...

• Bien que S soit au fil du temps plusieurs fois apparu dans mon “Log-Book”, ses lignes se défendent du découpage citationnel^B non moins que celles de W – mais je me garderai bien de tenter la moindre hypothèse à ce sujet car s'agissant du sévère celui-ci je l'abandonne, et par incapacité et par désintérêt. Je veux plutôt signaler ici au chanceux néophyte qui a encore son œuvre à découvrir (beaucoup de titres épuisés hélas) combien sont extraordinaires de variété et d'inventivité les métaphores conduisant ses innombrables descriptions des corps et événements célestes, phénomènes météorologiques, etc., combien sont vivants dans ses pages nuages, vents, pluies...

Un relevé des seuls gestes & attitudes de la Lune suffirait à attester de son génie (« *Là un clin d'œil de d'ssous l'pissenlit steuple!* ») – et je soumettrais volontiers à un éditeur ce projet de livre : *Les Lunes d'Arno Schmidt*.^C

A. *Le matricule des anges* n° 166 en septembre 2015.

B. Patrick Thériault, « Le découpage citationnel comme fait d'écriture – Le cas Mallarmé », *Poétique*, 2014/2, n° 176.

Cet article à mes yeux un tantinet suspect m'amène à préciser en termes validés par l'université (ici celle de Toronto), ce-que-W-ne-fait-pas / ce-que-ne-sont-pas-ses-phrases. Nulle trace chez W d'un « art du (pré) découpage citationnel », d'un « travail de ciselage poético-rhétorique ayant pour effet de mettre en valeur la dimension formulaire de l'écrit et, par là même, d'encourager sa reprise citationnelle » ; pas de « dire formulaire » candidat à la citation, de « massue cloutée d'expressions-fixes » (comme en offre Mallarmé selon Ponge) ; pas de « surassertion » [voir pour ce terme Dominique Maingueneau, *Les Phrases sans texte*, Paris, 2012] : W ne « surasserte » pas pour « mettre en relief et en valeur un segment de son dire par rapport à son environnement discursif [...] de manière à anticiper son détachement citationnel ». Le même article va par ailleurs me conduire à rouvrir, en corps 12, la question de ma propre « citabilité » et de ses enjeux.

C. Idée validée à l'avance par AS *himself* dans « Sortie scolaire » : « [...] la lune, ce ne serait que justice si on donnait mon nom à un de ses cratères. » (*Histoires, op. cit.*, p. 142)

WALLACE

SCHMIDT

QUI AURA lu la page 87 de *Plus avant*, s'il doit résumer brièvement ce qu'elle contient dira : « L'auteur a vu un OVNI et narre l'épisode. »
L'auteur en question se doit ici de préciser : « *Objet volant non identifié* c'est encore trop dire : plutôt *Phénomène céleste inexpliqué* (= PCI). »

PCI

UNE MAIN de spécialistes ont accusé Mallarmé non seulement d'avoir escompté d'énoncés-formulaires impersonnels et mobiles jouant la disparition élocutoire « des effets d'autorité symboliquement avantageux » (*a minima* d'avoir voulu avec eux « *faire impression* »), mais aussi d'avoir su que la phrase solitaire (pré) découpée (grâce à l'isolement graphique) et détachable (en puissance d'être détextualisée), pouvait être – et les doctes ont forgé pour elle le nom d'*aphorisation* – « une forme discursive toute désignée pour la transmission du nom de l'Auteur », oui d'avoir calculé « qu'une certaine dose d'ambiguïté et d'indétermination, une certaine part d'invérifiable et d'indécidable, en somme une relative ouverture au hasard » pouvait, en plus d'être une source de jouissance esthétique, constituer « un élément propre à favoriser la légation de son nom d'Auteur ».
Avec mon « *Une ambition ? Être cité, apparaître en note^A* », sûr qu'aux yeux de la 'main' j'ai pas bon...!!!

CITATION

(Le lendemain. Et s'il fallait, ce présumé « pas bon » de la bouche de la main, l'entendre moins comme un jugement moral que comme un positif et avisé *conseil pour nulle vie après la mort* prodigué par les profs/chercheurs depuis les Élysées où leur métier les a jetés ?
Je doute toutefois qu'ils aient lu *Tina ou de l'immortalité* d'AS (encore) qu'un fort heureux hasard m'a tendu hier au soir, le jour même où j'ai écrit de mon ambition dans les Lettres^B, doute que les mots « pas bon » ce puisse être la page 33 qui les leur ait inspirés : « ([...] mauvaises nouvelles = l'annonce qu'on a été cité ou même réédité ; bonne nouvelles = des exemplaires disparus, des noms effacés et ainsi de suite.) »
Ainsi, suivant la logique du *Qui est pris qui etc.*, ayant donné plus haut en note les noms du pouce et de l'index j'aurai vengé Mallarmé...)

A. Dans *Un tourbillon fade* – et rappel dans *Plus avant**

* Ce lundi 30 janvier, réaction de C. Paper, d'Albagnac : « *Encore ?! Tu soûles ! Regarde donc plutôt devant !* »

B. Oui *encore* Monsieur Paper !

ÇA Y EST : sais ce que gagne le retraité au-delà du plus-dormir déjà évoqué : outre un peu d'argent contre rien (l'équivalent de 5kg/jour de bon pain – qu'on pense ici à la ration quotidienne du zek en 1933 : 300g^A), le pouvoir de perdre du temps pour une phrase^B.

PERDRE
PAIN
ZEK

L'INTÉRIORITÉ 3/4 – Comment écrire ce qu'on a dans la tête ?^C

TÊTE

L'alléchant a tourné décevant.

Alors que l'intitulé avait brillamment passé le premier filtre, les propos des invités cognèrent sur plus fin ; seulement deux morceaux passèrent : une vérité bien mise, « *Les écrivains inventent des formes pour penser l'intériorité* », et celui-là, parce que problématique : « *Il y a forcément des limites au récit* ». Les deux me poussèrent au cahier pour les tresser dans une question-à-notes : « À supposer qu'il faille poser des limites à l'expression de ce qu'on a en tête^D, ne pas la verser toute sur le papier^E, et que cette nécessité d'une censure permette d'y obvier la solution de changer de tête, d'inventer un personnage (fiction) ou de s'inventer soi-même personnage (autofiction), cette solution permet-elle vraiment de se purger ? »

F

A. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*. (Selon le Net : à vérifier dans les volumes. Sans doute cette ration était-elle celle du condamné qui ne remplissait pas la norme ou restait sur son châlit...) Cinq ans plus tard, « la norme, pour une journée de travail était de quatorze heures [...], on ne tenait compte du thermomètre que lorsqu'il descendait à moins 56 [...], Lettre de Varlam Chalamov à Alexandre Soljenitsyne, novembre 1962.

B. J'avais d'abord écrit *sur* une phrase : *pour* n'annule pas *sur* mais atténue la perte (il faut bien sûr s'en convaincre).

C. Émission de Géraldine Muhlmann sur France Culture le 2 février 2023.

D. Ce qui reste à voir. Si Primo Levi a pu dire l'autocensure indispensable, cela ne dépend-il pas de ce qu'on a en tête et de ce qu'on entend par *avoir en tête* ? Il n'y a pas en une que matière-à-récit, et c'est précisément pour extraire cette matière d'une autre sorte que l'écrivain doit inventer une forme. (Il n'y a pour Chalamov que le superflu, les fioritures, que l'on doit éliminer d'un récit.)

E. « Ce qui est intérieur, c'est chercher à déchiffrer sur le papier sa propre énigme, vider son cerveau et en éclairer les recoins les plus obscurs. [...] la moindre obstruction [à la matière] est cause de douleur. » Varlam Chalamov, *Tout ou rien*, Verdier, 1993.

(Le fond de contenant n'est-il pas le meilleur ? Qu'on pense ici au marc de café, ou au dépôt de levure dans une Chimay bleue...)

F. Ajout du 22 mars. Retrouve ces mots de Jacques Rancière : « [...] la pensée, ce n'est pas ce qu'on a dans la tête, c'est ce qu'on a mis devant soi, hors de soi, sur une feuille. »

(« La paraphrase », *Conséquence* n°1, 2015)

Je dirais pour ma part que c'est « la feuille hors de soi en soi ».

CE MATIN rêvais que je rêvais un rêve déjà rêvé.

RÊVE

L'INDIVIDUITÉ OU LA GUERRE m'ayant donné envie, plutôt que d'assurer à Stéphane^A notre grande connivence sur le fond^B, de relire Klima, j'ai un peu fouillé dans mon passé du bas de placard (archives Michel Deux / *Voluptiare Cogitationes* – pas loin du bac à chaussettes) pour y retrouver trace d'une chronique diphonique *md/pg* consacrée au monstre tchègue oublié. L'ai ressaisie ce lendemain du 7 février 2023, heureux que l'une des dates données dans notre texte commun ait été précisément le 7 (février 1986), un vendredi.

SANGRAL

KLIMA

Vo/Co

ME SURPRENDS à lire le *Cours de poétique* de Valéry comme par devoir, sans plaisir réel – tant de répétitions, tant de signaux vers l'auditoire !

VALÉRY

Personne ni rien pour l'exiger, si ce n'est une affinité de très longue date rapportée à laquelle ne pas lire serait fautive. Laisserai au libraire le tome II.

Relève quand même deux phrases^A :

« Le but éminent de celui qui produit est de produire en soi-même celui qui fait l'œuvre.^B »

« (Mais comprendre une œuvre ou quoi que ce soit ce n'est autre chose que de le refaire. C'est là la limite de la compréhension.)^C »

Demain, une fois achevées les (bonnes) *Histoires* d'AS et avant de chercher^C une nouvelle fois son *Cœur de pierre*, je retournerai à *Je suis la Volonté Absolue* – mais à titre d'hommage à LK et à MD, je décide ici de faire figurer en annexe de ces *Retractationes* la retranscription de la chronique parue dans *Vo/Co* n°7-8 il y a 37 ans.

D'UN BEAU BLEU terne la couverture

TERNE

– mais terne

au point qu'il me répugne presque d'y aller

noter plus, sur ce C(anadian) P(aper), que chiffres :

numéros (de chambre, de téléphone), prix, codes...

(De lui ne conserverai que cette couverture.)

SUIS, EN FIN DE SIESTE, parvenu à produire sur toute la surface de mon <écran intérieur> (comment appelle-t-on ça ?) un véritable *bleu du ciel*^D, et même plusieurs, tous aussi justes. Me serais cru à la fenêtre.

HIMMEL-

BLAU

SCRUTE UN CIEL intégralement nu.

COULEUR

Ça s'agite sous mon front :

Où est passée ma myopie ? . . .

Ah, la voilà ! . . .

Mais non : revenue et repartie – avec l'oiseau . . .

Existerait-il une autre couleur pure, un rouge, un vert qui soit couleur de rien ? . . .

Oui : le noir d'une nuit noire . . .

A. Stéphane Sangral, *L'indivuidité ou la guerre*, Galilée, 2023.

B. Je le fais là. (Cependant suis moins optimiste que lui quant à l'« émergence » d'une « ère de l'indivuidité ». Sur les 70 signes qui en attestent à ses yeux et qu'il détaille aux pages 119-152, nombre me paraissent au contraire perpétuer la prégnance du mauvais collectif – celui-là même auquel sont imputables tous ces meurtres que rappelle l'immense et glaçante liste des pages 284-301.)

C. Au sens ancien rappelé par Émile Littré dans *Pathologie verbale* (1880, réédition Société des Amis de la Bibliothèque Nationale, 1986, p. 19) :

« “Toute France a *cerchie* (il a parcouru toute la France)” dit un trouvère. »

D. Après-midi : je n'étais donc pas dans l'obscurité totale, et sieste-à-rideaux-non-tirés* qui plus est – ainsi *Eigenhimmelblau* impossible.

(*L'eigengrau* (en allemand « gris intrinsèque »), aussi appelé *eigenlicht* (« lumière intrinsèque ») est la couleur vue par l'œil humain dans l'obscurité totale. Même en l'absence de lumière, un potentiel d'action est transmis le long du nerf optique, donnant la sensation d'un gris foncé uniforme (#16161d, C24M24J0N88). On parle aussi d'un « propre gris intérieur », d'un « gris mental » (*brain grey* en anglais), d'un « noir propre à l'œil » (*augenschwartz* en allemand). *L'eigengrau* peut dit-on être contrôlé de manière consciente pour représenter des formes, comme des cercles ou des croix. Lorsque l'œil est exposé à l'obscurité pendant vingt minutes, l'*eigengrau* a tendance à s'éclaircir.)

* Les mêmes que ceux de la couverture. Que soit signalé ici mon goût pour les *Vorhang* de Gerhard Richter, duquel j'aime cette note de 1971 : « Les portes, rideaux, surfaces, vitres, etc. sont peut-être les paraboles d'un désespoir dû à la particularité de nos facultés visuelles, qui nous permet certes de reconnaître les choses, mais nous interdit en partie de connaître le réel. »

A. « – Deux phrases encore ? » « – Un hasard. »

B. En exergue au résumé du cours : décembre 1938 - mars 1939, p. 537.

C. Fin du cours du 2 décembre 1938 « Les faux problèmes de la mythologie littéraire », p. 551.

« À LA RADIO, le docteur Rajko Dolecek conseille aux femmes enceintes de recommander à leur mari de la bonne lecture – un recueil de poésie par exemple. »

Cette phrase de Jan Zabрана^A m'a fait repenser à ma joie d'entendre sur les ondes, pendant je ne sais lequel des confinements et à ma grande surprise, recommander aux "prisonniers" de lire *Le livre de l'intranquillité...* (Aurais dû noter nom et fonction de ce remarquable docteur-là.)

ZABRANA

HEUREUSE
SURPRISE

DE KLIMA À ZABRANA, DE ZABRANA À DEML... : je suis le fil tchèque^B. « C'est à Tasov que [Jakub Deml] écrit et publie, à compte d'auteur, [...] la plus grande partie d'une œuvre qui comptera un total de cent trente-cinq volumes (ou selon les termes de son auteur, "un seul livre"), œuvre qui juxtapose la poésie au pamphlet, l'époque à l'épisodique et la perfection formelle au fortuit, jouant sur tous les registres, paradoxe et prière, lamentation et lyrisme, sermon et satire, mais dont l'expression la plus propre est celle d'un récit essentiellement autobiographique. Parfois journal intime, plus souvent confession déroulant de péripiétie en fragment l'odyssée d'un "je" qui ne se lasse jamais de se livrer, mais cherche en vain à qui.^C »

LE FIL
TCHÈQUE
...
JUSQU'À

Une « œuvre qui adhère intimement au sujet qui écrit », déjà ça me parle, mais quand je lis : « [...] je n'écris qu'un seul livre. Et si c'était possible je l'écrirais en un seul mot – Tasov. » (Deml, 1948), comment ne pas me souvenir que mon premier livre publié, *Tas IV*, un lecteur crut qu'il s'intitulait *Tasiv...* ? Et comment ne pas entendre un écho de mes propres mots : « Si je n'ai jamais écrit qu'un seul livre [...] » ; « (Cette homogénéité plaide pour *un seul livre.*) » (dans *Un tourbillon fade*) ; « [...] à nouveau fait retour cette idée que je n'ai jamais écrit qu'un seul livre, que tous sont, ensemble mais aussi pris isolément, *ce livre.* » (dans *Sur idéal*) ?

MOI

(Mais « 135 volumes » ??)

A. Dans *Toute une vie* (Allia, 2010), que je recommande. (Un beau passage en page 78 sur l'insupportable corps de lettre illisible de petitesse.)

B. Et le fil radio... : voir pour les mots qui suivent <https://francais.radio.cz/jakub-deml-le-petre-maudit-8058469>.

C. Erika Abrams. Version revue (?) de son « Avertissement » à sa traduction en français de *Zapomenuté světo* (1934 / *Lumière oubliée*, Café clima éditeur, 1984).

EN MAINS un récent « poème-livre »^A
très vite elles ne l'ont plus tenu.
Ni lourd, ni glissant, ni informe –
pourtant le type même du livre-qui-tombe
: pas une ligne pour offrir une prise aux neurones.
(Est-ce moi qui ne pige plus rien à rien,
ou les mots qui, à l'abri du genre poésie, une fois encore^B
se refusent à porter ou accepter du sens ?)

POÉSIE

AURAI TRAVERSÉ *Lumière oubliée* au pas de course, chassé vers la sortie
par le bavardage pétillant de l'abbé noir rhum – et fissa fissa car Jésus Marie
Pierre et les autres en nuée bourdonnante sur mes talons.
Aurai préféré butiner dans un des 26 volumes des *Slépeje* (*Traces de pas*).
(Mes Holan rouverts par le « fil tchèque » également quittés vite.)

DEML
HOLAN
...

(TOUJOURS SOUMETTRE l'écrit à plusieurs états de soi-même.)

CORRIGER^C

(DANS L'OMBRE d'un corps attablé
une masse sombre où lentilles & boudin
ne se distinguent ni par la couleur ni par la forme.
Baisser le store n'augmenterait pas le contraste
– et glissée sous le soleil l'assiette m'éblouirait...)

D'UNE
GÈNE
ORDINAIRE

A. Par égard ne donnerai ni son titre ni le nom de l'auteur.

B. Oui. Cela signifie-t-il que « que-dalle » commence à dater, ou fais-je référence ici à une autre fois récente ? Est-ce plus particulièrement le corpus poétique contemporain qui me braque, ou quelque mienne haine de la poésie se révèle-t-elle à moi que m'aurait longtemps masquée ma fréquentation des poètes (et ma propre production) ? Ou encore : ma conception du sens se raidirait-elle avec l'âge, à l'image de ma carcasse ?

C. « Corriger n'est pas trouver une meilleure forme pour ce qui est à exprimer. Corriger veut dire déplacer, avec le rapport entre les mots, le rapport entre les pensées, corriger le mode même selon lequel une chose est dicible, c'est-à-dire à la fois sensible et pensable. Et la pensée est d'abord cela, une modification du pensable, du mode selon lequel les objets se donnent comme à penser et des schèmes sous lesquels une pensée les saisit. L'écriture apparaît alors comme la forme générale du travail de la pensée. » J. Rancière, « La paraphrase », *Conséquence* n°1, 2015

2 EXEMPLES DE PARFAITE ACCLIMATATION.

En 1859 sont libérés en Australie 12 couples de lapins sauvages.

50 ans plus tard, 600 millions de ces animaux ont colonisé 60 % du territoire à la vitesse moyenne de 110 kilomètres par an.

En 2007, 74 jours après la commercialisation de l'appareil dans la plupart des pays riches, Apple affirme avoir vendu 1 million d'iPhone 2G.

16 ans plus tard le monde compte 4,38 milliards de smartphone.

« *LA TEMPÉRATURE RESSENTIE est un indice qui exprime la sensation subjective de froid ou de chaleur en fonction de la température mesurée, du vent, de l'ensoleillement direct et de l'humidité relative.* » Wikipédia - L'encyclopédie libre

Est-ce pour faire baisser leur âge « ressenti » que passé *quinqua* certains *généaires* se tiennent *dans le vent* ?

ARRIVE-T-IL qu'un médecin prescrive un médicament en sorte que le patient bénéficie d'un effet lié non pas à sa prise mais à l'inverse à la cessation du traitement ?

J'aime à me l'imaginer, mais étant bien conscient que le domaine du soin n'est pas le plus ouvert à une logique paradoxale, et présentement dans l'attente que le quotidien pratique m'offre une illustration nette et formulable de sa vertu, mon évocation de celle-là reste ici théorique, voire, j'en conviens, de l'ordre du nébuleux.

(Reviendrai plus précis sitôt gratifié de l'exemple attendu, qui excède dans mon esprit la « raison profonde cachée », du genre *sous couvert de capter et transformer des signaux radioélectriques, installer des perchoirs métalliques sur tous les toits*, ou, *en temps de conflit armé, autoriser l'ennemi à exporter ses céréales afin d'obtenir pour ses engrais la même autorisation...* (une stratégie très actuelle).)

ESPÈCES
INVASIVES

DU
RESSENTI

LOGIQUE

LA LEÇON DE MUSIQUE de Johannes Vermeer.

Alors qu'une vraie guerre se dessine de plus en plus nettement, m'attacher à noter que je ne reconnais pas dans le miroir au-dessus du virginal le « reflet d'un chevalet » qui a fourni à des spécialistes matière à discourir sur l'auto-représentation picturale au XVII^e siècle — n'a aucun sens.

Je le fais pour m'aveugler, comme font les autres.

(Si finalement le monde ne se casse pas entre nos mains dans l'immédiat, j'aurai toujours pointé douteux un détail-de-détail-de-détail, geste assurément aussi futile que le fait de se demander si le *Rabbit Snare* de Throbbing Gristle reformé fut un hommage, un règlement de compte ou un clin d'œil au *Red Queen* de Coil (Peter Christopherson fut membre des deux groupes), une imitation (mêmes ambiance jazzy et respiration de la basse, mêmes injection de clavier et break de relance au beau milieu du morceau) ratée ou une composition positivement originale, ce *Piège-à-lapin* rappelant vaguement une *Reine rouge* plus inspirée.)

LA NOTE NÉCESSAIRE à la page 43 de *Plus avant*, je l'écris maintenant et ici (le lecteur placera lui-même l'appel) :

« Un bémol – car je ne suis pas “influenceur” rétribué par la boîte qui facture 170 euros le bout de plastoc ; j'ai le sentiment, pour porter depuis longtemps déjà la “chose” (comme je l'ai nommée d'emblée et comme nous avons pris l'habitude avec *my* dentiste de qualifier entre nous la “gouttière dentaire”) que mes incisives supérieures ont *maigri* (oui, c'est le terme qui me vient comme le plus approprié, aussi saugrenu paraisse-t-il), et je soupçonne en outre que la soustraire une nuit durant à l'effet antiseptique de la salive n'est pas bon à terme pour la rangée entière. »

BRUIT
DANS LA
CULTURE

DENTS
SUITE

VOULAIS ÉCRIRE un texte traitant du texte comme *forme mentale*,

soit tel de telle façon qu'après-coup, une fois achevé, *il en soit une* dans l'esprit de son lecteur (moi-même en premier lieu), et dans le même *elle ce texte et aucun autre*

soit en obtenir une dans mon esprit de lecteur qui m'amène à le considérer fini

soit un texte devenant lui-même, à mesure et aussi longtemps qu'il s'écrirait, la forme qu'il *serait* (et non pas *aurait*) une fois posé le point final

soit devenant ce texte précisément, auquel, dans l'esprit de son lecteur, correspondrait une forme mentale n'étant pas exactement de nature visuelle

soit un texte dont le sujet serait la manière dont sa forme mentale à venir en infléchit l'écriture

et voulais qu'à supposer que j'échoue comme il pouvait se produire, du moins la relation de cet échec (comportant la description de ce que je voulais ou tentais de vouloir et l'évocation des principaux points d'achoppement^A), remplaçât ou fût ce texte « traitant du texte comme *forme mentale* »

– mais la forme mentale que pour finir ce texte irrattrapablement mal foutu *est* dans mon esprit de lecteur n'est pas *celle que j'attendais qu'il fût* pour l'abandonner satisfait

=
UN ÉCHEC COMPLET^B

A.

- Dire et faire comprendre la distinction entre *être une forme* et *avoir une forme* ;
- Dire et faire comprendre la nature particulière de cette forme mentale qui n'est pas exactement visuelle (mais comment la décrire ?) ;
- Devoir procéder paradoxalement à *rebours*, de la forme mentale (qu'il serait) au texte (qu'elle serait)...

B. Faute d'avoir su *pourquoi* je voulais écrire de ça ? Pour avoir bloqué sur *forme* (en lieu et place d'*image*, notion trop associée à mon goût au visuel ? Seule certitude : le texte envisagé n'avait pas vocation à creuser le rapport écriture/sculpture (bien assez développé en page 170 de *Jusqu'au cerveau personnel*) ou à continuer la métaphore du texte-fragment comme détail du paysage que peint un livre entier (voir page 36 d'*Appendices*)...

D'UN
ÉCHEC

(... L'IDÉE, nourrie par le témoignage de lecteurs régulièrement amenés à reprendre du début^{AB}, que certains de mes écrits, sans pourtant qu'ils en relèvent, demandent le type d'attention ou de concentration qu'exige la prose philosophique.)

ATTENTION

IL Y A QUELQUES MINUTES, suivant la préconisation de la dernière sous-note (beau temps que dans mes pages est poreuse la frontière entre "texte principal" et "glose") j'ai brièvement visité *JCP*.

Cahier (ni personne) n'en aurait rien dû savoir, si je n'avais vérifié ce faisant qu'il y a dix ans mieux armé et plus pugnace j'étais, au point que l'échec dit en page précédente je ne l'aurais, à *difficulté égale*, pas connu – plus encore : si je n'étais revenu convaincu que, « à difficulté égale » masquant en vérité « sur le même sujet », *je ne l'ai pas connu*.

Ainsi l'échec de cette semaine (conservé ici parce que "bien documenté") s'éclaire-t-il peut-être de cette cause occulte que j'ai par le passé déjà affronté cette question de la *forme mentale*, et à mes yeux avec succès – car sans doute moins frontalement (c'est-à-dire pas sous ce nom) – même si je n'en ai pas eu, on le constate, la peau.

PERTE

A. Doivent lire de l'ancien, car depuis *Un tourbillon fade* ou plus sûrement *20*, ma prose s'est je crois nettement allégée/délayée...*

* J'ai déjà écrit de ce sentiment, quand je lis de l'antérieur, de rencontrer un esprit plus abstrait que ne l'est alors le mien (et ceci à toutes les époques) – mais ouvrant ce 14 de mars *Jusqu'au cerveau personnel*, j'ai été saisi ! **

** Cette « note auctoriale » de plus pour pondérer (pas uniquement illustrer le moyen qu'elle offre de *mettre-en-doute-le* ou *prendre-le-contre-pied-du* ou *produire-de-la-dissonance-dans-le* <texte principal> (ici une note déjà !)) : reprendre *JCP* plus frais et plus concentré...

B. Devoir « reprendre du début », ça m'est arrivé avant-hier, avec les deux premières pages de *Le Cœur de pierre*. (Sur le Net cette citation de Montesquieu vue associée à ce « Roman historique de l'an de grâce 1954 » d'AS : « Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine nous aurait fait une autre éloquence, une autre poésie ; une contexture différente des mêmes organes aurait fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avait rendus capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention ne seraient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les règles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration tomberaient de même ; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon seraient différentes si notre machine n'était pas de cette façon. » *Essai sur le goût*, 1757

...DE DÉCOUPLER, à rebours de tout ce que l'on sait d'elle, l'image de la vision, opération que suffira à accomplir la forme *image non-visuelle*, d'une audace qu'on réservera toutefois à certain type de disquisition.

BELLE DÉCOUVERTE du samedi 18 mars 23 que ce *disquisition*.

Pour ce mot absent de l'édition du *Petit Robert* que j'utilise^A, le CNRTL en ligne donne « *recherche minutieuse, d'ordre intellectuel, sur une question obscure* » : j'adopte !!

Disquisitions aurait convenu si je n'avais déjà *Retractationes*.

(Note toutefois que je peine à le mémoriser ce mot. Les autres préfixes de *quisition* (*ac-*, *in-*, *per-*, *ré-*) sont-ils en cause ? Est-ce plutôt la connotation négative de *dis-* (séparation, différence, cessation, défaut...) ?)

DES MACHINS de haute technologie dans les conduits.

Le corps coincé derrière le pavillon (disputant l'espace à la branche de lunettes), la fine et longue patte courant le long du tragus jusqu'à la conque où elle enfonce son bout dans l'orifice...

J'entends mieux les froissements du Gizeh quand je roule une clope, même la bille du feutre qui roule sur le papier, mieux les nuances des *Suites pour violoncelle* de B. ou de l'*Opus 1* de Lourié.

D'autres tests demain – mais il est à craindre que les marteaux-piqueurs et sableuses, les passants, les moteurs n'en profitent...

...

Sur le *Raga Marwa* par Kushal Das au surbahar, ce dernier (ou la tampura de Sudipta Rémy ?) sonne par moments comme une batterie de couvercles qui s'entrechoquent.

Mais comme une fois quittés les grillons reviennent...

PROPOSE...

NOUVEAU
MOT

ESSAI
PHONAK

DE LA RELATION ENTRE dysfonctionnements

(*dys-* cette fois^A – mais je n'y suis pour rien !)

internes

(ceux du couple corps/esprit, qui relèvent *a priori* de la médecine – on les appellera X)

et externes

(ceux des choses, qui relèvent *a priori* de la technique (tressaillements d'une ampoule allumée, encrassement calcaire d'un robinet, caprices d'embout d'aspirateur etc.) – on les appellera Y).

X et Y font alliance pour...

Y attisent X

X rendent Y insupportables

X débusquent tous les Y

Y ou X amplifient X ou Y

Y profitent de X pour durer

...

(liste à enrichir)

CHER JEAN-LOUIS

Parmi les trois images que je t'ai envoyées pour illustrer l'article^B, tu te souviens qu'il y a celle, à placer vers la fin, d'un plafond habillé de planches de frisette où l'on ne voit pas de paréidolie. Eh bien je l'ai confondue avec une deuxième du même plafond, cadrée un peu différemment, où l'on ne voit rien non plus mais où l'on voit pour ainsi dire mieux que l'on ne voit rien, mieux en ce sens qu'elle montre la partie du plafond où sous certaines conditions particulières précisées j'ai vu (un "visage", perception dont la photographie précisément ne conserve pas la trace), tandis que celle que tu as reçue montre une partie où sous certaines conditions peut-être quelqu'un pourrait voir quelque chose – ce qui n'est pas du tout la même chose...

Je te fais donc parvenir la "bonne", à substituer. Si pas possible tant pis : du moins aurais-je alimenté d'une nouvelle pièce mon dossier "paréidolie"...

A. *Dys-* pas bien mieux que *dis-* : « Préfixe indiquant une difficulté, une anomalie, le mauvais état ou le mauvais fonctionnement de quelque chose. »

B. Dans la revue en ligne *TK-21*, dont Jean-Louis Poitevin est l'âme, d'avril 2023.

Voir www.tk-21.com/TK-21-LaRevue-no141

A. 1978. « Petit » contenant moins que « grand », l'absence de ce rare ne me surprend guère. Celle de *Becher* en page 173 beaucoup plus...

« [...] *VOYONS DONC* ce que c'est que l'exacte clarté dans le discours.

MARIVAU-
DAGE

À la regarder, *Madame*, dans toute son étendue, et par rapport à l'auteur, c'est l'exposition nette de notre pensée au degré précis de force et de sens dans lequel nous l'avons conçue ; et **si la pensée ou le sentiment trop vif, passe toute expression, ce qui peut arriver, ce sera pour lors l'exposition nette de cette même pensée, dans un degré de sens propre à la fixer, et à faire entrevoir en même temps toute son étendue non exprimable de vivacité.**

C'est comme si l'âme, dans l'impuissance d'exprimer une modification qui n'a point de nom, en exprimait, en fixait une de la même espèce que la sienne, mais inférieure à la sienne en vivacité, et l'exprimait de façon, que l'image de cette moindre modification pût exciter dans les autres, une idée plus ou moins fidèle de la véritable modification qu'elle ne peut produire.

Voilà de quelle façon un auteur doit être clair : voilà la clarté qu'il lui convient d'avoir, quand il veut se faire honneur de tout ce qu'il sent de beau.

Mais la clarté, prise plus simplement et dans son sens étroit, est une exposition de nos pensées, qui fait que tout le monde les aperçoit, les entend dans le même sens. **Il n'est pas nécessaire, pour être clair, d'avoir exprimé tout ce que vous pensez ; mais il est nécessaire que ce que vous exprimez, soit entendu de tous également. Tant pis pour vous si vous perdez à l'exposition :** en ce cas, vous êtes exact et clair, quant à ce que vous devez aux autres ; mais vous pêchez quant à ce que vous vous devez à vous-même ; et comme on ne se doute pas du tort que vous faites, on n'a rien à vous reprocher.

Cette dernière clarté que j'ai définie est donc la seule qu'on doit exiger d'un Auteur.

[...]

En fait d'exposition d'idées, il est un certain point de clarté, au-delà duquel toute idée perd nécessairement de sa force ou de sa délicatesse. Ce point de clarté est aux idées, ce qu'est à certains objets, le point de distance auquel ils doivent être regardés, pour qu'ils offrent leurs beautés attachées à cette distance. Si vous approchez trop de ces objets, vous croyez l'objet rendu plus net ; il n'est rendu que plus grossier. **Un Auteur va-t-il au-delà du point de clarté qui convient à ses idées, il croit les rendre plus claires ; il se trompe, il prend un sens diminué pour un sens plus net ?** [bizarre ce ?]

[...]

Toute pensée a sa clarté suffisante, quand tout le monde l'entend de même ; je veux dire, quand le sens qui s'en présente à votre esprit, est celui qui se présente à tout le monde, soit que l'auteur ait appuyé d'une image la chose principale qu'il a voulu dire. **Quand cette image regardée séparément, n'aurait aucun rapport avec la chose, si vous sentez que cette image unie à la chose, sert à la rendre plus vivement intelligible, à vous comme à tout le monde, vous pouvez, je pense, en toute sûreté, ne faire aucune attention à la critique qu'on ferait de l'exposition de cette pensée ou de cette chose, puisqu'elle a tout ce qu'il lui faut pour être bonne.**

Mais, s'il vous en coûte, à vous comme à d'autres, le moindre embarras, pour saisir le sens fixe de cette pensée ; si vous avez de la peine à démêler le rapport des idées qui la composent, le nombre de ceux qui n'y trouveraient rien à redire ne justifie pas l'Auteur, parce qu'il y a des gens dont l'esprit remédie tout d'un coup aux défauts d'une exposition, et voit ce qu'un Auteur a pensé d'après ce qu'il a mal exprimé ; mais, ces gens-là ne sont qu'une très-petite portion d'hommes. L'Auteur est obscur pour les autres ; ainsi, il n'a satisfait que très-imparfaitement à ses devoirs. C'est lui faire grâce de l'excuser, si ce n'est dans des idées concernant des matières savantes et philosophiques ; auquel cas son public, je crois, est restreint au nombre de ceux à qui l'étude, ou une capacité distinguée, donne la clé de ces matières ; mais son devoir, alors, sera d'être toujours clair pour tout ce public-là. [...]

Sur « la clarté du discours^A », Marivaux ne laisse pas d'être ambigu (la langue du XVIII^e ?), passant ou glissant d'un paragraphe à l'autre et sur quelques pages de ce que l'auteur **peut** (quand, entre autres, l'"à-exprimer" excède ses capacités expressives) **ou doit** (s'engager à certaine régularité) à ce qu'il **ne peut ou ne doit** (exprimer tout de sa pensée au détriment de sa communicabilité, trop s'approcher de son objet, s'adresser à très peu).

Pour dresser, comme à l'unisson ils le font, le portrait de Marivaux comme d'un novateur s'en prenant au dogme de la clarté et, via l'explicitation du « fondement analogique de toute pensée », jetant les bases d'une « stylistique de la suggestion », les historiens de la littérature ou de la rhétorique s'autorisent uniquement de ce que, de son propos, j'ai traité en Helvetica Neue bold 10 souligné...

L'article toutefois s'achève bellement, et *Retractationes* commencera avec cette fin.

M'EN ÉTANT REMIS à la chronologie pour composer
(non-composer plus juste)
et la maquette de chacun de mes livres
(non-livres plus juste)
la suivant sans faire une entorse
(les rares ajouts rétroactifs en note seulement, et signalés)

il arrive que, sauf à devoir remanier la mise en page, je me retrouve coincé quand le présent me présente une retouche à faire, me tend une nuance, un complément à apporter etc.

Ainsi cela m'amène à écrire ici que la citation de Rancière glissée en page 15 comme note « du 22 mars » eût été bienvenue en page 59 d'*Appendices*, de même que j'ai été contraint de placer, en page 21, parce qu'écrite « maintenant », soit sous l'effet ou par respect du principe plus haut énoncé, une note « nécessaire à la page 43 de *Plus avant...* » – toutes choses, je sais, qui causent du tort à la nuque du lecteur. Mais il y a pire : dans ce cas précis, pour éviter justement à ce dernier (oui, toi, là, qui, comme moi, lis ça) un torticolis, en vérité j'ai triché (!!!!) : le complément est maintenant à sa place dans *Plus avant* – mais à cause du présent texte je suis obligé de le maintenir également dans ce *Retractationes...*
Ah lecteur (de la « très-petite portion d'hommes » dite *supra*), puisses-tu la précision, mes sauts, ces chicanes, les encaisser.^A

LA PRÉSUMPTION de *bien-portance*
n'en pâtit-on pas davantage qu'on en jouit ?

N'induit-elle pas le médecin à minorer les signaux négatifs ?

Et voilà que l'on ressort avec rien
voire, et ça-cé-bo, sans ce que l'on a.

A. Malin, Sébastien Lecoultré, d'avoir choisi comme support papier pour le portrait qu'il a dessiné de moi (« PG série *Confinés* », 2020 / voir <https://philippegrand.net/contact/>) la première page du Livre V des *Chants de Maldoror* de « l'incompréhensibiliste* » qui commence ainsi : « Que le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire. »

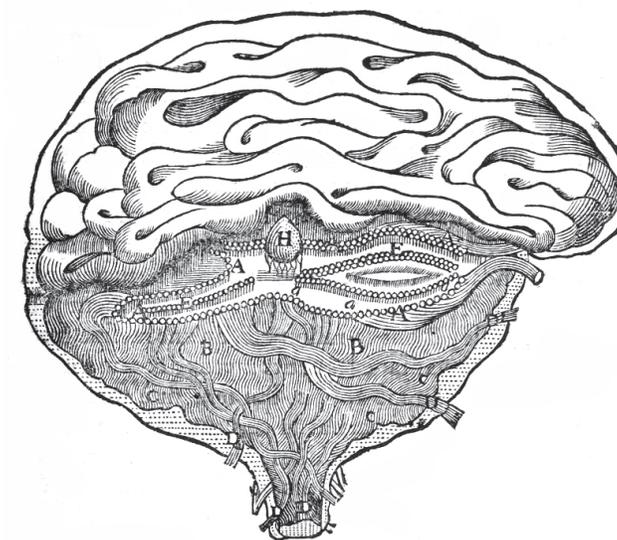
* Voir Jean-Pierre Lassalle, « Lautréamont, "philosophe incompréhensibiliste" », *Revue philosophique* n°3, 1995.

ARTICU-
LATIONS

SANTÉ

CETTE PARENTHÈSE dans la nouvelle de Sigismund Krzyzanowski intitulée *Le Feutre gris* (1927)^A : « (Descartes dormait onze heures par jour) »^B

puis cette gravure sur cuivre figurant le « cerveau en sommeil » dans le *Traité de l'Homme* (1664) du même Descartes :



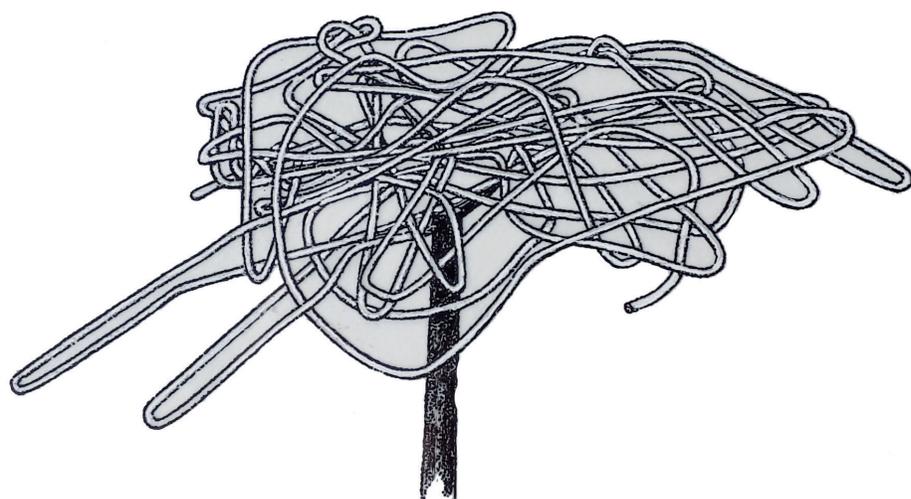
Associer sur la même page cette image et la représentation « d'une partie de la trajectoire d'un point de la surface terrestre lors du tremblement de terre de Tokyo du 15 janvier 1887 », accuserait l'improbabilité du rapprochement qui s'est pourtant opéré dans ma tête entre les deux comme si la seconde figurait un autre état du cerveau – précisément celui qui est le sien tandis qu'il travaille à décrire un douteux rapprochement – ou l'état d'un autre cerveau. Je repousse donc à la page suivante le tracé reproduit dans *La science séismologique* de F. de Montessus de Balmore (1908), ici un peu retouché.

A. Recommande vivement ces aventures d'Àquoibon en traduction française dans le volume *Rue Involontaire* (Verdier (Slovo), 2014)...

B. « Il dormait beaucoup, ou du moins son réveil n'était jamais forcé ; lorsqu'il se sentait parfaitement dégagé du sommeil, il étudiait en méditant couché, et ne se relevait qu'à demi-corps, par intervalle, pour écrire ses pensées. C'est ce qui le faisait souvent demeurer dix heures et quelquefois douze dans le lit. » Adrien Baillet, biographe de Descartes. Krzyzanowski aurait donc fait une moyenne...
(En se fondant sur un propos confondant *dormir* et *rester-au-lit* ?)

SOMMEIL

CERVEAU



CET APRÈS-MIDI j'ai eu un rêve. Je l'ai fait bien sûr, en accord avec le français (qu'on pense au *I had a dream* anglo-saxon, au *Ich hatte einen Traum* allemand, au *Tuve un sueño* espagnol, au *O fatto un sogno* italien...) mais mon sentiment est bien de l'avoir eu, comme une pensée, dépossédé que j'en ai été par l'oubli de son détail.

FAIRE
/
AVOIR

« COMPLÉMENTS pour la page 69 de *Plus avant* » (Encore ! cf. page 28) :

- Pour favoriser l'interprétation des nœuds comme yeux, il y a aussi que l'espace entre ceux-là et la poutre parallèle à leur axe est assez grand pour être à son tour perçu comme un front, front très haut et qui plus est, une veine légèrement colorée ajoutant une ombre perspective, bombé. (Toutefois la difformité n'empêche pas la projection d'une figure ; combien de paréidolies sont des *gueules cassées*...)
- Que la tête soit mobile en tous sens favorise la formation des paréidolies. Dans le tas de pierre, le nuage, la planche... : une tête penchée, tournée, renversée...

PARÉIDO-
LIES

...DE RÊVES CONTRAIRES, rêves de choses se présentant toutes par le mauvais côté.

ÉPINES

Toutefois, même bourrés qu'ils sont de tels objets récalcitrants, aucun ne tourne au cauchemar : rien qui me fasse me redresser tout suant dans le noir ou empêche mon œil un instant ouvert de se refermer.

De ces « épines », la veille aussi en compte ; à chaque jour son lot.

2 petites à J et J+1 :

- Le placard publicitaire a migré sur les vitres des bus, privant l'usager du spectacle de la rue.

(Je suis l'idiot que ne réjouit pas le graphisme ludique et coloré des annonces d'événements culturels et autres services vertueux.)

- Deux piles 1,5V de marques différentes ne produisent pas aussi longtemps l'une et l'autre 1,5V.

(Je suis le naïf qui oublie qu'il n'a pas sorti autant d'argent pour les deux et que la qualité est toujours indexée sur le prix payé : plus coûteux = meilleur.)

Parfois, consécutivement, crevasses.

CREVASSES

– Une « crème réparatrice » pour les doigts de la tête ?

(Il en est, des crevasses, du cœur ou de l'âme

– mais j'ai la chance immense de n'en pas souffrir.)

ÇA VA ? / COMMENT ÇA VA ?^A

Qu'est-ce qui dispose, en situation d'interlocution, à préférer une formule à l'autre ? Je soupçonne le court *Ça va ?* de curiosité insincère. (Dans la famille « deux mots », lui préfère le *Comment vas ?* – *Comment allez ?* guère possible –, qui laisse place à la nuance, intègre la possibilité du complément.)

CONSTRUIRE UNE CABANE, c'est définir un espace clos au sein de l'illimité – et cet espace est sombre. Rendu attentif à ça par une perte de sensibilité à la lumière, à moins que ses parois et plafond ne soient de matière translucide je ne construirai rien de fermé.

CABANE

BOULEAU en perce au 3 avril.
23 : un grand millésime.

SÈVE

A.

11 AVRIL Lu que Flaubert « se hérissait “à deux *qui* dans une page” » ; sûr que je n'ai pas fini de le mettre en rogne moi à qui il arrive d'en mettre 3 dans une *phrase* !

12 AVRIL Un intervalle m'a menacé dix fois en une heure de trajet.
Sans doute une de ces brigades *SF* qui ont remplacé les contrôleurs *SNCF* l'a-t-elle retenu tout du long « entre le marchepied et le quai » afin qu'il ne surgisse sous mon pied d'assis, mais quand excédé par la non moindre insistance de la destination à rester la même je suis descendu à la mienne, il était là, sous l'aspect d'une marche haute qui a bien failli finir par m'avoir...

A. Tel inaccoutumé écart (6 blanches) entre la-fin-d'un-précédent et le-commencement-d'un-suivant aura par convention, dans ce *Retractationes*, vocation à signaler un suspens plus long que d'ordinaire, soit aussi bien les plus ou moins longues pannes qu'il me déplaît d'écraser de même taille en usant du “3 blanches” car il me prête une régularité de métronome qui n'est pas la mienne.

Ce “6 blanches” ne correspondra pour autant pas davantage que le “3 blanches” à une durée réelle. Viserais-je à signifier celle-là qu'il me faudrait plutôt donner en marge un calendrier – mais je m'en avise en écrivant ceci : plutôt que ces entrées thématiques marginales qui ont cours depuis décembre 22 et sont pour certaines un peu cherchées/artificielles, pourquoi ne pas dater ? À compter de ce dimanche de Pâques 23 : des dates + de temps à autre un “6 blanches” montrant l'interruption hors norme (ce qui fera sans doute un beaucoup ressemblant à un trop) et disparition de l'incipit en mini-capitales.

Au repas du soir un convive s'est invité :
Nietzsche, légèrement anamorphosé
sur une tranche de Bleu-de-pays.

12 AVRIL

– Mémoire ne choisit pas : dans un capot grêlé ou une pâte fromagère bleuie, elle envoie aussi bien la face d'un penseur illustre que celle d'un anonyme croisé une fois voire jamais vu...

15-18
AVRIL

– « Jamais vu » ? « Mémoire » ?

– C'est juste : elle n'est pas seule à s'activer dans l'affaire. De ce bassin plein de visions entières qu'elle est, le fond est jonché d'innombrables fragments, et dans cette épaisseur de visions rompues ou inabouties, Imagination récupère de quoi assembler et projeter une image sur/dans un tas de déchets, une planche, un ciel... En outre, Mémoire n'est pas individuelle seulement : il faut l'entendre aussi étendue, épiphylogénétique^A...

Mais tes questions, Moi, m'entraînent sur un terrain où je ne peux, faute de connaissances en neuro-physiologie, ni réellement ne veux, mon intérêt allant plutôt au contraire à la paréidolie inversée (identifier dans les traits de tel philosophe le développement de *Penicillium roqueforti*, reconnaître dans tel visage des nœuds et veines de bois, une vapeur atmosphérique dans tel profil de pachyderme...), voire au processus dans lequel la ressemblance ou est écrasée (voir un nuage comme un nuage, une plaque de marbre comme une plaque de marbre...) ou ne joue plus du tout (irruption perturbante du sans forme dans la forme, de l'abstraction pure dans la figure, dans le connu/reconnu de ce qui ne-ressemble-pas...) : à toute expérience où le voir-comme est défaillance du voir-simple...

A. Importance de la reconnaissance des formes dans la perpétuation de *Sapiens Sapiens* via la constitution au fil du temps d'un répertoire de prototypes perceptifs etc.

Beaucoup d'informations dans Scania de Schonen, « Le développement de la connaissance des visages : modularité, apprentissage et pré-organisation », *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, n° 34, 2002. Quelques extraits de l'article trouvable sur le Net : « [...] (en 50 ms notre cerveau sait qu'il y a un visage présent là, et en quelques dizaines de millisecondes de plus, ce visage est reconnu comme familier ou non) [...]. [...] un nouveau-né âgé de quelques minutes discrimine entre différentes formes. Il suit des yeux et de la tête un schéma de visage (vu de face) sur un angle de déplacement plus grand qu'un schéma portant un signal de même amplitude mais n'ayant pas la structure d'un visage. Cette préférence visuelle disparaît vers l'âge de 6 semaines. [...] la préférence visuelle pour le visage schématique pourrait en fait provenir du fonctionnement plus précoce de certaines cellules corticales spécialisées dans le traitement d'une orientation. À l'âge de trois jours, le nourris-

19 AVRIL ... que mon déficit auditif soit aussi bien corrigé que par mes lunettes mes myopie & presbytie, mais que mon déficit optique au-delà de cette paire (sensibilité à la lumière diminuant et déformations liées à rétinopathie) soit aussi bien corrigé que le sont mes acouphènes par l'appareillage Phonak...

20 AVRIL Une crampe de la voûte plantaire dans la nuit m'ayant remémoré le frelon qui l'été dernier m'a piqué tandis que je dormais, j'ai dans la foulée accédé à la pensée que j'ai derrière la tête quand je tue un insecte susceptible de me nuire, à savoir que quelque phéromone libéré au moment de la mort prévient les individus de la même espèce que la zone ou le bestiau-moi est à éviter. (Dans mon placard cérébral cette émission corporelle en situation fatale serait propre au frelon, à la guêpe, au moustique et à la "punaise américaine du pin" (*Leptoglossus occidentalis* n'ayant contre elle que son odeur et son vol lourd d'hémiptère blindé). Les féroces acariens tique et aoûtat ne sont pas concernés, vraisemblablement trop petits pour produire un « composé sémi-chimique de fuite » s'échappant telle l'âme...)

21 AVRIL Le placard susdit, il me semble qu'il y a chaque jour moins sur ses rayons. (Ces pages seraient-elles une table où je pose pour examen et mise en forme les pensées que j'en extrais, son plateau est maintenant le plus souvent nu. Seraient-elles plutôt une armoire vitrée où s'expose le plus valable, une fois travaillé, de ce que j'y ai, on voit que n'y entre plus guère.)

son fixe plus longtemps (préférence visuelle spontanée) des barres horizontales que des barres verticales ; il fixe plus longtemps les stimuli qui comportent plus de contrastes dans leur partie supérieure qu'inférieure (par exemple les formes T ou U-inversé sont fixées plus longtemps que leur version inversée de 180°). Or, ces propriétés "géométriques" qui maintiennent la fixation visuelle du nouveau-né sont précisément présentes dans les schémas de visages vu de face utilisés pour tester le nouveau-né : les deux yeux constituent une barre horizontale bien contrastée, située dans la partie supérieure du schéma, alors que dans le schéma inversé qui est moins regardé, la barre horizontale des yeux est située dans la partie inférieure du stimulus. La préférence pour le schéma de visage serait alors la conséquence d'un état temporaire du fonctionnement des neurones dû à une maturation de certaines cellules corticales avant d'autres. D'un point de vue fonctionnel, ce système aurait le même résultat que s'il existait un système spécifique de détection des visages. La question n'est pas encore résolue aujourd'hui. »

Il n'est pas dans mon intention de réfléchir ici au rôle que j'attendis que l'écriture tint quand je m'y lançai et à ses avatars successifs aussi longtemps que j'y fus assidu, mais de marquer seulement, obnubilé que je suis par les variations de mes états corporel & psychique pour ce qu'il dit non pas d'elle mais de moi, et ceci certainement pour démontrer que je ne m'abuse pas sur la valeur de ce que Cahier garde, son *tout dernier* : je n'écris plus maintenant qu'à dessein de faire durer encore un peu celui que je fus écrivain.

Déteste que "les gens" se disent quelque chose à eux-mêmes en présence d'autrui. C'est solliciter l'attention pour rien, particulièrement si j'appartiens à ce groupe, « autrui ». Mais que fais-je d'autre sur Cahier si je le divulgue ? Pour me blanchir j'ai un joker : que les autres alors sont ou se sont choisis.

Voyant les pages que je déchire et jette, certain dirait que j'écris beaucoup. Poubelle constate *in petto* que ce ne sont que versions différentes du même, par un seul mot parfois, des morceaux trahissant l'indécision. Un peu d'elle perdure dans le filtrat.

« C'est en toute connaissance de cause, et au risque mesuré de passer pour un égotiste sans pudeur, qu'au thème commun vu à travers mon prisme, j'ai pris le parti de préférer par moment la voie inverse et d'y mélanger l'intime en partage. » (Phrase pour une lettre)

Acouphènes *plus-là* quand ils ne sont plus *moins-là*.
Manifestation d'un effet pervers de l'amélioration temporaire
ou d'une nocivité du mieux ?
Choisir de renoncer pour éviter le retour de bâton
ou son coup direct masqué ?

26 AVRIL Je me souviens que ce jour-là il y a 40 ans, j'avais été très déçu de ne pas te voir. Tu fêtas ton anniversaire ailleurs et avec d'autres ; c'était ainsi le dernier que nous ne passerions pas ensemble. Il est 2023 sur l'horloge aux très grosses aiguilles, et je profite de cette chance que tu m'as accordé d'être toujours le premier à t'embrasser pour – le faire (quand même ce n'est pas chose à laquelle tu accordes de l'importance).

27 AVRIL Chaque jour qui passe m'énumère mes failles, m'épelle d-é-c-l-i-n. Que je me meus tel un automate lent, vois mal, entends pas bien mieux, etc. je l'ai déjà trop souvent dit^A. Devrais plutôt penser à ce qu'elles / ce qu'il m'apportent en échange.

Arrivée des martinets à Lyon.

27-28 AVRIL On m'invite à envoyer quelque chose pour la revue *L'étrangère*. Si l'on en veut ce sera une sélection de morceaux détachés de mon « Journal de bord » en relation avec l'endormissement, le sommeil, le rêve, le réveil, sous le titre « Quand allongé ».

31 AVRIL Bien long à me revenir le thème hypnagogique de ma sieste de tout à l'heure. Voulait-il se faire oublier ? – il faisait bien car même si elle était induite par la trop fréquente et parfaitement dégoûtante mention de quelque « langage des pierres », c'était erreur d'invoquer « un silence de pierre » pour étayer l'idée qu'il y a heureusement encore l'inorganique pour résister à la communication généralisée^B, et cette confusion d'expression pas trop grave au demeurant (Plomb reste de marbre), la phrase finie en était entachée – et peut-être au réveil le savais-je.

A. Le tableau synthétique à dresser une fois pour toutes aura pour titre :
De la pointe de l'orteil au vertex crânien.

B. De surcroît, le silence de la pierre n'est pas celui d'un locuteur : il est *inexpressif*. Et je repense ici à ce linguiste qui, dans *Souvenirs du futur* de Krzyzanowski, sait se taire en 26 langues.

Réaction du rédacteur en chef à la réception de « Quand allongé » :
« Son prosaïsme induit en moi une certaine réserve à la lecture. »

Moi : « Ta réponse ne me surprend pas, je subodorais que la “question du genre” se poserait compte-tenu de l'orientation de la revue et de la mienne. »

Lui : « Je trouve cette prose plus délayée que ce que j'avais pu lire. Je veux dire, il y a du prosaïsme de prose. »

Moi : « [...] le fait que tu aies trouvé “prosaïque” ma prose me fait penser que le mieux est peut-être de nous en tenir-là et d'évacuer cette idée de participation à la revue. »

Lui : « J'ai été dur et maladroit. [...] Simplement c'est peut être la forme journal qui donne cette impression de “prosaïsme”. Et non ta prose n'est pas “délayée”, elle reste dense et précise. Passionnément pensive et stimulante. »

Moi : « Tes mots m'ont apaisé car je peux d'autant plus comprendre que le côté “journal” te paraisse plus marqué qu'avant et même l'être trop que moi-même, cette évolution, je la constate, la suspecte, la commente régulièrement dans tous ces inédits que tu ne connais pas (eux-mêmes d'une écriture extrêmement serrée parfois), tantôt la relativisant, tantôt l'affirmant et la défendant, tantôt la déplorant, tantôt l'assumant complètement... »

Les mots « prose délayée » m'ont froncé l'esprit, et si les échanges lui-moi l'ont par la suite repassé, un pli demeure sur lequel mon propre fer doit insister : le lecteur n'a pas le droit de déplorer une évolution dont je suis moi-même conscient et que j'ai exprimée^A ; cela m'est réservé, et je n'attends ni infirmation ni confirmation.

Il est évident que mon écriture était plus fermée, plus minérale, et qu'elle a ces dernières années changé, l'épisode Covid n'étant pas pour rien dans le changement qui s'est opéré, à la fois subi et dirigé, tout comme les indices allant se multipliant et assez mal acceptés du vieillissement. Le mode Journal s'accompagne, c'est vrai, d'un relâchement de la tension et d'un retour en force du corps, mais de là à penser perte...

A. Ne serait-ce que *supra* dans la note de la page 23.

Et voilà que je me retrouve devant la poubelle avec le deuxième ça seulement.

Genre-defying, genre-busting ? Non : le genre est clair. Les critiques anglo-saxons entendent autre chose par là.

Six décennies de vie m'ont appris à me connaître, c'est-à-dire habitué à moi-même au point que certaines variations récentes de mes goûts et capacités me confrontent au sentiment de faire semblant d'être encore le même.

B.

Combien de changements peut-on accepter sans devenir un autre ? Pour affecter le sentiment d'être soi encore, en faut-il, de ceux-là, plus ? Moins ? Autant ? (Soit : y a-t-il une différence entre penser avoir changé et avoir effectivement changé ?)

B'.

Combien de différences et lesquelles le soi peut-il montrer tout en demeurant le même ? Quel poids respectif de chacune en cette affaire ?^A

A. Comme si le sentiment d'être soi ne se distinguait pas de l'identité telle que la détermine, chez l'animal par exemple, la couleur du poil, et, pas de plus dans l'erreur, comme si quelque "maladie de la tache" pouvait modifier de son vivant cette identité-aux-yeux-des-autres de la bête qui en serait atteinte, j'avais, entre B et B' qui formule autrement les mêmes questions trop générales et sans réponses certainement, écrit ceci d'idiot :
« Combien de taches blanches peut accepter un chat noir pour rester un chat noir ? Aucune – le devenir autre est brutal. Un chat noir ou blanc (un *solide*) deviendra un chat noir et blanc dès la première tache blanche ou noire, et selon l'endroit où la panachure est placée un *van*, un *arlequin*, un *bicolore*, un *colourpoint*, un *mitted*... Une tache blanche, et le cheval noir (*zain*) n'est plus noir mais *pie* (*overo, tovero, tobiano, sabino*...) ou pie noir *léopard, capé*... »
Si ce n'est la découverte de la complexité de la classification des chevaux (et des chats dans une moindre mesure) selon la robe qui m'avait rendu aveugle, la cause est plus grave – et peut-être conserver la trace compromettante est-il un autre indicateur de celle-là...

Je me connaissais "grand lecteur", et voilà que je suis tombé à 2 livres par semaine et que j'hésite à en ouvrir un. Je ne parlais pas involontairement à côté de ma bouche, le mot qui venait était celui qui appelé devait venir, je n'évitais pas le regard de la tronçonneuse au cagibi, je savais rester debout immobile à converser avec une charrette au marché, dévisser un truc sans faire tomber la vis, m'arracher un poil sur le pavillon, taper sans faute de frappe (à l'exception du récurrent *ceratine*), lacer mes lacets même cachés derrière le bord du pantalon, me couper sans trembler les ongles des pieds, marcher sans devoir limiter l'amplitude de mes pas, éprouvais souvent le besoin de chercher une phrase puis de lui en accrocher une autre, ne comptais ni mesurais les mouvements gestes & paroles qui me demandent maintenant un effort à produire, ne déplaçais pas les objets de table ou de bureau de sorte de n'être pas gêné par eux, n'aurais pas suspecter qu'un effet secondaire tel qu'hypersensibilité de la langue pût résulter de l'arrêt d'un médicament plus que de lui, une respiration complète (*inspir/expire*) de nombreuses secondes (impossible à mesurer seul) ne m'aurait pas fait suspecter de défaillance la fonction respiratoire, la panne d'un appareil de chauffage ou le bris de quelque chose ne m'affectaient pas comme s'il s'agissait de parties de moi-même, beaucoup de choses allaient de soi comme elles ne le font plus, un poil de pubis coincé dans la braguette ne produisait pas cette sensation de brûlure le long du membre.....

Existe-t-il un écrivain dont on pourrait dire que sa prose est *tachetée* ?

1 heure avant le RDV, partagé : la peur de l'injection intra-vitréenne est là comme chaque fois, mais en même temps l'application de tel brutal traitement attesterait fondé le ressenti de dégradation...
– Une boule chocolat avec mon café s'il vous plaît.

2 heures plus tard.
Ressorti l'œil intact – et si ma bourse plus légère certes, plein du bel échange qui motivera une compilation spécialement adressée à la doc de mes notes sur la vision.
(Ceci dit, la "tomographie en cohérence optique" est-elle vraiment fiable ∞?∞)

Pourquoi ai-je du mal avec les films français, au point d’user péjorativement de cette formule : « c’est du cinéma français » ? Parce que le français étant la seule langue que je maîtrise, je perçois mieux dans ces films la médiocrité du jeu d’acteurs. Les Américains, Russes, Iraniens, Danois, Turcs, etc. jouent-ils mieux ? Sans doute pas, mais je ne suis pas sensible au phrasé qui est le leur, et mon attention est partagée alors, tandis que ça parle sur l’écran, entre le vu/entendu et le sous-titre lu.

Dans les films français, nul sous-titre pour dissocier ce qui est dit de comment ça l’est, le son de la signification, et bien trop souvent c’est un phrasé faux que j’entends, une diction qui trahit que les acteurs précisément sont des acteurs et *jouent*^A, soit, comme je le ressens négativement, *surjouent*.

Je le redis : connaîtrais-je la langue parlée à l’écran, quelle que soit celle-là, que je serais en mesure d’entendre le *surjeu* des acteurs qui s’expriment. (Pour être juste, il en existe toutefois des acteurs français qui parviennent à ne-pas-jouer, sans pour autant être strictement des « modèles » au sens bressonien.)

(On pourrait m’opposer ceci – et je me l’oppose : n’as-tu pas toujours apprécié que dans un film le médium se signale artifice, que par un moyen ou méta-moyen quelconque (adresse directe au spectateur via la caméra, distanciation, diction délibérément artificielle...) le cinéma s’affirme comme art d’illusion (« ne l’oublie pas spectateur, tu vois les cintres, les projecteurs : “c’est du cinéma”... ») ?

Oui, je l’ai apprécié – ou du moins n’ai-je pas méconnu cette phase où certain cinéma tentait de perturber la croyance du spectateur à la réalité ce qu’il voit, mais il y a beau temps que le *surjeu* des mauvais acteurs du mauvais cinéma français n’a d’autre motif que leur incapacité à disparaître dans une identité qui ne soit ni la leur ni celle du rôle écrit, comme si leur voix était toujours doublée, séparée du corps qui parle pour une supposée meilleure qualité sonore.

Uniquement un problème de postproduction alors ? Je crains que non : c’est comme si la postsynchronisation était devenue chronique, comme si la voix des acteurs du cinéma français était refaite même quand elle ne l’est.)

A. ... au lieu d’être. Sur le jeu, l’acteur, le théâtre filmé, relire les magnifiques *Notes sur le cinématographe* de Robert Bresson.

Bien qu’anormal, agréable accès de satisfaction ce soir en relisant mes inédits. Me vient un *J’ai fait le boulot* comme s’il y en avait eu un... Mais peut-être que oui en fin de compte, que pour chacun il y en a un, enfoui en lui : désenfouir.

À prendre la mesure de l’empressement à y réagir, tenté de croire que de ce que j’ai envoyé hier transpire quelque chose qui de le faire dissuade – mais je suspecte aussi les *spams* d’avoir accueilli parmi eux mon annonce^A, et les destinataires de négliger d’aller fouiller cette niche...

« Tenté de croire etc. » en vérité non : je sais n’y être rien de dissuasif, faute d’avoir eu encore les mots pour ce qui pourrait, je subodore, effectivement l’être. (Ceux-là chaque jour je les attends.)

Il faut sûrement simplement accorder du temps, autant qu’il en faut à ces lecteurs à qui j’adresse, des non-pressés heureusement, et consciencieux sans doute.^B

Il y a 4 ans, un ami éditeur eut ces mots : « [...] admiratif de ta technique ». « Qu’entend-il par là ? », m’étais-je demandé, puis j’avais pensé à ma pratique du « sens retardé » déjà bien documentée alors.^C

Ce frais relu hier :

« [...] comme si leur voix était toujours doublée, dissociée du corps qui parle pour une supposée meilleure qualité sonore. //

Uniquement un problème de postproduction alors ? »

m’a proposé une illustration *a minima* de ce retard, et soufflé ce dialogue bref :

– Passe. Descends dans les lignes. Descends *vers la lumière* si je puis dire.

– Tu *puidir* mais, au juste, parles de quoi ?

– De la méthode adaptée. »

A. « Deux publications dans la revue en ligne TK-21. »

B. Envoi le 14 à 15h08. Retours : de CG le 16 à 08h47 (avant lecture) ; de SS le 16 à 11h53 ; de JCB le 19 à 08h50 (avant lecture) ; de PD par téléphone le 19 (avant lecture) ; de EP le 24 à 11h47 (mais a-t-il lu)...

C. *Sous un nœud de paroles et de choses** « Complexiter » (p. 68) ou *Jusqu’au cerveau personnel* (p. 48, 128). Suivront *Appendice(s)* (« Solution D », p. 60, « Sur le plaisir retardé », p. 215) ou *Plus avant* (p. 21)...

Cette note de Robert Bresson :

« Que la cause suive l'effet et non l'accompagne ou le précède¹. »

Et la note à la note :

« L'autre jour, je traverse les jardins de Notre-Dame et croise un homme dont les yeux attrapent par-derrrière moi quelque chose que je ne puis voir et tout à coup s'illuminent. En même temps que l'homme, si j'avais aperçu la jeune femme et le petit enfant vers lesquels il s'est mis à courir, ce visage heureux ne m'aurait pas autant frappé ; peut-être même n'y aurais-je pas fait attention. »

Ainsi, dans l'espace textuel, l'incongruité ou obscurité d'abord, ensuite la clarté ou le sens réparé.

19 MAI Sachant comme il est difficile d'y parvenir, je me réjouis de te savoir aller bien si c'est ton cas comme je l'espère.

(Formule pour tous les amis)

24 MAI ~~Retractions~~
(quelques lignes par jour pendant cinq mois)*

~~* Si le rythme diacre est recommandé, ouïre à la lecture *nulla dies sine linea* pourrait s'avérer contre-productif, des interruptions courtes seront possibles. Effets secondaires signalés : sentiment de répétition, de "prose ordinaire", de prédominance de la thématique corporelle.~~

25 MAI Las de me voir dans ces *retractationes* surtout décompter et documenter les pertes qui sont mon bât, au caviar ou à l'écriture évanouie systématisée (le noir-à-5% de la page 39) préfère le point final^A tenté comme fermeture ouvrante.

A. « Je me demande de plus en plus souvent / s'il ne vaut pas mieux mettre / le point d'une balle à la fin de soi. » Maïakovski. Ce point-là, encore un peu tôt.

Non.

– « Non » ? Qui parle ?

– Moi.

– Comment ça « moi » ? Moi, c'est moi.

– On se croirait dans un brouillon de Maïakovski :

« C'est Moi. Moi, Moi. / Moi / Moi ».

Qui parle, c'est celui qui écrivait il y a 5 jours vouloir tenter le point final, qui, le surlendemain, a lu « La génération qui a gaspillé ses poètes » de Roman Jakobson...

– Je te coupe : ça c'est moi.

– Bon, pas de dispute entre nous : pour le fermant/ouvrant attendons encore, voyons si quelque chose arrive à nous distraire de nos diminutions.

– Va pour le délai, mais évitons la fin juin, ça ferait une ronde demi-année, or...

Ai appris d'amis accordés – déjeunions Thaï en terrasse un vendredi de mai – que l'élosion du *je* est un trait caractéristique de ce qu'ils aiment à nommer le *philippegrand*.

« Ah bon ? » ai-je fait – et bien qu'il n'y ait eu aucune ingénuité dans cette réaction spontanée, ils s'en étonnèrent avec aux lèvres, comme si le fait était indiscutable, un sourire *oui-c'est-ça-fous-toi-de-nous!*

Mauvaise foi de ma part ? Non : ma surprise n'était pas feinte, mais son objet n'était pas tant que j'omette le pronom personnel (que je le fasse, aurais-je pu l'ignorer ?) que le fait que cet effacement ait été repéré par les deux comme une singularité stylistique, ceci alors que loin d'être systématique (le rythme peut exiger le maintien du *je*), l'élosion n'est qu'une manière quasi irréfléchie d'alléger la phrase du superflu (quand l'accord du verbe sous-entend le sujet – et de même un verbe peut sauter quand le participe le suppose), cet allègement à dessein peut-être de pouvoir alourdir ailleurs (sans entraîner par le fond : ça tourne bien assez autour de moi pour que *je* n'en rajoute pas), la légèreté n'étant pas mon fort (combien de fois, en marge de mes rédactions de collégien ou dissertations de lycéen, un rouge *lourd...*) mais pas davantage mon objectif la lourdeur fatale.

(Dans cette narration, je n'aurai pas maintenu *je* pour prendre en défaut mes compères, non plus que n'aurai voulu leur complaire en le supprimant.)

« Le *watermark* [filigrane typographique invisible] doit [...] être un code caché dans le texte lui-même. Une version “ultrasimpliste” serait de placer la lettre “e” tous les 256 caractères. »^A

J’imagine cette demande à ChatGPT : « Peux-tu composer un “lipogramme sans e” crypté de façon “ultrasimpliste” et ayant pour sujet la détection des contenus issus des IA ? »

« Quelqu’un qui n’aurait pas lu Cortazar peut être comparé à quelqu’un qui n’aurait jamais mangé de poires. Bien sûr, on peut vivre sans connaître le goût des poires, mais c’est moins bien... »

À l’instar d’Emmanuel Carrère qui donna ces lignes dans un article^B, je tiens cet argument dit “des poires” formulé par Pablo Neruda pour un « rare accomplissement dans l’art de la critique littéraire ».

J’eusse préféré que fût mentionné un fruit plus à mon goût, mais l’argument conserve néanmoins à mes yeux sa pertinence ; j’entends que *connaître* n’est pas forcément *aimer*.

Reste toutefois qu’il est mieux de ne pas connaître le goût de certaines choses (on se rappelle ces mots dans l’*Autobiographie* de Ladislav Klima : « Une fois j’ai volé à un chat une souris à moitié croquée et je l’ai bouffée telle que, avec les poils et les os, comme un petit pain. »)

Et puis le propos rapporté par Carrère (« disait en substance Pablo Neruda » écrit-il, pas *verbatim*) commençait ainsi : « N’avoir pas lu Julio Cortazar est un malheur. Ne pas le lire, une maladie chronique, qui mine sans qu’on en ait conscience. » Ne me rappelant pas avoir lu le moindre livre de JC, pas même *Le livre de Manuel*, malade donc serais — et inguérissable maintenant que, via Neruda/Carrère, Cortazar se trouve associé à cette dispensable *pera*, tout comme le sont, à cause de quelques mots dans *La Connaissance de la douleur*, la Beurré Hardy et Carlo Emilio Gadda...

A. « Le défi de détecter les contenus issus des IA », *Le Monde*, 26 mai 2023.

B. Sans préciser de source. [J’ai appris plus tard en août que Neruda désigna Staline « homme de principe affable ». Voir David Markson, *Arrêter d’écrire*, le cherche midi, 2007.]

... mais du lu il est tout de même des phrases qui.

2, sur les 5 peut-être qui, dans *Le Passager* de Cormac McCarthy, respectivement en pages 270 et 328 :

« Rien n’est quelque chose tant qu’il n’y a pas autre chose. »

« Tu crois réellement apprendre de toi tout ce qu’il y a à savoir sur toi ? »

– « Phrases qui » quoi ?

– Disent beaucoup en peu de mots, effilées.

– Tu t’en étonnes ?

– Oui.

– Avec joie ?

– Oui.

– Et tu peux dire ce qu’elles percent ?

– Pour ceux qui reconnaîtront là un pastiche du Kid aux nageoires :

Pourrais tenter mais ne veux mon neveu !

2 autres de Jean de Boschère cette fois, vers le journal^A duquel je ne sais quoi a conduit ma main hier :

« *Quoi de plus net et de plus violent que de servir [au concept] sa négation incluse dans son expression même ?* » 10/12/1948

« *J’ai certes le goût de faire et de dire, mais le douloureux scrupule du vrai, de la vigoureuse vérité dans la plus grande conscience prévient de toute part la possibilité d’exprimer (même le sens souterrain des questions^B).* » 8/01/1950

A. *Fragments du JOURNAL D’UN REBELLE SOLITAIRE, II*, Rougerie, 1980.

B. Des questions que l’on se pose. PG

« le lecteur n'est pas supposé, forcément, aller bien, il se pourrait même que le lecteur aille mal, je veux dire que le lecteur n'a pas à subir l'auteur qui aurait des vagues à l'âme, des coincements existentiels, des crampes métaphysiques, le lecteur n'a pas envie de lire ça, le lecteur n'a pas à subir les lubies & les noirceurs de l'auteur quelle que soit la pertinence avec laquelle celui-ci met ses noirceurs et ses lubies dans la syntaxe, le lecteur n'a ni mérité ni recherché ça, la justesse des descriptions, la finesse des analyses, la profondeur des réflexions, la force des arguments, l'impact des images, rien de tout ça ne touche le lecteur, rien de tout ça ne l'atteint, je veux dire : l'auteur il n'a qu'à se tenir, l'auteur doit au lecteur respect en toute circonstance, »

cet avant-dernier texte du journal qu'a tenu Lambert Schlechter (que je découvre maintenant seulement !!) entre décembre 2003 et juillet 2004 et publié en 2006 sous le titre *Le murmure du monde et autres fragments*

parce que j'en goûte l'ironie (12 volumes ont suivi – contre le lecteur) et parce que j'y entends un écho bien sûr de mes doutes du moment

et du même LS ce morceau de la page 70 du même livre :
« je n'ai pas de guillemets à ouvrir »

parce que je n'ai moi-même pas, ces temps, de guillemets à ouvrir.

Se sentir *ne plus valoir tripette*
c'est se voir offrir l'occasion d'utiliser
une jolie expression d'antan.^A

Manquant d'énergie réapprendrai-je la concision ?
Encore faudrait-il que la matière ne manque.

A. À supposer encore qu'on continue à écrire de soi, soit qu'on le puisse et veuille, que la perte n'altère ni la puissance de faire ni la volonté de s'engager dans le possible (certain que le papier est intéressé et à la fois pas très exigeant).

Le ramassé de renonciation (plutôt que renoncement) : un pseudo choix.

– Vont-ils bientôt écrire *distik* ?
– Non : c'est fait.

Le maraîcher n'a plus ces bonnes fraises qu'on lui prenait, il n'a plus le droit de planter cette variété réservée à qui la vendra plus chère devenue plus rare.
Tout à l'avenant.

Occupée à dire les coups bas du corps mais impuissante à les parer, ma prose s'est ordinarisée – ce qui ne me la rend pas aimable.

... *sauf quand je dors* c'est trop juste.

Je me rends compte maintenant, soit bien tard, que je n'ai rien vu ou voulu voir de l'état de mon père dans ses dernières années, peut-être pas davantage que l'on ne voit ou ne veut voir n'importe qui progressivement quitter, mais pas moins, et mon père était *mon père*.
Mais qu'est-ce que cela signifie ne rien voir ou vouloir voir ?
N'est-ce pas le lot des vivants que de fermer les yeux sur l'avancée de la mort ?
Bien sûr que j'ai vu mais que peut-on voir en vérité ?
Voir, est-ce parler ?

(J'écris ceci dans la pièce où petit je vis mon père boire des coups avec ses potes près du feu. Tous sont partis. Combien de photos n'ai-je pas pris là au fil du temps... Permanence du lieu, impermanence des corps.)^A

A. Sur l'impermanence, voir Kamo no Chômei, *Hôjôki* (*Notes de la cabane de dix pieds carrés*), 1212)

Conjonctions

langue explorant affolée son nid, sautant de long et lisse et doux coussin
dysfonctionnel en cavité au bord coupant, s'aventurant jusqu'à lointain éperon,
en bas en haut en bas de gauche de droite comme si elle ne connaissait pas
et s'arrêtant partout

paupières appelant serrées l'ongle à ôter l'humeur mi sèche peut-être
coupable sur le globe de voiler mi humide

variété de flemme musculaire involontaire et sélective

phalanges du pied (médiennes et proximales) peu sensibles au grattement mais qui sauront
le temps venu participer à crampe

enthésopathie des adducteurs gauche : autonomie sans douleur 1 km

amas collant que tousser décroche du conduit intérieur et qu'on ne souhaite
réorienter sur un autre

jambes fléchis parce qu'elles tremblent droites

graphie qui perd en lisibilité

cerveau quasiment à l'arrêt quand il ne produit pas des scénarios sombres

tache rouge sur le papier (on se rassure comme on peut : vif le rouge !^A)
je ne l'apprécie guère, aussi ai-je changé la selle de mon vélo (RoyalgelTM) et m'astreins à
m'essuyer moins fort (comme à me brosser les dents avec retenue)

car pour deux heures / pas sans bouteille à col large / et vide

tiques m'aiment, moustiques m'aimeront / guêpes & frelons espère que non

frontale toujours plus indispensable (mais quelle consommation de piles !)
(Se résoudre à peindre le plafond en blanc ?)

hein ? quoi ? comment ? pardon ? s'il-vous-plaît ? plaît-il ?

[...]

A. Pareil peut-être à celui de la sorte de figue en guise de nez sur le dessin de sa fille
("La neige est aussi un peu bleue") que LS convoque au #16 de *Pourquoi le merle de
Breughel n'est peut-être qu'un corbeau* (Estuaires, 2008), ou à celui du pinceau que fit tomber
Tintoretto du haut de l'échafaudage du plafond du Palais des Doges (dans *Comment
Michka...*, inédit), ou au « magique éclatement, l'assourdissante giclure de silencieuses
trompettes » des amaryllis à la page 96 de *Smoky*, Le Temps qu'il fait, 2003)
(Comme dans ses « proseries » il excelle, ledit, aux bifurcations, ceci au titre de clin-d'œil...)

Qu'éprouve cette fourmi seule sur un plateau de marbre nu ?

L'étrange pointe-t-il dans la facilité de s'y mouvoir ? Une sorte d'inquiétude ?

– Dis-moi, moi, et cette « fermeture ouvrante » comme tu appelais ça ?

– Ne vois-tu point que nous continuons dans *Retractationes* ?

Avoir en main à la mi-juin une version arrêtée à Gadda (p. 44) n'a rien
déclenché, ce fermer n'a rien ouvert. Le « en-2-lignes » a tourné court très
vite, à peine entré en scène le fantôme du père est ressorti, "Conjonctions",
en corps 10, sera à continuer ailleurs sous une forme plus complète et plus
sèche pour quelque médecin capable de considérer ensemble toutes les
manifestations de la « maladie sourde » qui nous obnubile (*Journal de sourde
maladie* : ce titre pour la suite ?). Quant à ce dialogue entre nous, moi et
moi, il est si pitoyable que...

– Oui, fondons-nous l'un dans l'autre, confondons-nous, n'ajoutons pas un
clou au fourré de ronces.

« ... ton "fin d'une amitié" je l'ai pris à la lettre et ça n'a pas été facile ; il a
fallu que je te pourrisse en ne faisant revenir à ma mémoire que ton pire.
Mais ça y est maintenant, elle est bel et bien morte. »

À cause de 3 mots, recopie de la newsletter du *Lorgnon mélancolique* de
Patrick Corneau, cette phrase répugnante de Régis Debray à propos de
Sartre : « *Pourquoi a-t-il sculpté ses phrases ? Pour nous faire savoir que les
phraseurs ne valent pas tripette* [...] »

63 ans était à Rome l'âge symbolique de la vieillesse, « époque de la lassitude,
non celle où la force est brisée » précise Sénèque dans sa 26^e lettre à Lucilius.

Grâce à la jugeote du fabricant de papier à rouler Gizeh (déjà démontrée par la présence d'un petit aimant récupérable sur le rabat de l'étui), il n'est plus nécessaire pour réussir sa clope de chercher des yeux le satiné du bord encollé de la feuille : deux angles tronqués signalent le bas de celle-ci, même quand la luminosité ambiante est défavorable. (Que le pli intérieur de la feuille se trouve toujours, quelle que soit la marque, du côté colle, n'évite pas toujours, j'en peux témoigner, la malheureuse inversion...)

Affectionnant particulièrement la locution conjonctive *De même que... de même...*^A, j'envisageais de l'utiliser avec le procédé de Gizeh comme premier terme de comparaison, procédé dont je soupçonne qu'il a fait l'objet d'un dépôt de brevet – pourquoi sinon Rizla+, ZIG ZAG^B ou OCB ne l'ont-ils pas fait leur ? Mais que comparer exactement ? Deux inventions de rien qui simplifient la vie ?

Un peu déprimant le florilège de Lambert Schlechter aux éditions Phi. Mais peut-être simplement parce que la police de caractère est trop petite, et que la relecture éditoriale fut bâclée ; affinité sinon. Et comme je lis en même temps *Le Héron* (4) de Christophe Petchanatz, et que là aussi grande est la liberté, il me vient à l'esprit que nous appartenons à la même école sans nom et sans murs – au même nuage.

« La réalité est la matière première, le langage est ma façon d'aller la chercher – et non de la trouver. Mais c'est de la quête et non des trouvailles que naît ce que je ne connaissais pas, et qu'instantanément je reconnais. Le langage est mon effort humain. Mon destin est d'aller chercher, mon destin est de revenir les mains vides. Mais – je reviens avec l'indicible. L'indicible ne pourra m'être donné que par l'échec de mon langage. Ce n'est que lorsque la construction rate que j'obtiens ce à quoi elle n'est pas parvenue. » Lispector, *La Passion selon G.H.*

« Écrire n'est pas la communication avec le lecteur, pas même avec soi-même, c'est la communication avec l'inexprimable. » Max Frisch

A. De façon plus générale, quel magnifique mot que *même* !

B. [Note du 8 janvier 24] : « [...] l'enseigne lumineuse de la fabrique des papiers à cigarettes ZIGZAG [...] », Michel Leiris, *Biffures*, p. 33. S'agissant de sa « méditation zigzagant au fil de l'écriture [...] et cheminant de thème en thème » (*op. cit.* p. 81), voir ici p. 108.

Le *Larousse mensuel* d'août 1950 (n° 432) ouvert sur l'établi pour le protéger des projections de la “teinture antiquaire chêne foncé” que j'utilise pour mes bois. Du bas de la page 504 où je vais froter/nettoyer mon pinceau, à gauche d'un sévère autoportrait au chevalet de Guirand de Scévola et dans la typo grasse qui signale une entrée, *explication* m'attrape le regard.

Ce que je lis à la suite – « n.f. Développement, épanouissement », puis deux phrases, de Gide et Bossuet, qui explicitent « cet étrange archaïsme que Littré n'enregistre pas » – me rappelle avoir déjà mentionné^A ce sens étymologique du latin *explicare*... Belle rencontre inopinée. Ciseaux.

Et puisque, en ce milieu d'année 23, je ne suis capable que de relever/relayer, une information dans *Le Monde diplomatique* de juillet^B.

Le 17 juin 2021, l'immense porte-conteneur MV *X-Press Pearl* coula au large de Colombo. Entre autres substances plus directement dangereuses, il transportait « 28 conteneurs renfermant 1680 m³ de granulés de plastique industriel, soit 84 milliards de micro-billes de 5 mm de diamètre, parfois appelées “larmes de sirènes” ».^C

Larmes de sirènes : Homo Economicus s'explique.

Chez nul autre que Schlechter ne m'est apparu si fort le besoin d'écrire, et chez nul autre si respecté.

... un peu comme chercher sur le Net une location saisonnière.

Tantôt trop peu, tantôt trop d'images : *où-c'est, la-splendide-vue-de-la-terrasse, il-y-a-des-gogues-la-preuve, belle-déco-n'est-ce-pas, oh-tous-les-ustensiles-sont-là, et-pommeau-multijets-avec-ça, le-lit-les-lits*^D, *où-qu'on-se-gare, à-voir-autour*...

Je compare quoi ? Les sites d'éditeur.

A. Voir « Ce que... » (2015), dans l'inédit *Appendice(s)*.

B. Voir « Des marées noires d'un nouveau genre » par Mohamed Larbi Bouguerra.

C. Selon une autre source, chaque année en Europe, « ce sont 41.000 tonnes de granulés de plastiques industriels, soit l'équivalent de 11,5 milliards de bouteilles en plastique, qui se retrouvent dans l'environnement et notamment sur nos plages, puis en mer ».

D. Heureuses ces dernières qui montrent non la couleur de la courtepoinette mais quelles lampes pour lire de nuit...

ça ne se voit pas parfois le tremblement si la maladresse si mais la plupart du temps non il faudrait dire et redire mais pas envie de passer pour un geignard ou nombril-sur-pattes j'écris ici en schlechter c'est bien commode à force de pratiquer on contracte ça passera profitons de cette liberté d'imiter qui ouvre le robinet laissons couler ça ne se voit pas et si ça s'entend c'est plutôt comme silence ne m'intéresse plus guère oui l'échange lors que

« J'ai pensé en effet non pas au courage que je montrerai par ma mort mais à celui qui [à mon père] manquerait pour supporter ma perte. [...] Il est des circonstances où c'est vivre qui est courageux. »
Sénèque, 54^e lettre à Lucilius. Tout est dit sur le sujet.

De même qu'un mot étranger ou fabriqué par le rêve peut ne pas se développer en signification, de même le visible mal vu peut-il être en quelque sorte imprononçable.

ou

La sorte d'illisibilité du visible flou est proche de celle que présente un imprononçable mot étranger ou fabriqué par le rêve.

ou

L'ai compris en fin de nuit, confronté dans mon rêve à un imprononçable mot étranger (ai croisé *Chthors* dans *Tout passe*, mais il était pire) : le visible flou est comme un tas de lettres mortes.

De même que certaine sympathie pour la forme *de même que* peut conduire à introduire à tort de la comparaison dans ce qu'on veut penser, de même certaine antipathie pour elle peut-elle symétriquement conduire à le mal penser non moins.

Prévenu par le premier temps de cette comparaison mettant en garde contre la comparaison qui fausse, aux phrases tentées plus haut cette autre substituée : *Un rêve me confrontant à un mot imprononçable comme certaines langues en comptent m'a fait comprendre ce qu'est mal-voir : le vu est un tas de lettres mortes.*

Le lundi 17 juillet 23, en Grèce 81 incendies de forêt se sont déclarés en raison de la canicule. Dans *Le Monde* du vendredi 14 que j'ouvre ce 19, ces mots :

« [...] les chaleurs de l'été bercent les Athéniens en plein après-midi [...]. »

Bercent.

Comme chassé par moi-même de mon propre, comme dépossédé ; sur le *journal de l'écriture* prend le pas celui des diminutions. Il ne tiendrait qu'à moi que le développement de ce cahier ne devienne pour cette raison motif d'anxiété, il suffirait d'empêcher le prosaïque de —

Je préférerais ne pas envahir ce cahier de considérations sur ma santé physique, où elles étouffent ce que ma santé psychique exige que j'élabore, mais le premier sous-verbe d'écrire est *évacuer*, et je n'ai pas ouvert de second cahier pour elles, l'idée de le faire ayant été évacuée elle-même par fidélité au principe voulant que tout ici soit mélangé et donné sans hiérarchie – principe qui n'a pas anticipé le possible déséquilibre des sujets ou matières provoqué par le vieillissement...

De cet autre cahier soustrait aux regards et auquel je pourrais donner le titre plus haut mentionné de *Journal de sourde maladie*, le texte du 13 que je donne ce 20 en note^A (où il reste encombrant même en corps 10), serait une entrée typique.

Vais-je finalement tombé dans l'auto-censure, choisir de protéger le "littéraire" en confinant ailleurs l'expression et l'examen de mes maux corporels ?

L'épaisseur de ces *Retractiones* le montrera.

A. « Comment évaluerai-je le bénéfice d'une absolue sobriété de trois semaines si les dommages neurologiques que provoque l'alcool sont, comme on le dit, irréversibles ? En tout cas, je n'ai noté aucune incidence de la réduction de moitié de ma consommation depuis fin 22 sur les symptômes (fébrilité, tremblements, démarche raide et hésitante...) qui m'ont fait consulter — en 2019... (Y a-t-il eu aggravation en 4 ans ? Extrêmement difficile à dire... S'agissant de l'état de ma vision, les examens ophtalmologiques révèlent régulièrement infondée mon impression de dégradation – et dans le même temps chaque fois ravivent mes doutes sur la fiabilité de la technologie OCT.) »

Dans *Le Flotoir* du mardi 27 juin (“Aguet et reposée”) par Florence Trocmé ces lignes :

« Une forêt de livres

La forêt de Jean-Pascal Dubost n’est pas que Brocéliande, elle n’est pas faite que d’arbres, elle est faite de livres : “Je vis dans une forêt de livres. Quand l’écriture est en branle, il me semble que la forêt est en remuement ; j’entends respirer, murmure, grogner ; une plainte de présences s’active : livres, auteurs, phrases, mots ; une sarabande sauvage plutôt désordonnée qui peu à peu pénètre le corps et remonte jusqu’à l’esprit” (p. 22)

Compagnons de route

Et d’ouvrir, pour accompagner l’écriture, des livres, presque au hasard (mais en fait non) de la bibliothèque. Et pas n’importe quels livres, qu’on en juge : *Essais* de Montaigne, *Fantaisies* de Philippe Grand, *Tel Quel* de Paul Valéry, *Le fait même d’écrire* d’Agnès Rouzier, les *Petits traités* de Pascal Quignard, *Qu’en est-il de tous ces livres fermés* de Pierre Rottenberg, *Poèmes* de Ted Hugues, *Quinze variations sur un thème biographique* de Roger Laporte).

- [FT] Ils sont tous aussi, sauf Rottenberg, que je vais vite quérir, mes compagnons de route. »

Fier !

Des “Notes, notules et notulettes (8)” reçues le 22 juillet du “notuliste” Patrick Corneau (*Le Lorgnon mélancolique*) la première entrée dit :

« Épiménidien l’écrivain qui écrit : “Je n’écris pas.” ou “Je n’écris pas que je n’écris pas.” »

Le sujet m’intéressant fort, je dois une petite note à mon tour – et sur ce cahier plutôt que par un courriel direct ce sera pour détourner les forces centripètes de mon esprit sur une autre matière que *<mon état>*. (Mais encore plus vrai : pour m’occuper.)

Comme je comprends cette première note, les mots écrits de l’écrivain serait une variation du fameux « paradoxe du menteur » dont on prête la paternité à Épiménide de Knossos (vers 595 av. Jean-Claude)^A.

Or l’écrivain qui écrit : « Je n’écris pas. » ou « Je n’écris pas que je n’écris pas. » ne me paraît pas assimilable à un Crétois déclarant *Krêtes aei pseústai* (« Les Crétois [sont] toujours menteurs »)^B.

Quelques remarques en vrac :

- Épiménide lui-même peut-il être dit *épiménidien* ?
- Épiménidien, est-ce, Patrick, un reproche sous votre plume ? Déplorez-vous qu’un écrivain le soit ?
- Écrire « Je n’écris pas » n’est-ce pas un faux paradoxe dès lors que l’on admet qu’écrire ne se réduit pas à poser des mots sur quelque support, *i.e.* est une activité qui déborde le salissement d’une surface ?
- Nous autres, nous écrivons beaucoup dans notre tête.
- Il peut arriver qu’écrire « Je n’écris pas » veuille simplement signaler que l’écriture dans la tête ne parvient pas à s’objectiver dans des signes.
- Combien de fois, à l’inverse, ai-je l’impression de ne pas écrire quand j’écris...
- N’est-ce pas au contraire l’écrivain qui écrit « j’écris » qui est épiménidien...
- « Épiménidien l’écrivain qui écrit : “Je n’écris pas.” ou “Je n’écris pas que je n’écris pas.” » : le *ou* n’est-il pas problématique ?
- [...]

A. Un « hyperboréen » ou « apollinien » (comme on nomma ces penseurs, ou mages, ou chamans, antérieurs au premier des présocratiques) « très cher aux dieux ». Il mourut, selon les sources, à l’âge de 157 ou 299 ans (et, d’après Diogène Laërce, connu de son vivant un sommeil de 57 ans dans une grotte).

B. Ne m’intéresse pas ici la règle (« Aucune proposition ne peut exprimer quelque chose au sujet d’elle-même, parce que le signe propositionnel [la phrase] ne peut être contenu en lui-même », *Principia Mathematica*) que tira Bertrand Russell du paradoxe près de 2500 ans plus tard.

(*Paradoxe* me fait remonter le temps. Au début des années 80, j'avais choisi la notion comme thème de mon mémoire de maîtrise de sociologie. Il ne fut pas rédigé, pas plus que celui autour de la ponctuation en DEA de linguistique^A – j'avais commencé d'écrire :: adieu l'Université.
(Trois double-points font un signe = en pointillés. À garder !)

A est à B ce que C est à D.
En permutant trois termes connus dans cette équation grammaticale je pensais être en mesure de trouver l'inconnu quatrième. Las ! :
Quelque chose est au visible flou ce que l'imprononçable est à un tas de consonnes n'éclaire en rien ladite...

(Fragment de rêve de la fin juillet)
Une femme aux traits mêlés (un peu de Ge, un peu de Cl, un peu de Ze, et le reste d'une X), d'une infinie bienveillance (attestée auparavant par gestes & paroles oubliés), se pose sur moi, ne s'asseyant ni ne se couchant un corps de femme qui n'est pas de chair et n'est pas de femme mais une sorte de large coussin, sur moi mais ne m'écrasant pas, sous lequel je suis aussi à mon aise que si la gravitation s'était inversée et que j'étais allongé sur le ventre sur un parfait matelas...

Aspirer à voir son nom dans une « proserie » de Lambert Schlechter...

Outre que je regarde surtout où je mets les pieds, la balade a de pénible que l'on ne s'arrête que pour souffler ou refroidir – pas pour devenir le paysage.

Ce qui m'arrangerait bien : *aucune incidence*, ni dans un sens ni dans l'autre.
(La question de l'alcool fort.)

Si les yeux éclairent ce qu'ils voient, les piles des miens sont mortes.
(*Si esse est percipere, minus sum.*)

Cérébralement mort, on n'a ni la certitude ni l'impression de l'être, ça n'est donc pas ça à proprement parler.
Mais savoir encore aligner deux phrases n'assure en rien de ne pas l'être sous la forme douce.

Très déçu par la *quinzième poésie verticale*.
La traduction ? Son âge ? Le mien ?
Ni les mots ni la syntaxe ne.
Recopie ce que j'en sauve (et encore), après quoi pour le bac des occasions :
*« Il nous faudrait un tableau
où figureraient toutes les entrées et les sorties,
où, jour après jour, serait clairement annoncé
avec des craies de couleur et des voyelles
ce que chacun doit terminer
jusqu'à quand on doit faire chaque chose,
jusqu'à quand on doit vivre
et jusqu'à quand mourir. »*

La *murmuration* des étourneaux.

A. Seul le fut mon mémoire de maîtrise de psychologie : *Signature ?* – qui décida de ma "réorientation".

Porter slip la nuit pour éviter sur le drap une éventuelle tache de rouge vif hémorroïdal, n'aime pas. Il faut veiller à bien orienter la bite pour ne pas empêcher le rêve de se produire...^A

Textes d'une page, séduisant format. Mais n'est-il pas trop schlechterien pour moi qui rature ?^B

Sitôt qu'on n'emprunte plus régulièrement un chemin, il se bouche. (J'aurai toujours appris que les espèces de Ronce forment « un genre polymorphe en processus d'évolution active par voie de mutation », et qu'une discipline spécifique existe qui étudie la taxonomique des nombreux hybrides instables et taxons apomictiques (par multiplication asexuée) rattachés au genre *Rubus* : la batologie (du grec *bátos*, la Ronce), pratiquée par des batologues.)

Que Victor Hugo avait des dents, aucune image n'en atteste.

L'aurais-je encore entière ma tête que
- je cesserais de fumer, ne serait-ce que pour voir
- je n'aurais pas dans l'idée de penser le rapport mûrissement/pourrissement, ou ce serait écrit déjà que la première est la phase noble du second ou lui au contraire etc.
- voulant écrire *noble* je ne formerais pas à la pointe du stylo *noire* d'abord pour corriger ensuite...

... mais sur le fond *du bon côté du binaire* quand même.

A. Les urologues auraient paraît-il cette astuce pour savoir s'il y a érection nocturne : le soir, enrouler autour du pénis un anneau de timbres-poste...

B. Trouvé plus tard dans *La trame des jours* de Lambert Schlechter :

« [...] bouleversement de l'apprendre : l'unité d'écriture, pour Thomas Bernhard, l'espace à remplir, c'était la page. »

Imputer à / expliquer par mon actuel mental état
trop précis *dépressif* (à l'habituel des années durant, il me paraît moins ce qu'est la glace à l'eau liquide que ce qu'à cette dernière l'eau *surfondue* est) et “non contrôlé” (ne sort pas de la bouche d'un “expert”), mais ce mot toutefois indique la tendance :
moteur connaissant avaries (*avarieux* ?)
que je ne trouve que qualités aux *proseries* de LS ?
Ce serait méchant pour elles et pour lui, mais faux surtout.

Les raisons pour lesquelles ma bibliothèque est passée dans l'été de zéro à onze livres de lui et je ne lis qu'eux (quatre encore sous le coude) ont racines plus profondes.
Entre bien d'autres choses, *qu'on écrit pour comprendre et non pour être compris*, suis content de le trouver chez lui si exactement et simplement dit.

Pour éviter l'indigestion, j'ai ouvert un Juarroz mais – voir *supra*, et hier refermé après 20 pages un Butor (*Portrait de l'artiste en jeune singe*) acheté au vide-grenier de Tence il y a deux jours, ...
Deux pavés de Gaddis m'attendent, mais trop lourds pour mes bras du soir à 10 cm du visage. Idem pour le 2666 de Bolaño.
Verrons si le David Markson que je récupère demain chez Phildar, d'actualité (*Arrêter d'écrire*), sait s'imposer.

«... grande envie de devenir phoque... »^A
La note mais ne la partage pas. (Et pendant cette note partage...)

(La brièveté et l'indigence des séquences en disent long.
Ne tiendrait qu'à moi de les supprimer et qu'on ne sache rien mais ce serait faillir à l'écriture-vérité.)

A. Gustave Flaubert dans une de ses lettres à Louise Collet. (Source Markson)
Plus tard, dans *Montauk* de Frisch : « C'est seulement dans la rue, anonyme dans la cohue, que j'ai de nouveau le sentiment d'être tout à fait un phoque. » (p. 19)

Noces d'eau

G et moi, en juin prochain

60 années nous en sépareront.

(Oui, 100 ! Compter le double pour les *Noces d'os* ?

Combien pour les *Noces de rien* ?)

Sujet « Ça va ? »

Mon *oui* comme *pas maintenant*

car *non* engage sur l'instant à développer,

mal développer : trop tôt.

Dans quel livre était-ce que je me proposais de relever les occurrences de 70 ?

Après recherche, *Tas IV*, page 58.

En voici une belle, qui mouille Johannes Kepler, le « penseur le plus profond ayant jamais existé » selon Kant (source Markson) :

« Si vous trouvez cette œuvre difficile, et pénible à suivre, prenez pitié de moi, car j'ai recommencé ces calculs soixante-dix fois. » (Source Markson)

De quelle œuvre s'agit-il ? *Étrennes ou la neige sexangulaire* ?

Ayant croisé au moins deux fois *histrion* dans *Je n'irai plus jamais à Feodosia...*

repense à ce médecin du corps qui, se prétendant l'être aussi de l'âme,

un jour me prêta une personnalité histrionique, étiquette que je récusai

vivement.

(Interroger LS sur son usage du terme ?)

« *Ce serait peut-être là le sujet du livre de la quarantaine : rendre compte de l'acquiescement. Une explication ramifiée du mot malgré.* »

LS écrit cela en 1979, deux ans avant ses quarante ans.

Puis-je, trois ans après mes soixante ans (et en substituant donc où il le faut) faire mien ce projet, ou suis-je irrémédiablement pris dans la négativité ?

(Dans *La trame des jours* (2010), où figure cette note de LS, un fragment de 2002 évoque son « livre de la soixantaine » : *le livre de la mort de mon père*^A.)

Il faisait chaud, extrêmement dehors, pas mal dedans sur la couche.

– *Il ne fait pas un peu chaud pour... ?*

– *Attendons l'hiver.*

Puis l'hiver vint, dans les cinq minutes.

« *N'avoir pas le temps d'écrire, c'est une partie intégrante de l'écriture.* »

Avoir du temps et ne pas écrire est-ce le verso de cette remarque de LS ?

Note, dans l'hypothèse où je finirais par déclarer un jour cette maladie et sans crainte d'en favoriser ce faisant la survenue que Ludwig Wittgenstein, Marcel Duchamp et William Gaddis sont morts d'un cancer de la prostate. (Source Markson)

A. À propos de son père, en page 106 du même volume 2 de *Murmure du monde* : « *Il n'a jamais beaucoup parlé, mon père, et là il s'est arrêté à tout jamais, de parler. // Je ne lui ai jamais beaucoup parlé, à mon père, et maintenant il n'y a plus rien à dire.* » (1979)

Je relève car j'ai écrit de mes échanges avec mon propre père quelque chose d'assez proche (voir mon *Plus avant*, p. 5).

Lisant LS, souvent se produit la « *rencontre des mots que je lis avec des choses que j'ai vécues, senties, pensées.* » (*La trame des jours*, p. 153). Un autre exemple de cette « rencontre » :

« *Si on ne met pas de date, les époques de silence sont passées sous silence. Alors il faut ou bien mettre des dates, ou bien faire sentir, par la qualité des notes qui suivent le silence, qu'il y eu silence.* »

(LS, 2 décembre 1985).

Tenir ce qui nous informe du cours du monde
ne donne-t-il pas trompeusement le sentiment de le tenir lui ?

En ce brûlant mercredi 23 août j'ai songé, il y a une heure, allongé,
diviser ce volume en deux parties (au moins),
soit pour commencer placer quelque part un grand II romain
– mais je ne vois pas où. Là ?
J'ai raté le moment (juste avant qu'un moi dise *non*, le 30 mai ?)
et c'est je crois irrattrapable (sauf à me permettre l'artifice).
(En outre, le grand I dû au lecteur que je suis car il n'aime pas être privé de la
structure, une note devrait l'accompagner précisant qu'il n'était pas prévu et
que seul un II plus loin explique sa présence – ce qui comme "découpage
pensé" se pose là...)

II

*« ... des fois que me venait une idée
mais il ne m'en viendrait pas... »*

Lambert Schlechter, *Mais le merle n'a aucun message.*

25 août. Dans l'attente des nuages, de la pluie et du froid.
Au diable la rigueur : II sans I.

Quand j'ai pris la décision de laisser la « Note liminaire » d'*Appendice(s)* à la quatre-vingt-seizième page du livre^A, j'ignorais (ou avais oublié ?) que Laurence Sterne avait inséré une préface à son *Tristram Shandy* là où il en était quand il s'était aperçu qu'il en manquait une (source Markson).

Pourquoi est-ce l'épigraphe de cette partie II qui m'amène à noter ceci ici et maintenant ?

Parce qu'enquêtant sur *épigraphe*, j'ai appris que figurait en tête de *La peau de chagrin* le dessin de *Tristram Shandy* représentant la « flourish » tracée en l'air avec sa canne par le caporal Trim pour signifier la liberté et, dans le contexte du 9^e chapitre du 4^e volume où elle apparaît, faire l'éloge du célibat (pas loin après « *Whilft a man is free* »).

Outre que la légende donnée par Balzac est erronée (« chap. CCCXXII »), la célèbre ligne serpentine pour laquelle Sterne avait payé de sa poche la gravure sur bois est pivotée à l'horizontale dans l'épigraphe visuelle de *La peau de chagrin*...

Deux remarques en passant :

- Que le bout d'une canne puisse exprimer ce qu'on pense, j'en ai fait la douloureuse expérience – mais le trait était beaucoup plus droit (voir *Jus de pierre*, p. 49).
- Il faudrait demander à Picasso ce qu'il indiqua qu'il pensait devant l'objectif de Gjon Mili en 1949.

III



Le scolyte^A

...
 de me casser les dents en mangeant du fromage
 d'avoir des décennies durant croisé les jambes et marché vite
 de trouver au whisky un goût à mon goût et de m'abuser sur celui du tabac
 de chausser du 42,5
 de l'avoir bien cherché, la tique, en allant sans scaphandre couper la ronce
 d'être anxieux sans anxiogène
 d'arborer si souvent une lampe au front
 de traîner autant à l'arrêt-pipi
 de peiner à plier un drap
 de me tenir aux rampes
 de trembler de tout le corps en m'extrayant d'un lac peu froid
 de parler bas
 de ne plus entendre ces moustiques venant « voler tout près de votre figure,
 en se nommant d'une voix grêle »^A
 d'être mieux debout en mouvement que debout immobile mais mieux
 allongé immobile que debout en mouvement
 d'abandonner inachevés mes bois/sculptures
 d'aborder peureux chaque action
 d'être dans l'état où maintenant je suis
 ...
 – de dresser cette liste des choses dont je ne peux empêcher une part stupide
 de moi de penser que j'en suis *coupable*.

Aller-à converti en *y-être* c'est déjà ça.
 (De plus le lieu a effacé mes craintes de
 surfréquentation & nuisances sonores qui en auraient fait une
 destination-piège.)
 Restera à convertir de même
y-être-allé en *en-être-revenu*.

J'entends meugler dans *événements estivaux*
 (et le même animal derrière le non attesté *festivaux*).

Dans le sac de plage
 les *Quatrains* d'Omar Khayyam.
 : plutôt gratter le dur d'un solen^A vide.
 (Trompé par l'extrait en 4^e : *Suppose que tu n'existes pas, / et sois libre.*)

« L'inhumanité et l'humanité sont également humaines. »
 Phrase à la mauvaise place : on n'entame rien avec elle, on conclut.

Le Tou Fo de LS me fait penser à mon Chi Po
 en plus transparent (Chi Po étant l'hypocoristique de Je Sé Pa).
 Mais attention : beaucoup de coquilles dans ses publications,
 et Tou *Fou* a existé...

Île de Noirmoutier, première semaine de septembre 23.
 Trop de vieuses & vieils, trop de corps difformes.
 Bien sûr c'est rassurant ou consolant : *pas-que-nous-qui*
 – mais c'est trop de réconfort, trop de consolation.

Aboiement qui dure, rap smartphonique, sirène de néo-humain en caprice...
 : toute calamité sonore me place un fusil dans les mains de la tête (un jouet).

A. « *Messer ohne Klinge, an welchem der Stiel fehlt* » – n'est-ce pas au *Solen marginatus*
 que songeait Georg Christoph Lichtenberg ?
 (Vérification faite, mon *witz* est raté ; en allemand le bivalve a pour nom
Große Scheidenmusche...)

Voisine au téléphone sur son balcon jouxtant le nôtre.
 Étonnant comme on entend distinctement.
 Une voix plus jeune que je n'aurais imaginé.
 La conversation, avec un André ou une Andrée, court sur la « copie numérique des films de Papy » – étrange : eux aussi ont ce souci de traces à préserver, eux aussi ont un “Papy”...
 J'entends qu'ils sont en Vendée, à Noirmoutier, et qu'elle et son compagnon – Philippe m'a-t-il semblé – eux aussi partent demain. Un indice qu'il y aura du monde sur la route...
 Mais le son se rapproche... c'est... oui... c'est : Geneviève qui parle !!
 Aurais-je entendu la sonnerie que bien sûr mais sa seule voix aurait dû instantanément suffire...
 (Narré à mon “médecin traitant”, cet épisode de longue illusion lors d'un léger roupillon post-prandial l'a convaincu de me prescrire un antidépresseur. *Laitz traille!*)

4 citations dans *Le Ressac du temps* :

« Jusqu'à quelle profondeur dans le territoire de l'autre as-tu le droit d'étaler ton moi ? »^A

Gottfried Benn, dans *Après-lude*, 1955

« Il faut habituer tous les hommes, dès l'enfance, à écrire dans de grands livres, toutes leurs *exercitia*, reliées dans du cuir de porc dur. »^B

Georg Christoph Lichtenberg, *Sudelbücher* 1789-1793

« Je me garderai bien de répondre de toutes les pensées qui sont ici [Montesquieu les nomme plus haut *pensées détachées*]. Je n'ai mis là la plupart que parce que je n'ai pas eu le temps de les réfléchir, et j'y penserai quand j'en ferai usage. »

Montesquieu, fragment n° 3 des *Pensées et fragments inédits*

« Nous sommes tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui. »

Montaigne, *Essais*, II, 1 (« De L'inconstance de nos actions »)

A. Traduction par LS de : « *Verzehrt: Wie weit darfst du dein Ich betreiben, / Absonderliches als verbindlich sehn?* » (Dans *Verließ das Haus* ??)

B. Traduction par LS de : « *Man soll alle Menschen gewöhnen von Kindheit an in große Bücher zu schreiben, alle ihre Exercitia, in hartes Schweinsleder gebunden.* »

Au chapitre XIII du livre III des *Essais* de Montaigne (« De L'expérience ») apparaît le proverbe latin cité par Érasme dans les *Adages*^A :

Mus in pice.

Prendrai sa traduction comme titre de mon prochain cahier :

Une souris dans la poix.

La décision c'était hier, accompagnée d'un vague doute justifié ce matin : comme en témoigne la page 20 de *Jusqu'au cerveau personnel*, l'original latin figura parmi les titres envisagés pour les pages de mon •TAS•...

Mus musculus n'étant pas promise à vivre plus de 2 ans (4 ou 5 max pour la grise de labo), *Ossements de rongeur dans un goudron dur* conviendrait sans doute mieux – mais la *Mus me* que je suis dure plus, et 20 ans n'ont pas figé la poix...

Mus in pice, suis tombé, retombé dessus je cherchais une dent, celle dont la citation placée par Max Frisch en épigraphe de ses brillantes « Notices pour un memento pour adhérents [de l'Association suicide] » dans son Journal de 1968, ne retient que le funeste effet de sa chute de la bouche de Montaigne : « *C'est ainsi que je fonds et échappe à moi.* »^B

Je donne un peu plus :

« *Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre et plusieurs autres sont desjà mortes, autres demy mortes, des plus actives et qui tenoient le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fons et eschape à moy.* »^C

Ainsi on quitte par morceaux^D.

Mais « comme en témoigne la page » 162 de [*Nouure*], *Morceaux* fut il y a 34 ans le dernier de la liste des « 50 titres de *Nouure* (1984-1989) et pourquoi ».

A. Il semble que ce ne soit pas tout à fait exact. Voilà l'occasion de placer la formule croisée à Noirmoutier (mais pas du cru certes) : *Grammatici certant*.

B. Max Frisch, *Journal 1966-1971*, Gallimard, 1976.

C. Pour ceux qu'intéresse la relation de l'éminent Bordelais à la mort et aux dents, voir l'article de Jean-Pierre Fournier, « Montaigne : la mort, les dents ».

<https://academiedentaire.fr/2022/07/11/montaigne-la-mort-les-dents/>

D. « Ma main [...] n'est pas revenue : *je meurs par morceaux* », extrait d'une lettre de Chateaubriand à J.W. Croker en mars 1844 (*Bulletin de la Société Chateaubriand*, 23, 1980, pp. 40-41).

(Laitz *traille* suite)

Pas arrivé cet aprem aux soubresauts, pas même au premier^A : une première (confirmée plus tard par test manuel cette fois). Indésiré très indésirable ce second secondaire^B – et je crois de plus m’être trompé sur un premier effet primaire^C en l’attente du principal attendu^D.

À partir de combien ou précisément duquel doit-on suspendre un traitement ?

La question c’était hier. 7 jours après le premier cachet et avant de doubler la dose comme il conviendrait, un troisième secondaire : gourd du citron.

(*Pharmakon*)

Retrouver dans Frisch le passage sur “l’espoir d’une cause organique” que forme le « stigmatisé ». (Passé les soixante, quel nom ?)^E

La question c’était avant-hier.

L’engourdissement m’y décide : pas de gélule demain.

Gourd du citron : autre titre possible.

(Je n’ai plus que des titres, et qui ne trompent pas le lecteur :

le collant de la poix est bien là, le citron bel et bien engourdi, les morceaux en sont bien, disant le genre & l’état.)

A. La *crampe sexuelle*, comme l’appelle Pascal Quignard (*Sur le jadis*) comme le rappelle Lambert Schlechter.

B. M’autorisant ici de Montaigne (dont on sut tout des coliques), je précise le premier : trouble de la fonction urinaire (qui se distingue mal de celui dû au gonflement de la prostate, laquelle orange avouera sous IRM en novembre si elle est peu ou prou pourrie).

C. Disparition, ou plutôt non formation de la douleur aux adducteurs gauches.

Peut-être plutôt un effet de la nage la semaine précédente – mais alors la simple brasse ou la grenouille-sur-le-dos ?

D. Incapable de le dire avec assez de précision. Et peu sûr que les mots puissent mieux venir et s’imposer les choses empirant. Tenterai des formulations en “texte principal”...

E. Page 132 du *Journal 1966-1971* : « Tendances à l’hypocondrie : le pré-stigmatisé espère encore très sérieusement que tel ou tel signe de sénilité qui l’effraie est simplement un symptôme de maladie – curable ou incurable, en tout cas purement physique. »

(Pour le « principal attendu »)

Levée d’un certain voile entre moi.

Restauration de la réalité comme gorgée de qualités, de fins, etc.

Réparation de l’élan vital / écrasement du *taedium*.

Retrouailles avec le bien-vivre-le-non-sens-de-tout.

...

« ... oui, pour les chauves aussi »

comment se l’expliquer quand la fonction du bonnet

est précisément de mettre la boule à zéro, raser le caillou ?

(Retenir de l’information un réalisateur le fait aussi.

Exemple : *Le retour* d’Andrei Zviagintsev. Thermique est le moteur de la barque qui emmène le père et ses deux fils sur l’île (et les ramènera), jamais pourtant le moindre bidon d’essence à l’écran...)

De ces « lopins » qui tous nous constituent^A mais dont l’inventaire pour chacun serait si différent (et si fastidieux à établir), quels sont les essentiels, lesquels s’agit-il de n’abandonner en aucun cas à l’attaque soustractive ? Il y a qu’on les découvre dans l’après-coup de leur perte ces morceaux (un peu comme, symétriquement, on se trouve parfois augmenté d’un sans l’avoir prévu).

Que mes évocations dans ces pages des caprices de ma vessie, de mon contentieux avec la Duloxétine, de telle clause du règlement intérieur d’une piscine municipale etc. ont à mes yeux la même valeur que celles de telle pensée implantée par une lecture, de telle décision ou interrogation du livre-qui-s’écrit relative au livre-qui-s’écrit etc., suis-je sincère quand je l’affirme ou n’est-ce que façon d’excuser/accepter les premières ?

A. Montaigne, voir *supra*.

« S'arrêter » de quoi ? *Tu vas trop vite, attends que j'écrive avant de te plaindre d'imprécision.* Alors vas-y, ne tarde pas. « *Quand faut-il s'arrêter ?* » Voilà, c'est fait. Je peux donc maintenant ? : si tu n'es pas capable du quoi, à quoi bon cette phrase ?

À Étienne Dolet
valut corde et flammes
d'avoir ajouté *du tout* après *rien*.
(Source LS^A)

LS cite aussi ce passage d'une lettre de Pline le Jeune à Fabius Justus (*Lettres I, 11*) : *At hoc ipsum scribe, nihil esse quod scribas...*

(Sa traduction :

« mais voilà précisément ce qu'il faut écrire, que vous n'avez rien à écrire... »)

Je relève à mon tour, content de voir écrite cette alternative au désœuvrement mais la complète : « *Nihil est, inquis, quod scribam.* *At hoc ipsum scribe, nihil esse quod scribas [...].* »

« Je ne vais pas bien mais il faut que j'y aille. »

L'aurais-je connu avant ce propos de Denis Roche à LS, l'aurais placé avec les mots de Beckett et Leiris dans la longue note de la page 9 de *Plus avant* consacrée à cet *aller* parfois problématique^B.

A. Dans la traduction que le jeune imprimeur-traducteur avait faite d'un dialogue attribué à Platon (*Axiochus*), Dolet avait placé dans la bouche de Socrate cette phrase : *Après la mort, tu ne seras plus rien du tout*, ajoutant *du tout* à l'original dans l'intention, d'après les juges du tribunal de l'Inquisition, d'insister sur l'athéisme de Platon.

B. Il ne l'était semble-t-il pas pour Pline, qui, dans la même lettre XI, écrit, citant une formule des "anciens" : « [...] 'Si vales, bene est; ego valeo.' Hoc mihi sufficit; est enim maximum. » (« [...] "Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise" ; quant à moi, je me porte fort bien. Je vous quitte du reste ; car cela dit tout. ») (Vers 98, *Caius Plinius Lucius filius Oufentina tribu Caecilii Secundus* – on comprend l'abrègement – n'avait pas 40 ans.)

Me fait penser à ma note du 19 mai.

134 386 vols commerciaux le 6 juillet 2023.

On lit aussi *record*.

(Visage du promis vertueux « monde d'après » – lequel, faites-le tourner, ne ressemble-t-il pas de plus en plus à une sphère parfaite ?)

(À faire court car c'est peu)

Notre recherche Google sur la *lune gibbeuse décroissante* comble notre lacune mais bien vite nous voilà orientés vers des sciences douteuses.

Comme G. n'a pas retrouvé ses ciseaux de couture, jouons :

Retrouver un objet perdu en lune gibbeuse décroissante – et obtenons cette « recette de sorcière » : *Poser sur une fenêtre une paire de ciseaux ouverte*.

Ne manquant pas de ressources (compter demain le nombre de paires dans la maison), posons ce qu'il faut poser où il le faut... un geste idiot qui a le mérite de nous décider à reprendre la recherche – pour assez vite retrouver les perdus.

20 ciseaux droits.

Lorsque vers 1982 il confie au papier être alcoolique^A, MF ne précise pas sa consommation quotidienne. Tout au plus note-t-il, plus loin, « Je bois trop, je sais »^B. (Il mourra d'un cancer du foie un peu moins de dix ans plus tard.) Pour ma part je n'affirme rien, ni que suis ni le contraire, même si je penche naturellement pour le ne-suis, des tremblements, sautes d'humeur et cognitives imputables à autre cause, à organique d'autre sorte, pour une résolution qui ne soit pas mutilation etc.)^C.

A. Page 81: « Que je suis alcoolique, je l'ai déjà dit. Maintenant ce n'est plus une coquetterie. Je suis alcoolique. » (Sans doute ce type de notation fut-il à l'origine de la polémique qui entoura la publication en Allemagne de *Entwürfe zu einem dritten Tagebuch*.)

B. Page 167.

C. En note, pour les curieux ou ceux que l'anecdotique n'offusque pas, mon décompte :

- 6 ou 7cl d'alcool fort (ces temps les 45° du *Maker's Mark* ou les 50° des *Trois Rivières*) tous les 2 jours (et non plus les 10 quotidiens indiqués au neurologue avant novembre 22).
- Un demi-verre de rouge par repas.
- Pas de bière, sinon, une fois par quinzaine, à défaut d'une *St-Bernardus ABT 12* ou d'une *Trappistes Rochefort 10*, une *Chimay bleue*.

Souligne dans les *Esquisses pour un troisième journal* de Max Frisch^A :

« Je ne suis pas malade ou bien ne le sais pas. Que s'est-il donc passé avec les mots ? Je secoue les phrases comme on secoue une montre en panne, je les démonte ; là-dessus passe le temps qu'elle n'indique pas. » (p. 35)

« Chaque phrase que j'ai écrite m'ennuie, rien ne sert non plus que j'échange des mots dans ma tour, et c'est ce que je fais à longueur de journée ; j'échange des mots contre des mots. » (p. 116)

« Ma main ne tremble pas, je ne trébuche pas non plus, ou bien rarement. Aujourd'hui une fois de plus, j'ai oublié mon portefeuille dans une boutique. [...] Les cellules cérébrales s'arrêtent de fonctionner, oui, c'est déjà écrit, je sais, je sais. » (p. 175).

Une remarque et une précision : traduction moyenne/faible que ce « s'arrêtent de fonctionner » ; « écrit » dans le récit *L'Homme apparaît au Quaternaire* (Gallimard, 1982).

Donne au papier cette pensée (en conserverai ou blanchirai l'encre, on verra ça plus tard, quand se posera si elle se pose la question de « l'usage »^A) :

N'est pas sans m'étonner, ou pour mieux dire navrer, que mes lecteurs, (ou une partie seulement de ceux qui m'ont lu, ou un seul même parmi ceux-ci) ne s'inquiètent pas de mon état psychique au présent, sans une nouvelle production pour les y intéresser. Présomptueux de ma part d'imaginer qu'on a goûté précisément ça dans mes livres, le voir lui dans l'écrit, presque sans filtre, décrit, obéi, examiné, dans toutes ses variations, et que de ses nouvelles on pourrait manquer maintenant ?

A. *Entwürfe zu einem dritten Tagebuch.*

« [...] Was ist bloss mit den Wörtern los ? Ich schüttle Sätze, wie man eine kaputte Uhr schüttelt, und nehme sie auseinander; darüber vergeht die Zeit, die sie nicht anzeigt. »

« Es langweilt mich jeder Satz, den ich geschrieben habe, es hilft auch nichts, dass ich Wörter umtausche in meinem Turm, und das ist es, was ich Tage lang mache: ich tausche Wörter gegen Wörter. »

« Hirnzellen fallen aus, ja, und das ist schon geschrieben, ich weiss, ich weiss. »

Presque nulle part et jamais en bonne assiette^A

(ce n'est hélas pas une vue de l'esprit)

sauf au lit.

Problème : écrire, couché, *dans sa tête*, c'est prendre le risque que le sommeil embarque et gomme le crayonné...

Plusieurs fois entendu l'horrible *ce que tu* en place de *ce dont tu*.

Stressé sans stressant.

Faux par imprécision : sans stressant social (argent, travail, famille, environnement, etc.)

Semaine prochaine (le principal)

- Récupérer le Max Frisch (*Montauk*) et le Peter Noll (*Choisir sa mort*).
- Trouver les *Senilia* de Schopenhauer.
- Préparer dès lundi, sans crispation, ce que je dirai de moi à la psychiatre jeudi.
- Piscine (deux fois).
- Déjeuner avec amis.
- Tenter la mise en page de mes "journaux de 20 à 23" sous le titre *À feu bas* – s'il ne m'est apparu avant que c'est idiot de regrouper.

A. Voir plus haut (page 68) le fragment n° 3 des *Pensées et fragments inédits* de Montesquieu.

B. À propos d'*assiette*, lis dans la 4^e édition (1762) du *Dictionnaire de l'Académie française*.

« Situation, manière d'être assis, couché, placé. *Bonne assiette. Mauvaise assiette. Assiette contrainte, incommode. Ce malade ne peut trouver une bonne assiette. C'est un homme inquiet qui ne peut demeurer, qui ne peut se tenir dans la même assiette.* Il signifie aussi La situation d'un corps solide posé sur un autre, en sorte qu'il soit ferme & stable. *L'assiette d'une pierre, d'une poutre. Cela n'est point dans son assiette.* Il se dit aussi de la situation d'une Maison, d'une Ville, d'une Forteresse. *L'assiette de cette Place est avantageuse.* En termes de Manège, *Assiette* signifie La situation du Cavalier sur la selle. *Cet Écuyer fait prendre une bonne assiette à ses écoliers.* Il se dit figurément De l'état & de la disposition de l'esprit. *Il n'a pas l'esprit dans une bonne assiette. Il est fort inconstant, il n'a jamais l'esprit dans une assiette ferme, dans une égale assiette, dans la même assiette.* »

Cette exigence de confort qui me pousse à déplacer telle chaise où je suis assis, changer pour une autre, trouver la bonne place aux objets sur une table etc. et qui me fait paraître aux yeux des autres *m'agiter* constamment n'est pas d'un *mieux-encore* mais d'un *minimum* en termes d'assiette ou d'éclairement, etc.

(Dossier *Pour ma décharge*)

Les *Senilia* d'Arthur Schopenhauer : une grosse déception.

Floué par le titre : son *Art de vieillir*^A, c'est l'art de marteler le même et de glorifier son bras. Tout dit « Regardez comme moi je vieillis bien dans mon propre et excellent jus ».

Rien pour moi là-dedans – sinon ces deux passages que mon crayon a sauvé :

« [...] la *forme du temps* elle-même est tout simplement le moyen et la manière de nous apprendre l'*inanité* de tous les plaisirs terrestres. » (1853)

« Dès qu'on parle de *Dieu*, j'ignore *de quoi* on parle. » (1854)

Retractationes ?

Je lis plutôt une *Rétraction*.

« Pour le stigmatisé [c'est-à-dire un homme de plus de 50 ans], l'avenir est tout ce pour quoi il n'entre plus en question, une somme d'impossibilités définitives (il ne fera plus de vol à voile, il ne verra plus l'atterrissage sur Mars, pas même la nouvelle gare centrale de Zurich, etc.)... »

(Max Frisch, *Journal*, p. 134)

A. *L'Art de vieillir - Senilia*. Choix opéré pour la traduction française (Rivages poche, 2023) parmi les 319 aphorismes, brèves réflexions et humeurs que le philosophe regroupa sous le titre *Senilia* entre 1852 (il avait 64 ans) et sa mort en 1860.

Une petite enquête sur ces inédits posthumes publiés en Allemagne en 2009 seulement, m'apprend que Schopenhauer avait commencé en 1821 un recueil de notes intimes d'une trentaine de pages, sous le titre choisi *Eis éauton (À soi-même)*. Le manuscrit original a été reconstitué et traduit en français en 1992 par Guy Fillion (éd. L'anabase). Chercher ??

– *Et alors, comment ça s'est passé ?*

– La cinquantaine. Ressemblante à sa photo. Plutôt agréable. Naturellement j'ai parlé plus qu'elle. À la fois trop et pas assez.

« [...] l'intellectuel qui perçoit la régression d'autant plus tôt qu'il est plus intelligent. » (Max Frisch, *Journal*, p. 261)

Je n'avais pas lu encore ces mots (découverts ce 11/10/2023) quand, il y a de cela longtemps (et plusieurs fois ensuite), je me sentis et dis *ayant-perdu*, et heureusement car je ne me le serais autorisé de peur de paraître vouloir *passer-pour-intelligent*...

J'aurais volontiers cité/daté la première fois pour me dire aujourd'hui libéré de cette crainte, mais où est-elle ?

Comportant *régressé*, je ne retrouve que du récent (dans *Sur idéal* – j'avais déjà 59 ans). La démonstration de ma liberté quant à ça, l'intelligence, sera donc ratée, mais je le donne quand même :

« Cette conscience que j'ai d'avoir régressé je l'ai toujours eue (relisant quelque plus ancien) et dans [date indéchiffrable] si je relis ceci elle sera là.

Qu'elle m'ait toujours accompagné ne signifie pas qu'elle soit infondée (*conscience est certitude*) : j'ai régressé et j'aurai encore régressé.

Une chose pourtant pondère la vérité malheureuse : elle ne m'a jamais empêché ou inhibé. Au point qu'elle m'en paraît comme réparée.

Non pas que pro- s'échange à ré-, mais ma prose-qui-perd gagne en simplicité – vers l'avant langage ? »

« Si vous ne voyez pas me rétroviser, je ne vous vois pas. »

Un message intelligent au cul d'un poids lourd, c'est rare.

La *Table des matières* publiée en 2009 (Éric Pesty Éditeurs) avait été arrêtée au 20/09/2008. J'ai travaillé plusieurs fois à sa mise à jour puis j'ai renoncé. Découvre ce 14/10 que TDM peut être déplié en Trouble Dépressif Majeur.

La conscience de X (en tant qu'effet) n'en produit qu'une sorte d'image indistincte, et il ne peut en être autrement. Ça ne s'est jamais passé, aucun exemple ou modèle ancien dont dispose l'imagination ne correspond à ça. [...]

L'actualité du 13/10/2023 m'a offert deux images pour un album consacré aux « tracts largués par appareils militaires sur des populations civiles ». Ce serait un beau projet que *Messages tombés du ciel* mais il ne pourra guère aller plus loin tant, si les cas pourtant abondent dans l'Histoire, l'iconographie semble rare...

Longue queue devant de la boutique Vuitton de la Presqu'île.
Achèteront-ils une fois dedans ? Reliqueront plutôt, vérifieront que l'original ressemble bien à la contrefaçon.

Sans que cela ait eu la netteté violente d'une révélation, hier soir, comme je voletais sur quelques pages de 20, s'est découvert à moi le sens de mon entreprise.
Le dire ? Il n'est pas tel qu'on le puisse, ni moi ni aucun.
Mais qu'il me soit apparu qu'elle ne s'interrompra qu'avec moi, que je ne l'abrègerai pas, non plus que ma vie tant qu'elle restera vie, m'amène à croire en elle et à figer *À feu bas* maintenant pour divulgation.

« Le journal en tant qu'entraînement à son propre état dans la pleine conscience de ce qu'il y a là de futile – »

Choisis cette phrase de Max Frisch (dans son *Journal 1966-1971*, Gallimard, p. 300) comme épigraphe à *À feu bas* – mais en allemand, car bien que goûtant le flou de « en tant qu'entraînement à son propre état », je suspecte la traduction^A.

A. Pour « *Das Tagebuch als Übung im eignen Befinden bei vollem Bewußtsein, was daran irrelevant ist* – » DeepL donne : « Le journal intime en tant qu'exercice sur son propre état d'esprit, en pleine conscience de ce qui n'est pas pertinent – ».

Il y a de cela quelques jours, j'ai clos À feu bas.

Dans l'intervalle se sont écrites quelques pages sous le titre Exercitia, mais ce volume même s'y étant vu annoncer sa rapide disparition comme séparé, et n'étant pour ma part, comme il m'est apparu depuis, pas prêt pour un vrai « à part moi » (vrai c'est-à-dire privé et accueillant l'indigne/indécent chassé par quelque « forme nouvelle » qui ne s'impose encore pas), je les intègre à cette dernière partie de À feu bas, sous leur titre initial, et à la suite de la « clef 88 » (laquelle ne laisse rien augurer de bon) toutes celles qui, dans l'attente, viendront.

EXERCITIA

« Il faut habituer tous les hommes, dès l'enfance, à écrire dans de grands livres, toutes leurs *exercitia*, reliées dans du cuir de porc dur. »

Georg Christoph Lichtenberg, *Sudelbücher* 1789-1793 *

* Traduction par LS de : « *Man soll alle Menschen gewöhnen von Kindheit an in große Bücher zu schreiben, alle ihre Exercitia, in hartes Schweinsleder gebunden.* » Féminin *Exercitia* ? On ne pourra pas ne pas se souvenir, lisant la prochaine page, que Lichtenberg avait écrit : « *Die letzte Hand an sein Werk legen, das heißt verbrennen.* » (« Mettre la dernière main à son œuvre, c'est la brûler. »)

Sans doute l'acquisition d'*Incendire* n'est-elle pas pour rien dans cette prise de conscience :

ai beaucoup croisé le feu dans mes lectures de ces derniers mois.

Lispector, Bachmann, Schlechter, Rezvani – et maintenant Cixous.

- Le 14 septembre 1966, après avoir pris un somnifère, Clarice Lispector s'endormit dans son lit avec une cigarette. Elle fut très gravement brûlée lors de l'incendie qui se propagea dans l'appartement.

- Le 19 octobre 1973, Ingeborg Bachmann mourut à Rome des suites d'un incendie, peut-être dû à une cigarette mal éteinte, qui se déclara chez elle dans la nuit du 25 au 26 septembre.

(« Avec ma main brûlée, j'écris sur la nature du feu. » Citation modifiée de Flaubert dans *Malina*.)

- Le 18 avril 2015, un incendie prit dans la ferme de Lambert Schlechter à Eschweiler. 30 000 livres et beaucoup de manuscrits partirent en fumée.

- La Béate, maison où ont vécu Serge Rezvani et Danielle (Lula), sa compagne d'une vie, a été détruite par l'incendie qui a ravagé 8000 ha du massif des Maures entre le 16 août et le 20 août 2021. (Des années auparavant Lula avait narré bellement (dans ses *Carnets* ?) une catastrophe presque semblable – mais le feu avait alors épargné la bâtisse.)

- À l'été 2022, la ville d'Arcachon, où Hélène Cixous « a ses habitudes », fut frappée par de terribles incendies.

Méfiance !

(Relire les écrits de Marina Tsvetaeva rassemblés dans *Vivre dans le feu*.)

Cahier : – Ta première note ne dit que ça : il y a eu coupure. Rien de mieux pour *me* commencer ?

Moi : – Sois patient. Pense que nous sommes *toi et moi* à attendre, et que je sais bien la “coupure signifiée”^A n’avoir jamais fait un bon début de livre. (Au passage te rappelles que tu n’es pas livre – as peu de chance d’en être jamais un.) Avant le surgissement de la figure du Feu, j’avais commencé un texte sur l’interruption comme risque que ça ne revienne, ne reprenne pas, que rien succède ou ne succède ; notre échange le remplace, en évacuant le risque – en le déplaçant : il sera que ça reprenne, que quelque-chose-plutôt-que-rien vienne qui ne serait pas différent.

C. : – J’entendais précisément par *mieux* du nouveau, une forme nouvelle. N’as-tu pas pensé, dans le trou avant moi, *théâtre* ?

M. : – On écoute mon silence ? Mais tu sais comme je suis attaché au *continuum*, et ma volonté que tu ne sois pas 2 mais 1, et divers de contenu...

C. : – « Divers de contenu » ? Imagine-moi capable d’une mine, imagine celle-là : yeux ronds et front plissé. *Ta-te-ton-tes, tes-ta, ton-ta-ton : toi.*

M. : – Non Cahier, écris « *ma-me-mon-mes* ». J’ajouterai « *moy* », après quoi tu me rembarreras : « Pauv’ Montaigne : combien de fois lui aura-t-on remis cette dent en bouche ! » (et tu mentionneras *Montauk* de l’ami Max), sans te rendre compte que ces mots perpétuent, renvoyant à ton alias antérieur – *Retractationes* – comme condition d’un sens augmenté, le modèle “écriture-de-soi-dans-le-temps”.

A. Comme j’ai pu être, comme l’instituteur Munier en son temps, *cacographe* à dessein (mon *canarf* dans *Jusqu’au cerveau personnel*, p. 110), je pourrais jouer ici à mettre la *cacosémie** au service du sens :

« Solution de continuité que de signifier une solution de continuité. »

Je préfère toutefois le *solution de discontinuité* que je me rappelle avoir il y a longtemps utilisé, gêné par la contradiction apparente du syntagme (gêne qui n’était que méconnaissance de ma part de son emploi médical initial attesté dès 1314, ignorance dont je ne me suis débarrassé qu’aujourd’hui, vendredi 27 octobre 23...)

(Relève pour clore que chez Rabelais et La Fontaine *solution de discontinuité* désigne de façon grivoise la vulve.)

* À ne pas confondre (bien que) avec la *cacosmie*, atteinte olfactive caractérisée par la présence dans le nez d’une odeur désagréable dont on n’arrive pas à se débarrasser.

C. : – *Mes mots* ? Mais admettons. Alors quoi ?

M. : – Alors tu meurs maintenant *Exercitia*, pour devenir *À part moi*, et quelque chose comme un projet “Dialogue à une voix” ou “Soliloque” pousse à côté, introduit par ces “exercices” abrégés qui se continueront précisément à part moi...

C. : – À ton service.

M. (à part lui) : – En traduction « Vas-y Ducon, enfonce-toi. »

[À PART MOI]

Mourrai.

Ce qui me gêne, c’est le *r* long.

Palais de Mari

tandis que sur la cuisinière mijote une crème de marron et que je brûle une énième cigarette.

Viens d’éteindre le poêle qui n’avait démarré qu’à la troisième tentative (*DÉMARRAGE RATÉ* en LED rouge ; cause toujours mystérieuse) ; on n’entend que la circulation du chaud liquide.

Nous avons évoqué la disparition de Franck, les mots confus de sa compagne (on apprendra plus tard le diagnostic posé il y a 2 ans : *aphasie* – en profite pour dire que moi-même atteint, il est certain que je me suiciderai), les volontés de Pascal Quignard pour son incinération (« Sur ma mort » dans *La haine de la musique* – pour conclure ensemble que oui, *rien* préférable), l’histoire de la chirurgie (émissions LSD en podcast), l’origine du syntagme *solution de continuité*...

L’ostéo du matin n’a fait qu’étirer la douleur dorsale vers l’avant (gauche : les adducteurs, le « petit vase », la hernie...) – prendrai un Doliprane.

Finis le Feldman, sortons écouter la chouette. Et dodo.

L'impression fâcheuse, quand j'écris en toutes lettres le nom d'un médicament, d'être ou bien un représentant de l'industrie pharmaceutique, ou bien un dénonciateur.

(Si c'était vraiment vrai, l'éviterais.)

Dans les *Leçons* de Ian McEwan, il serait écrit que le personnage principal Roland Baines a bloqué à la page 79 de *L'homme sans qualités* dont il avait entamé la lecture. Où moi-même j'ai bloqué, je ne l'ai pas noté, mais c'était très nettement plus loin.

(En revanche, j'ai écrit quelque part avoir calé dans les *Cahiers* de Cioran (à la 177^e page sur 999). Ce meilleur de ses livres, je l'ai toutefois repris et achevé.)

« Regarde, tu as des noisettes »
et je tiens en main un sachet –
d'amandes.

In petto tandis que je répète « des noisettes » : *des noisettes ??*

Le lendemain j'ai perdu la clef, ou plutôt n'ai qu'elle, 88.
(Ce n'est pas dans un couloir d'hôtel, mais au moment où je dois inscrire sur la facture du brutal manipulateur mon numéro de SS.)

Autour de - 35 000 ans : une flûte de 22 cm en os de cygne.

Survol des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* d'Arthur S.
Je dois être un δυσκολος.

Glisserais ceci dans ma réponse à qui s'inquiéterait de ce que je deviens :
... et poursuis vaille que vaille mon Tagebuch

même si, ajouterais-je peut-être, je pense que la « contrainte de formulation » que Frisch dit quelque part nécessaire afin de ne pas verser « dans l'apitoiement sur soi » n'y est pas assez forte.

Vais finir parce que j'ai commencé :
pas la raison de persévérer que je préfère s'agissant d'un livre
– j'entends d'un que je lis.

Le fait que la vérité soit plusieurs ne disqualifie pas la notion
ni n'interdit l'usage du mot.

Après *Dissipatio* de Guido Morselli, enchaînerai sur le *Traité de l'âge* de Manlio Sgalambro et *Le désert des miroirs* de Frisch, puis le temps sera venu des *Éclairs lointains* de Heinrich Gerlach avant d'achever le Livre III des *Essais*. (Et toujours à relire : Tsvetaeva et les 5 volumes autobiographiques de Bernhard.)

À feu bas reçu hier. 340 pages, 650 grammes.
Rassembler en un unique pavé fut bien mauvaise idée.

J'y renonce. Dans *Retractationes* (et sa sous-partie *Exercitia*, promise à durer).
Et je tire un trait sur la tentative [*À part moi*] d'il y a deux pages.
(Le silence entendu « enfonce-toi » de C. sur cette même page disait juste.
J'aurais besoin du couteau d'un éditeur ou à défaut d'un œil extérieur dans cette difficile passe. Mais qui pour ?)

En farfouillant au fond de mon ordinateur pendant le temps que j'aurais dû passer à la piscine (mon dos n'a pas voulu), retrouve un article d'un certain Denis Thouard consacré à la stylistique herméneutique de J.G. Hamann, une médiocre traduction en français de son « L'ermeneutica di J. G. Hamann e il problema dello stile » (*Pratica filosofica*, 1995, n° 7) dont un passage me fait me souvenir des réactions de Cioran aux écrits de Blanchot que j'avais citées dans *Un tourbillon fade* (voir page 220 d'Appendices) :

« Socrate, Messieurs, n'était pas un critique ordinaire. Il distinguait, dans les écrits d'Héraclite, ce qu'il ne comprenait pas de ce qu'il en comprenait et fit une supposition très équitable et modeste du compris à l'incompris. À cette occasion Socrate parla de lecteurs sachant nager. Une conjonction d'idées et de sensations dans cette élégie vivante du philosophe fit peut-être de ses phrases une foule de petites îles, auxquelles manquaient en commun les ponts et les bacs de la méthode. » (*Sokratische Denkwürdigkeiten* ou *Mémorables socratiques*, 1759)

Hamann, rappelle le spécialiste, emprunte ici à Charpentier (*Das Leben Socratis*, 1720) une anecdote qui remonte à Diogène Laërce (*Vies* II, 22. Voir J.-P. Dumont, *Les écoles présocratiques*, Gallimard, 1991) :

« On dit qu'Euripide donna [à Socrate] l'ouvrage d'Héraclite et lui demanda : "Que t'en semble ?" Socrate aurait répondu : "Les parties que je comprends me semblent fort belles. Je pense qu'il en va de même de celles que je ne comprends pas, mais il faudrait être au moins un plongeur de Délos" ».

Anecdote adaptée : plutôt que « plongeur » ou « pêcheur de perles », pour Hamann c'est « nageur » qui fit sens, horizontalement.

Le commentaire assez embrouillé de Thouard (mon propre commentaire de celui-là s'en trouve lui-même confus) précise que dans ses lignes Hamann s'identifie délibérément à Héraclite par l'insularité stylistique (il note, allusivement, « qu'une formule française, à propos de Shakespeare, rassemble les traits stylistiques chers à Hamann : "l'atrocité du stile insulaire") et la conjonction (*Zusammenfluss*) ou coïncidence du divers dans ses phrases, rappelle qu'il revendiquait pour lui-même une « obscurité préméditée et une douce incompréhensibilité » (*vorsätzliche Dunkelheit* und *gemüthliche Unverständlichkeit*), préférant à une clarté sans profondeur une profondeur sans clarté, mais que, toujours dans les lignes en question, alors même qu'il assume et revendique sa propre obscurité à travers celle, légendaire dès l'Antiquité, d'Héraclite, il demande à son lecteur, s'identifiant cette fois à Socrate, un effort de compréhension, lequel, est-il indiqué plus loin, seul « l'affect de l'amitié » rend possible.

Hamann escompte que là où, dans ses images poétiques, son laconisme, son « *stylus atrox* », le lecteur commun ne décèlera que de la moisissure, le lecteur guidé par cet « affect de l'amitié » découvrira, sa vue aiguisée comme par un microscope, de « microscopiques bosquets ». (Thouard précise : « la fonction herméneutique de l'amitié, qui permet de voir le minuscule qui se dérobe au regard indifférent, se retrouve dans les *Discours sur la religion* où Schleiermacher évoque le « Mikroskop der Freundschaft » (Discours V, 1799 ; trad. fr. de I. J. Rougé, Aubier, Paris, 1944) ».)

Je confesse avancer ici à la hache dans les multiples et emberlificotées sources citées. Voici encore, en vrac et en ne citant pas scrupuleusement, des choses qui me retiennent.

- « [Hamann] a simplement présenté le "poing fermé" et pour la suite, à savoir la seule chose méritoire du point de vue de la science, il a laissé au lecteur le soin de la "déplier en une main ouverte". » Hegel commente la fin de l'article de Hamann intitulé « Métacritique du purisme de la raison pure » : « [...] libre à chacun de faire du poing serré une main largement ouverte. »

- Revenant en 1762 sur un premier jugement, Mendelssohn attaqua le « style aventureux », la « profusion » et « l'obscurité » d'Hamann, original sans être « génial » (car le génie n'a pas à présupposer davantage que ce que sait le lecteur), et y voyait principalement l'effet d'une « mauvaise volonté » effrayante : « Tant que cette bonne tête se fixe obstinément sur son propre sens et ne veut pas s'améliorer, son antipode, qui ne peut pas s'améliorer, a les meilleures chances de triompher. »

- Le grammairien Johann Christoph Adelung (1732-1806) rejeta l'obscurité du style de Hamann. Défendant une rhétorique de la clarté et de la facilité, il proposait une classification des défauts à éviter avant tout, qui sont appréciés suivant leur degré d'intelligibilité :

- 1) *L'obscurité* est le discours pour lequel l'accès au sens véritable demande de la peine ;
- 2) *L'incompréhensibilité* caractérise le discours dont le véritable sens ne peut être trouvé, même avec peine ;
- 3) Le *galimatias*, celui qui est composé de mots et de représentations assemblés sans l'ordre convenable et sans jugement.

• Dans son *Einleitung zur richtigen Auslegung vernünftiger Reden und Schriften* (Leipzig, 1742), Johann Martin Chladenius (1710-1759), représentant majeur de l'herméneutique rationaliste, affirme que le but de l'herméneutique est d'expliquer le sens des « passages obscurs », quand l'obscurité ne provient ni de la détérioration du texte, ni du lexique, mais de l'articulation des concepts ; comprendre « parfaitement un discours ou un écrit », c'est pour lui, « penser à son occasion toutes les pensées que les paroles peuvent éveiller en nous suivant la raison et les règles de notre âme » (§ 155). Un écrit que l'on peut de la sorte complètement comprendre est par suite dit « compréhensible » (§ 157), mais tous les écrits humains gardent quelque chose « d'incompréhensible » (§ 156), ce qui justifie la tâche herméneutique de mieux comprendre les « passages obscurs » (§§ 163-164), afin d'en tirer un « sens certain ».

Hamann lit en 1759 ses *Opuscules académiques*, et notamment un texte sur Augustin qui l'arrête : les passages des *Confessions* que cite Chladenius lui découvrent un type de compréhension irréductible à l'analyse et devant s'appuyer sur le sentiment. Il écrit à ce propos à son Lindner (1.VI.1759) : « *Est-ce qu'un homme honorable ne souhaiterait pas une écriture qu'on blâme plutôt qu'on ne mésestime, et ne serait-il pas contraint de souhaiter : "Je préfère n'être pas du tout compris que de l'être injustement" ?* »

• « *Les Français disent : le style c'est l'homme même. Les écrits de Hamann ont moins un style particulier qu'ils ne sont style de part en part.* »
Hegel, *Les écrits de Hamann* (Aubier, 1981)

Mon impression actuelle : que c'est maintenant petit-bain en quoi j'accueille le lecteur, lequel de plus bien salé. Y ayant plus que pied, nager presque n'y peut ; nul tourbillon où il fait trempette.

Mais qu'ai-je donc à faire du Mage du Nord ??

«

– Pour une entrée BROSSE :

“*Le style de Huysmans, c'est comme une brosse dure, et ça gratte, et il y a des crins très gros, très grossiers.*”

Jules Renard, *Journal*, 18 février 1891

– Il faudrait quand même un peu nourrir cette “entrée” non ?

– Ce deuxième item (puisque j'en suis à “farfouiller”) :

(Fragment d'un e-mail à Emmanuel Requette le 22 juillet 2020 (pour le contexte : après le confinement)) :

“*[...] je continue mon lavage de cerveau en Ardèche. C'est bien mais des morceaux partent sous la brosse Nature.*”

»

«

– Pour une entrée RONCES :

“*Ils ont des mots qui sont comme des ronces, une syntaxe qui racle la gorge, qui font au haut du palais l'impression d'une chose qu'on ne peut pas se décider à vomir.*”

Jules Renard, *Journal*, 8 novembre 1887

– *Idem.*

– À choisir parmi 16 dans « mon Tout » (*Ronce* ou *Ronces*).

La plus récente (*supra* page 49) :

“*[...] n'ajoutons pas un clou au fourré de ronces.*”

»

– Qu'est-ce que penser ?

L'escabeau ne bougera pas ; je ne vais pas là-haut déranger les "penseurs", pressentis d'aucun secours.

Ce qui m'amène à formuler telle oiseuse question ? Ceci que, hier, j'ai, en état de somnolence, "pensé" malgré moi à la tranche de lard fumé utilisée la veille pour une frisée aux lardons, et qu'après-coup, mais très vite, j'ai à part moi déploré avoir dû revivre intégralement la séquence *ôter la couenne / couper les lanières bicolores*, intégralement soit le temps entier qu'avait duré la préparation réelle (*i.e.* j'ai tout découpé à nouveau).

La grammaire renseigne trois régimes d'usage :

penser à / penser de / penser que.

Ne devrait-on pas réserver le verbe aux deux derniers cas ?

Par quel autre alors le remplacer dans le premier ?

Car je n'ai pas, à strictement parler, "pensé" – n'ai rien compris ou cherché à comprendre, rien exprimé ou tenté d'exprimer de ce qui n'était pas à comprendre etc. –, à "penser à" substituerais bien, comme une formule ramassant le processus de "laisser venir dans la tête une image ou le film d'une action", le commun "rêver à", à tout le moins à ce charcutier "penser à" d'hier – qui, objecteras-tu, était déjà un "rêver à"...

– On te l'accorde l'ami : tu as *rêvé à* un morceau de lard.

(Un blanc.)

Suivant.

Je lis encore que pour Hamann le titre est comme le visage de l'œuvre, d'après lequel on peut « physiognomiser » celle-ci, qu'il contient implicitement ou *in nuce*.

Des guillemets français renversés, le fermant au-dessus de l'ouvrant, à l'exemple de ce qu'on voit ci-dessus (corps 14, gras), comme titre si « Dialogues entre moi » il y a ?

Quelque chose entre pour qu'il soit « énonçable » ?

(Reste le problème du chevron trop identifié Citroën.)

Dans la phrase que je sens de jour en jour plus nettement le quotidien écrire contre moi avec le verbe *dissuader*, beaucoup de mots se disputent la place de sujet, tous susceptibles d'être complétés/précisés, mais une chose ne varie pas, la mienne de place : c'est moi le dissuadé.

Dans une autre phrase ou la même, le quotidien précise de quoi je le suis, et là encore il y a cohue de prétendants, complétables/précisables eux aussi, en fonction du nom ou groupe nominal sujet.

Ainsi suis-je multiplement dissuadé *par X(x) de Y(y)*

X : la prévision, l'anticipation, l'imagination, l'expérience passée, la peur, la perspective etc.

(x) : de mal-voir, de mal-entendre, de mal-comprendre, d'être mal assis, d'avoir mal, de rester debout, etc.

Y : bouger, toucher, aller, aller voir, agir, ouvrir, tenir etc.

(Yy selon x) : ouvrir une grammaire au chapitre "construction de la phrase" ; découper une mangue ou un ananas ; aller au concert ; refaire un lit ; ouvrir des huîtres ; affronter une pile horizontale de dos de livres dans une librairie sombre ; prendre le car ; feuilleter un catalogue ; aller au musée ; entrer en discussion ; tronçonner ; partir en balade ; lire un livre ; rouler de nuit ; écrire dans mon cahier etc.

J'éteins la lampe déjà éteinte.

J'allume la lampe déjà allumée.

Du moins me reste-t-il une certaine cohérence.

A

A. J'ai tu en fin de première ligne la précision *Lumière se fait*, parce que je ne pouvais pas écrire en fin de seconde *L'obscurité se fait*. Il fait jour quand je me trompe.

Le contraire de la somatisation : une seule occurrence sur le Web, dans un texte d'une *fitness girl* sur les bienfaits du yoga... Pensais trouver plus sur l'effet direct des troubles organiques sur le mental – et sans que se pointe le terme fourre-tout de *dépression*.

Retrouvé dans un brouillon de lettre de 2008 (envoyée suite à réception d'une traduction inédite de poèmes de Robert Creeley. Destinataire oublié.)

« J'aurais aimé aimer, mais je sors sur ma faim, avec ma faim. *Viens, rien là pour toi, allons ailleurs* ; elle me tire, je me retourne sur un morceau, je lui demande un peu de temps, *un autre là, arrêtons-nous*, mais elle me tire, et je la suis.

Je dis ma faim : c'est une facilité. Je ne suis pas si sûr d'elle. Il fut un temps, j'en suis certain, où ces poèmes m'auraient nourri ; l'aliment pour l'heure est ailleurs... [...].

Il se trouve aussi (et surtout) que depuis 6 mois je tente de pénétrer une masse d'anciens poèmes, et que ma circonspection face à eux (répugnance, attachement, incompréhension, peur de bousiller, désir de liquider...) s'étend à l'écriture poétique dans son ensemble. Ainsi je me retrouve avec ces textes de Creeley devant une forme avec laquelle je suis par ailleurs en difficulté sinon en conflit. Le moment n'est donc pas exactement le meilleur pour les rencontrer, et si je ne lis plus guère de poésie depuis pas mal de temps déjà, je n'imaginai pas mon actuelle défiance capable de me tenir loin d'un auteur avec lequel pourtant je me sens de réelles affinités. [...] »^A

A. Coïncidence : j'ai retrouvé un peu plus tard le même jour quelques notes crayonnées il y a longtemps suite à ma lecture des *Nouveaux contes de la vie ordinaire* de Charles Bukowski. « Le groupe de Black Mountain est qualifié de "plus beau panier de snobs de tous les temps", exemple typique de ces cénacles ou "aquariums" qu'il vomit. Certes le *vieux dégueulasse* a le don d'exagérer, et il y a lieu de se méfier quand on lit au sujet des productions des "poètes académiques", qui révèrent Creeley, qu'elles sont "vides, tellement vides qu'on voit dans ce vide un sens caché". Il semble toutefois que l'image que le Vieux Monde s'est formée de Creeley à travers quelques livres en traduction est bien loin de sa réalité ou vérité aux States, comme si franchir l'Atlantique l'avait lavée, blanchie. »

Il me faudrait le relire peut-être.

En attendant, je réserve ici la notion de "poète d'aquarium".

En parlant à votre mère au téléphone de vos emprunts du jour même en médiathèque municipale vous avez appris de sa bouche où elle perdit sa virginité ; il existe à Paris une rue Pergolèse.

– « [...] lequel [Journal de bord], je ne cesse de suspendre, reprendre, suspendre etc. [...] »

– « [...] La seule chose qu'il ne faut pas, c'est, non pas qu'on se lasse, mais qu'on *s'habitue*. Ce serait une sagesse, peut-être ignorée de vous, qui ferait que vous suspendez. »

– « [...] Voulez-vous dire qu'il me faudrait penser et accepter les suspens en tant qu'inspirés, serait-ce de façon sourde, par la conscience de ce qu'il ne faut pas (*s'habituer*) ? [...] J'ai du mal à entendre dans le suspens, mal vécu, sagesse qui m'en détournerait... Surtout, le, les suspens, ils ne durent pas. Est-ce alors par légèreté ou égarement que je reprends, ou, sous l'impulsion d'une autre sagesse, pour me surprendre ? [...] »

– « [...] Et oui, je veux dire qu'il vous faudrait penser et accepter les suspens en tant qu'inspirés. Et en tant qu'inspirés les reprises. »

Compter mes sorties, mes pas même, quasiment jamais mon corps ne l'a exigé de moi

aussi mon vœu est-il qu'ils ne durent ces jours de très-exceptionnel installé habitude.

Pendant qu'allongé les yeux fermés on pense sans papier, il arrive que très vite la place qu'on leur a trouvée les mots la quittent : ils se soulèvent hors de la phrase comme en état d'apesanteur puis s'éparpillent et se disloquent. Il faut alors les accrocher à nouveau les uns aux autres, et la phrase refaite, quand on lui veut une suite, la garder à l'œil – mais la chaîne casse, syntaxe ne tient rien... Rêver, serait-ce penser poussé à bout ?

Retrouvés encore (dans une chemise cette fois) ces mots à propos des journaux de Hans Erich Nossack (hélas inédits en français) :
« [...] ses notes alternent entre la forme d'un journal intime et celle d'un journal de pensées [*Gedankentagebuchs*]. [...] le journal est avant tout [...] "une sorte de compte rendu à moi-même" [*eine Art Rechenschaftsbericht an mich selber*]. »^A
Relève au passage que Nossack n'appréciait pas Frisch mais Bernhard si :
« chair de ma chair » (« *Fleisch von meinem Fleisch* ») écrit-il de lui.

Ne me sens pas de descendre en ville m'enculturer^B, n'irai pas à cette présentation^C.

J'ai entendu ou lu un jour que la jouissance synchrone des amants est le *climax* du rapport amoureux mais qu'à cette simultanéité idéale il est difficile d'atteindre.
Que l'orgasme de l'un déclenche celui de l'autre, est-ce donc si rare ?

A. Une rapide recherche dans mon "TOUT.pdf" situe aux pages 233-237 de *Fantaisies*, soit en 2001 (!), mes citations du même article en traduction numérique (énorme progrès en ce domaine depuis...).

B. Étrange que les occurrences du syntagme "s'enculturer" sur le Net ne confirment pas le sens dépréciatif qu'il a pour moi.

C. Celle du livre *Les vitraux de Conques et la peinture de Soulages - Présence*.

(Avec cette précision *s'enculturer* ne se comprend-il pas mieux comme expérience négative ?)

Ce qui est écrit *il vogue de soirée en soirée* [ã swa.ʁe]
sort de sa bouche *il vogue de soirée enfoiré*. [ãfwæʁe]
Des rires fusent.

(Je ne l'aurais pas noté s'il n'avait été question du descendant de Louis XIV, *Moncénieur* Louis de Bourbon Duc d'Anjou.
Créer pour semblables anecdotes la catégorie *Ras-des-pâquerettes*.)

(Catégorie *Ras-des-pâquerettes*, 2)

Croquer le comprimé, cela souvent offense le goût
mais de l'idée qu'ainsi broyée la médecine délivre plus vite son effet,
que le corps ingéré est alors moins étranger, me défaire ne peux.

(Catégorie *Ras-des-pâquerettes*, 3)

– Dis-donc, tu vas nous fourguer tout le "peu élevé" ainsi ?
– Te laisser revenir et prendre la parole, moi-bis *alias* Cahier, ne "relèvera"
rien, c'est un fait. Je valide 3 – mais arrête là ; tu as raison, éventé le
stratagème rhétorique...

Peut-être est-il trop tôt pour ces temps verbaux, mais j'ai ces trois lignes :

*J'aurais aimé que tout fût publié
pour écrire 15 plutôt que 8+7.
Y aurait-il une différence plus essentielle ?*

Plus haut c'est avant, mais avant qui dure : s'agissant de l'effet « attendu »
je n'ai que des verbes (*réparer, restaurer, ramener...*) – et la conviction fragile
qu'un de ceux-là s'imposerait-il, il servirait le complément, en sortirait un du
sac *pas-ça* qu'alimente mon volontaire effort de préciser quoi.

Mes *Je me souviens* buttent toujours sur un oublié.
Est-ce sur 5 ou 10 cm que j'ai passé le doigt sur la cuisse de N il y a X années
– et quoi ensuite ?

Payer la préservation du pensé du renoncement au "spectacle" de
sa dislocation onirique le sommeil gagnant ?

Cette fois j'ai tranché le quotidien dilemme
– mais n'aurais-je pas mieux fait de perdre la phrase ?

Perds, de jour en jour plus me semble-t-il, l'"intelligence corporelle" qui
permet de trouver naturellement ses appuis, d'assurer une prise, de tenir une
position etc. (D'autres l'appelleront autrement.)
Quant à l'autre, je me pose des questions, et le "test du cahier" me paraît
modérément fiable (parce que de moins en moins concluant ?).

Il fait nuit, il fait noir – n'aime plus qu'il fasse nuit et noir
(mais jour et clair encore).

Oh Parenthèses comme vous m'êtes devenues nécessaires !

(Ne sois pas jaloux Long-tiret, ni toi Point-de-suspension
– les mots ne sont presque qu'un prétexte à votre survenance aussi...)^A

Combien mon corps comptera-t-il de printemps à la fin, combien,
à supposer que mon esprit ne décide pas du chiffre, en connaîtra-t-il encore ?
Considéré ce que je perçois de lui en cet hiver 23, et plus précisément en ce
lendemain du décès d'Henry Kissinger (à 100 ans)^A, l'idée de bientôt glisser
mes volontés testamentaires dans ces pages ne me paraît pas idiote.
On ne manquera pas de me notifier qu'en page 30 de *Jus de pierre* déjà
(en juin de 21), il fut question du « dernier printemps » – et que je suis
encore là... Néanmoins voici l'essentiel en note^B.

Deux doses de SYMBICORT TURBUHALER 200 jeudi, une vendredi matin (J+1).
Toux le jeudi, toux, douleur dans la poitrine et essoufflement le vendredi.
Et ceci, à J+2, soit quelques semaines après qu'est apparu en note le terme
juste découvert : *cacosmie*.
(Un trouble du goût est mentionné comme très rare effet indésirable du
médicament (1 cas sur 10 000 : !). Mon « trouble olfactif caractérisé par la
perception d'une mauvaise odeur dans le nez » en serait-il aussi un mais
n'affectant qu'une personne sur... 100 000 (!!)) – et serais-je cet heureux élu ?)

Joseph Joubert dans ses Carnets, à la date du 20 janvier 1800 :
« À qui parles-tu ? »

(Cacosmie réglée par expulsion de 4 dés d'eau salée dans les sinus.)

A. Ces dernières lignes pour confirmer la lecture du "test du cahier" comme « de moins en
moins concluant » ? Pour attester, comme si les autres notations étaient encore équivoques à
cet égard, la carence suspectée, mais l'attester tout en la contenant ?

A. Occasion de relire « Lunch à la Maison Blanche, 2.5. 1970 » dans le *Journal 1966-1971*
de Max Frisch (pages 284-298).

B. Pas de cérémonie religieuse ou profane, pas de musique, mes cendres où les mains très
proches voudront.

« Constate progressivement gagner mon unique patient un trouble du prendre et du tenir. N'interprète pas comme prémices la déploration de la résistance des emballages qu'il lui arriva d'exprimer déjà (p. 102 de *SNPC** ; p. 173 de *JCP*), mais de fait, celle-là s'étant aggravée avec le progrès technologique dans le domaine des colles et plastiques, boîtes et blisters de toutes sortes comptent toujours, et majoritairement, parmi les objets dont la manipulation exaspère chez lui le trouble en question.

Ce dernier toutefois ne se limite pas à eux seuls, et ce qui justifie que l'on conclue ici à un "trouble" plutôt qu'à un "agacement passager et normal" est précisément l'extension à d'autres objets, tant manufacturés qu'organiques, de l'évitement du contact que l'on remarque chez notre homme.

Phobie du toucher ? Nous conduit à en rejeter l'hypothèse le fait que des choses précises sont concernées, pas le touchable en soi ; du moins, et heureusement, tout le touchable n'est-il pas sujet à rejet ou motif de rétraction... Ainsi le corps d'une femme ne chasse-t-il pas sa main (nulle *haptophobie* donc), non plus que les quelques choses que son *Tagebuch* mentionne à titre d'exemples et sans souci d'exhaustivité comme l'attirant au contraire (« Choses que j'aime toucher » dans *Plus avant*).

Si dans les pages de ses carnets sont aussi dits certains des objets qu'il lui répugne de prendre-et-tenir (une mangue qu'on découpe), nos disputations privées en ont élargi le champ à un nombre dont je me contenterai, pour clore ce rapport sans entrer dans son détail, d'indiquer qu'on le peut diviser en familles le plus souvent associées à une qualité particulière affectant une matière non toujours répugnante en soi : Humide, Gras, Collant...

»

Exceptés quelques vieux et de trop pauvres, tous ont leur remplisseur-de-temps-morts. De quoi donc les bourrent-ils ?

De messages comme celui-là ?

(Fais-je vraiment comme eux en m'envoyant ces lignes par messagerie faute d'avoir un carnet sous la main ?)

Mes récentes retrouvailles avec Nossack ont guidé mon bras vers le rayon "Bombardements alliés sur les villes allemandes" (une planche très chargée^A), mais avant de le relire (*Nekyia* ou *Interview avec la mort*), dans la continuité d'*Éclairs lointains* de Gerlach^B, j'ai rouvert *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, ce livre de Sebald que les actuels bombardements sur Gaza (*Swords of Iron*) rendent hélas si – – actuel.

Sir Arthur Harris, le *bomber command*, a fait des émules.

« La guerre des airs était la guerre se donnant pour telle. À voir comment elle s'est déroulée, faisant litière de tout argument fondé sur la raison, on comprend [...] que les victimes de guerre ne sont pas les victimes sacrifiées en chemin, au nom d'un objectif, quel qu'il soit, mais, au sens exact du terme, qu'elles sont elles-mêmes l'objectif à atteindre. » (p. 30)

Dans la Postface (1976) à *Au cœur du cœur de ce pays* de William Gass :

« [...] la réapparition de n'importe quel thème [constitue] la révision de ce thème par lui-même. Autrement, il n'est pas d'avancée. Il n'y a que stagnation. La spirale tranquille du coquillage, un mouvement giratoire, un tourbillon aussi bien, un tunnel qui s'élève dans les airs : tels sont les modèles qui conviennent, les formes vraies [...]. » (je souligne)

Comme titre pour la suite (bien qu'il ait déjà été utilisé^C), le beau mot *Encore*.

A. Outre Nossack et Sebald : Dieter Forte (*Le garçon aux semelles de sang*), Gert Ledig (*Sous les bombes ; Après-guerre*), Victor Klemperer (*Journal 42-45*), Heinrich Böll (*Le Silence de l'Ange*), David Irving (*La destruction de Dresde ; La destruction des villes allemandes*), Jörg Friedrich (*L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes, 1940-1945 ; Brandstätten. Der Anblick des Bombenkriegs*) (Foyers d'incendie. Aspect de la guerre de bombardement).

Alexander Kluge et Arno Schmidt sont rangés ailleurs, ainsi que *Automne allemand* de Stig Dagerman.

(Perdu au milieu un pauvre et maigre *Firebombing of Tokyo*... Rien en français sur l'opération *Meetinghouse* de la nuit du 9 au 10 mars 45 (autour de 100 000 Japonais tués).)

B. Qui n'évoque pas les 40 000 morts du bombardement de Stalingrad en août 42.

C. Par Jacques Lacan entre autres (Le Séminaire, livre XX, 1975).

Sous l'influence, qu'il admet de bonne grâce, de Max Frisch^A, il se décide, un peu las peut-être de se faire représenter par Je (ou de paraître sous Je) dans la moindre phrase, quand même souvent il en fait disparaître les lettres, un peu las peut-être de coller à lui-même, ou par crainte peut-être qu'on lui puisse reprocher de débiller son intimité et de manifester ce faisant, et qui plus est sans honte, un égocentrisme hypertrophique, à titre d'essai il se décide à écrire "en Il".

Au fil de sa vie, maintenant dans sa soixante-quatrième année, comme tous les intellectuels de sa tranche d'âge il a accumulé : des livres, des disques, des œuvres, des artefacts et objets naturels... Depuis longtemps il sait ce que murs, étagères, placards, tiroirs confirment, mais un après-midi d'hiver, à la faveur d'un rayon de soleil pénétrant profondément dans l'appartement dont il n'aime guère sortir maintenant, il a vu, et ce qu'il a vu c'est, clairement, que ce qu'il voyait sur le moment serait bientôt une image du passé, celle de l'intérieur dans lequel il aura vécu, ce qu'il a vu sous la lumière jaune c'est que de cet espace privé qu'il aura eu la chance de pouvoir, sa vie durant, agencer et orner à son goût, à se projeter quelques années plus loin, il ne restera rien, que la beauté ne le défendra pas de se décomposer, comme les millions, les centaines de millions de chez-soi tous différents mais aménagés/décorés aux mêmes fins et selon le même principe.

Toutes ces choses, ces ossements, minéraux, coraux, fruits séchés, bois grattés, formes de hasard, jouets anciens, assemblages à prétention sculpturale, etc., toutes ces choses qui prennent la poussière (la plupart où elles empêchent l'accès aux livres – quand l'obstruction n'est pas conséquence que ceux-là sont sur deux rangs) et les autres aussi qui accrochées pâlisent, toutes ces choses dont il a imaginé un jour, encouragé à le faire par un amateur de son sang qui a passé une part de sa vie au milieu d'elles, qu'en dresser un inventaire illustré comme s'il s'agissait d'une collection pourrait avoir du sens, toutes ces choses ou œuvres donc, il a vu que si elles valent toujours à ses yeux de vivant infiniment mieux qu'elles, elles ne sont néanmoins pas fondamentalement différentes des kitscheries qu'il déteste chez les autres, pour les pires chevaux en céramique, babioles "ramenées-de", napperons ou maneki-neko de toutes les couleurs...

Et il a pensé qu'il faudrait commencer à faire le vide.

A. « Au sens de la littérature de confession (sincérité maximale envers soi-même), l'usage du *Il* permet davantage. » C'est la possibilité augmentée tapie dans cette phrase de Frisch qui le motive à "écrire en *Il*", le temps d'un morceau.

(Il ne songe pas à abandonner *Je* longtemps – plus volontiers écrit-il "en *Tu*".)

Depuis j'ai mieux lu « De l'usage du Je » (*Journal 1966-1971*) et trouvé (confirmés ?) les arguments pour mettre fin au petit jeu de la transposition^A :

- « [...] celui qui écrit ne se dépasse pas dans le *Il*, il se défile seulement. »
- « Ceux qui font usage du *Je* sans déguisement [...] ne font pas de littérature de confession et sont supportables du fait que *Je* devient un rôle. Des gens qui écrivent ainsi [...] font œuvre littéraire à leur dépens et vivent à chaque pas leur œuvre, et l'on n'a presque jamais l'impression pénible qu'ils débilent leur intimité privée ; ils sont justement leur objet littéraire, leur personnage, c'est pourquoi il n'y a pas de vanité à dissimuler, elle fait partie du personnage avec tout le reste. »

« [...] Alors les notes et les citations ne s'appréhendent plus comme ces appareils maussades de simple érudition, mais comme des dispositifs pour une lecture qui aurait son destin dans *la sortie du livre*. Dispositifs pour une éthique de la lecture, l'auteur y suggérant ceci : "ne sois pas, lecteur, intimidé par ce que j'écris. Ce que j'écris, d'une certaine façon, je l'ai aussi lu ailleurs, libre à toi, désormais, d'aller voir, à l'adresse que je vais te donner, hors de mon propre texte. Ce que j'ai reçu ne m'appartient pas, je veux donc te le donner, te donner l'occasion de le recevoir – et de le transmettre – toi aussi, directement de qui je l'ai reçu. Ce que j'ai reçu dans ma solitaire lecture, je voudrais, dans ma solitaire écriture, le rendre à tout le monde, car c'est à tout le monde que la vérité appartient." [...] »

Cet extrait de ses *Aperçues* m'avait motivé à envoyer *Appendice(s)* à Georges Didi-Huberman. L'ai-je finalement fait ? Aucun retour n'est jamais venu m'en assurer...

Quand même ces mots viennent souvent dans un contexte sombre, j'aime trouver dans un livre *les yeux tournés vers l'intérieur* ou *le regard tourné en dedans*.

A. Un trait de ce qu'on appelle aujourd'hui l'"autofiction". Apprends le 23/12 que Mathurin Ovono Ebè a proposé pour la même chose la notion d'"autopersonnagation". Eh bé !

Savoir que désirer publier sa correspondance est indice de grande vanité devrait-il m'interdire de compiler quelques bouts de lettres ?
Le couteau et le désordre ne jouent-ils vraiment aucun rôle en l'affaire ?
– Encore réfléchir au projet *Envoyer / recevoir* (dont le courrier de la page 94 et le dialogue de la 95 pourraient être des entrées).

Refusé pour prosaïsme par *L'étrangère*, « Quand allongé » deviendra-t-il *Quand allongé* ?
Quand même ce regroupement thématique d'extraits de mon *Tagebuch* fut-il accidentel, et cela se produirait-il faute qu'un livre plus conforme à mon "projet" ne s'annonce, j'en ai le désir, un désir d'autant plus fort que ce petit volume initierait une collection d'ouvrages au même format pour laquelle je travaille à un second titre :

Max Frisch, *Association suicide*.

« Ce qui m'oblige à dater : je ne suis pas seul au monde et souhaite me faire comprendre. » Max Frisch encore, dans *Journal berlinois 1973-1974*, (p. 65).
Pour arrêter finalement au 31 décembre la fermeture de *Retractationes*, je ne dispose pas d'une pareille raison. Mon unique : qu'ainsi j'aurai l'ensemble des bateaux passés *en une année*^A.

Sur ta gauche, l'imposant Livre II de *La chronique des sentiments* de Kluge. (Attention : à continuer à multiplier les citations comme tu le fais depuis cet été (LS d'abord, MF ensuite), tu vas finir par ne plus te lire toi-même^B, et c'en sera fini de ce "chez soi" auquel tu aspiras^C toi aussi, toujours à reconstruire ou reconquérir.)

A. « Le gardien dans son phare désaffecté : il note les bateaux qui passent parce qu'il ne saurait quoi faire d'autre. » (Dans le même livre de MF, p. 114)

B. « Écrire signifie : se lire soi-même. » Max Frisch

Dans le *Journal 1946-1949* duquel elle est tirée (p. 21 de l'édition française), cette phrase est suivie d'autres que je ne relève car elles me détourneraient du souvenir d'avoir exprimé à peu près la même chose un jour, souvenir que je cherche précisément à fixer en citant.

C. « J'écris pour travailler. Je travaille pour être chez moi. » Max Frisch, *Journal berlinois 1973-1974* (éditions Zoé, 2016, p. 39)

Pour un projet "... de même"

... de même le corps déficitaire retient au lit quand il n'y pousse.

... de même je n'aime pas voir avant de l'avoir atteint l'arrêt où je vais attendre le bus.

... de même le plus gros du répertoire classique (sur les ondes en tout cas) relève-t-il de la *muzak klassak*.

... de même on peut dire, pas seulement d'un corps ou d'un esprit mais d'un individu entier, qu'il est *délabré*, ou en *état de délabrement*.

... de même parfois j'aide le sol « auto-nettoyant ».

...

– « structure notulaire fragmentairement chrono-linéaire »

– ?!

– C'est traduit de l'allemand.

– Et ?

– Et ça colle.

– « Et ça colle » ?

– Une certaine Meike Heinrich-Korpys a employé ces mots dans son *Tagebuch und Fiktionalität. Signalstrukturen des literarischen Tagebuchs am Beispiel der Tagebücher von Max Frisch*. Pour caractériser le *Tagebuch* de Frisch. Et Magnus Wieland, dans « Journal avec notes en marge. Ludwig Hohl lecteur de Max Frisch » reconnaît la même structure dans les *Notes* de Hohl^A.

– Et ? C'est quoi qui « colle » ?

(Si ce n'est que, oui, tout ça "colle en bouche"...)

– Oh mon lecteur, faut-il donc tout te mâcher ?

Le « projet *Envoyer / recevoir* », finalement le ramène aux place et dimensions d'une annexe (*infra* donc).

A. Dont le premier volume se vendit à 150 exemplaires sur les 2350 produits (en 1944, chez Artemis). Il fallut dix ans et un procès pour que le second tome paraisse.

Quelques jours après le “passage en Il”, je m’aperçois qu’il y manque quelque chose, que seuls les ornements sont dits *le faire* ou *l’avoir fait* penser

« qu’il faudrait commencer à faire le vide ».

Mais peut-être, abrégeant, optant pour un « morceau » d’une page seulement, ai-je eu l’intuition que c’était ailleurs ou plus loin qu’il fallait écrire ce qui n’y est pas, à savoir que les livres, simplement indiqués nombreux, eux aussi *eux surtout* nourrissent cette pensée du “vide à faire”, et que c’était à moi, pour éprouver moi-même, et douloureusement, comme anxiogène leur masse et pour la raison que cette angoisse nouvelle qui s’installe progressivement j’en connais mieux les poussées qu’aucun autre, fut-il un Je transposé, que c’était à moi qu’il revenait de le faire : que je ne pouvais pas ne pas la dire “en Je”

– et en « *stylus atrox* ».

[Ici devait s’écrire la suite, sous l’incipit *Ces dos & tranches que rangées & piles...* Je place ma tentative infructueuse en ultime annexe.]

Dans *Plus avant* je lis :

« En page 29 de *Jusqu’au cerveau personnel* je lis :

Idéal (Valéry)

Inconnu (Michaux) [...] »

– et plus loin la citation de Michaux (celle de Valéry est plus haut dans *Jcp*).

Encore plus loin dans le même *Plus avant* je lis :

« [Complément à la page 32]

En page 29 de *Jusqu’au cerveau personnel* je lis : *Idéal* (Valéry).

J’aurais dû aussi écrire : *Idéal* (Pasolini). »

– et à nouveau plus loin les citations de Pasolini.

Ici et maintenant j’écris qu’en page 29 de *Jusqu’au cerveau personnel*

j’aurais dû aussi écrire : *Inouï* (Hohl)

– et donne, pour ne pas avoir à le faire plus loin, la citation de Hohl :

« [...] Il s’agit pour l’artiste de rassembler ses forces afin d’atteindre à la seule relation plénière qui lui soit possible : relation avec un être unique, invisible et visible, existant ou non, futur ou non. Avec son lecteur inouï. »

C’est à la page 149 de *Notes ou de la réconciliation non-prématurée*.

Le plus ramassé exemple de l’exceptionnelle subtilité narratologique de Frisch, ces quelques mots de *Mein name sei Gantenbein* (*Le Désert des miroirs*, p. 153) :

« [*Camilla*] : – [...] c’est une histoire vraie ?

[*Gantenbein*] : – Oui, dis-je, je trouve. »

J’apprends de l’état de détresse^A dans lequel, il me faut bien en convenir, je suis, que pourrait m’aider de savoir lus mes écrits récents plutôt que seulement les imaginer l’être – quand même j’ignore complètement quelle forme pourrait avoir cette confirmation, voire doute qu’elle puisse en avoir une. Si dire que j’ai toujours été indifférent à la réception de mon travail serait parfaitement faux, il me paraît néanmoins possible d’affirmer qu’elle n’a pas vraiment eu d’incidence ou d’influence sur qui j’étais et ce que je faisais. Le silence d’aujourd’hui, bien que compréhensible puisque rien de neuf ne sort, le silence d’aujourd’hui me pèse ; il creuse un manque, non pas de reconnaissance ou de compréhension^B, le manque de ce retour simple^C : *J’ai entendu*.

C’est sans doute pourquoi le projet *Quand allongé* chez ou avec X^D me tente, sans doute pourquoi la proposition de publication numérique pour *Poesibao* tombe bien^E, sans doute pourquoi je songe à chercher pour l’inédit un éditeur “chaud”^F.

A. Trop fort. Préférer ici le terme *désespoir*, trop fort aussi mais en même temps plus doux ? Qu’on l’appelle comme on voudra, c’est bien lui, mon état, transitoire ou non, qui susurre à mon oreille *acouphéneuse*.

B. Car peut-être n’ai-je jamais écrit, comme Jean-Claude Hémerly*, que *pour qui ne me lit pas...*

C. Simple : qui s’interdit d’être un *J’ai compris*. Quant à savoir ce que j’ai à *faire entendre...*

D. Ici écrire “en *Il*” m’aurait permis de ne pas occuper une position élocutoire trop tranchée. Avec *son fils* je me serais tenu entre *soit je m’adresse à moi, et un prénom sans précision est possible* (Manu), *soit au contraire je m’adresse à autrui et je dois alors préciser* (mon fils).

Ce que permet le *Il* : se tenir entre.

E. Merci Florence Trocmé – et pour avoir inventé ce beau nom pour un cahier privé : *Notoir*.

F. Que soient tièdes les “historiques” je le comprends (coût de fabrication, rareté du lecteur, *inclassabilité* exagérée du “produit”, suspicion de solipsisme, prévisible réticence de l’auteur à promouvoir son bébé/caca...), mais en diminuer la masse, composer, simplifier, avant tout *oui* par fidélité à moi-même NON.

* Lu dans un numéro hélas presque illisible de *La main de singe* (période feuilles pliées, 2005).

Le 23 décembre, il tente cette image : « comme un arbre dans la tempête. » Il a conscience que d'aucuns jugeront insupportable d'impudeur la mention du comparé : lui-même saisi de violents tremblements lors de son dernier orgasme. Mais il a été effrayé, et plutôt qu'à se censurer il songe que peut-être une expérience de stimulation électrique mal conduite lui aurait fourni meilleur comparant – songerie qui le conduit, via la grenouille, à l'actualité du moment : « Selon certains, les habitants de Gaza ne sont pas des êtres *sentients*. »

Il s'agace lui-même de louvoyer d'*écriture-en-Il* en *écriture-en-Je* mais échoue autant à s'interdire de croire que la première allège le dit qu'à renoncer à l'alternance montrant qu'il n'est pas dupe. (*Je* ne sert pas qu'à ça : avec lui j'assume que le dit dit le plus souvent pèse mon propre poids^A.)

A. « Il m'est toujours plus pénible qu'à quiconque de m'exprimer autrement que par le pronom JE ; non qu'il faille voir là quelque signe particulier de mon orgueil, mais parce que ce mot JE résume pour moi la structure du monde. » Cette phrase de Damoclès Sirel (double anagrammatique de Leiris) en page 39 d'*Aurora*, je la verse à mon compte (mais prends soin de lui laisser la suivante, puante même à mon nez d'hyposmique : « Ce n'est qu'en fonction de moi-même et parce que je daigne accorder quelque attention à leur existence que les choses sont. ») Un lecteur perspicace* me dit un jour que mes écrits lui évoquaient Leiris. J'eus plaisir à voir fait ce lien tant sa « façon en zigzag » (*Langage Tangage*) et la mienne ici me paraissent parentes. (Sur la vision du mot *zigzag* à l'ouverture (*Biffures*) de son "autobiographie", voir amont p. 50.)

* Perspicacité facile si l'on y songe. Quelques lignes du *Journal* de Leiris (26 septembre 1966) suffisent pour ce pont : « Un livre qui ne serait ni journal intime ni œuvre en forme, ni récit autobiographique ni œuvre d'imagination, ni prose ni poésie, mais tout cela à la fois. Livre conçu de manière à pouvoir constituer un tout autonome à quelque moment que (par la mort s'entend**) il soit interrompu. Livre, donc, délibérément établi comme œuvre éventuellement posthume et perpétuel *work in progress*. » *Journal 1922-1989*, p. 614.

En 1966, Michel Leiris, âgé de 65 ans, publie *Fibrilles*. Le *work in progress* donnera naissance dix ans plus tard à *Frêle bruit*. (Un peu plus loin dans le *Journal* cet encadré énigmatique : 1968 : POUR MOI, ANNÉE DE LA VIEILLESSE LITTÉRALEMENT TOUCHÉE DU DOIGT.)

** 1. Amont (p. 7), je lis de ma plume « CESSER D'ÉCRIRE ne relèvera pas d'une décision. Ayant toujours envisagé ainsi l'arrêt [...] ». Le poncif, pour dire l'interruption de l'œuvre par la mort, c'est *L'art de la fugue* de Bach, plus précisément le suspens brutal à la mesure 239 du Contrepoint XIX, sur les lettres B.A.C.H. La cause de cet inachèvement fait débat chez les spécialistes...

2. Ici parce que je ne sais où ailleurs : « Ma mort survenue, j'ai l'espoir qu'on ira au dernier cahier voir où j'en étais et que l'on cherchera le fichier le plus récent. »

... le sentiment d'*avoir fait le tour* (ou presque, ou bientôt).

Avoir fait le tour de on dit que ça veut dire « tout connaître de quelque chose et s'y ennuyer ; bien connaître un domaine et ne plus avoir rien à apprendre ; ne plus avoir d'incertitude... ». Quelque mien appétit de connaissance serait-il rassasié, quelque désir d'apprendre-encore désormais éteint ? Continuer telle chose ou dans telle chose ne m'apporterait-il plus rien ? *Avoir fait le tour* : être plein ?

La motivation est-elle toujours, quoi qu'on fasse, où qu'on le fasse, de s'accroître encore et encore ? Je n'entends pas exactement ça dans les mots qui disent mon sentiment (mais j'entends de l'oreille *acouphénique*). La phrase qui dit mon sentiment est complète : elle ne précise pas de quel sujet le tour, de quelle question, de quel "poste"... Complète, elle englobe tout : c'est le tour des possibles, des plaisirs, des expériences, des découvertes, du quotidien de la vie et des exceptions etc. que j'ai le sentiment d'avoir fait, d'avoir presque ou bientôt fait.

Être revenu au point de départ, ce n'est pas non plus ce que j'entends. *Avoir fait le tour*, comme je l'entends (mais encore une fois mal) c'est avoir fait le tour de rien dont on puisse faire le tour, de ce qui n'est clos que par le tracé du sentiment, la délimitation opérée par lui et non par quelque satiété du désir-de-connaître.

Parler plutôt de tarissement de l'intérêt ?
D'amenuisement ou épuisement de la curiosité ?
De chute d'attractivité du *plus*, quelque forme qu'il prenne ?

Aurais-je fait, ou presque, *le tour de moi-même*^A ?

A. Plutôt qu'à celle de l'abeille (tour des fleurs), de l'aventurier ou riche touriste (tour du monde), de l'expert (tour du sujet), du poivrot (tour des bistrot), du mycologue (tour des coins), du bredouille (tour des librairies), du champion (tour de France), du propriétaire de chien (tour du quartier), de Gagarine (tour de la Terre), du manager (tour de table), du jour (tour du cadran) etc., à la façon du prisonnier (tour de sa cellule) ou du rat (tour de sa cage). Ce ne fut jamais pour moi un but tel que Leiris put se le fixer comme idéal : « [...] et l'on doit arriver à faire le tour de soi-même. » (*Frêle bruit*, p. 34)

Sublimer en projet pour 24 l'envahissant sentiment susdit ?

Je tiendrais le titre : *Le tour*.

À côté du "Journal de bord" continué, un sac qu'alimenterait, si sans doute aussi un peu du matériau que celui-là par défaut recueille, majoritairement des réflexions, souvenirs, notes issues d'un retour sur le passé, lequel retour je ne veux opérer dans l'espace coutumier des cahiers.

De la sorte "notoir" *Le tour* ou une forme ouverte ?

●^A

Météorologiquement parlant belle ultime semaine de l'an 23^A

– mais en plus du pénible brouhaha des grandes attablées, le plus proche a fini par lâcher qu'il n'aime pas me lire car il retrouve dans mes textes, sous forme concentrée, ce qu'il n'aime pas chez moi, et le même déploie une énergie et une force qui m'humilient aux yeux des autres autant qu'aux miens ma faiblesse...

La plupart du temps, quand on me demande si j'ai dormi, je sais répondre, mais il arrive aussi que je ne puisse rien affirmer, que je ne le sache pas avec certitude. *Je ne sais pas* me paraît alors la plus exacte et sincère réponse que je puisse former, mais peut-être cette ignorance est-elle la preuve que j'ai ou n'ai pas (égalité de chance ?) dormi...

Cet an 24 commencé ce jour / pas sûr que j'en accomplisse le tour.

J'ai pas l'air qu'il pleuve, Météologie...

En 24 je déparle.

(Crainte plus que résolution.)

A. Point en corps **24** gras.

Uniquement par jeu qu'il soit plus gros qu'il ne convient ?

Exploration prudente du vrai ou jeu non moins que laisser entendre qu'avec lui est mis un terme à plus que ce livre ?

L'hypothèse du point-final-à-tout, selon laquelle j'entre maintenant et pour un temps indéterminé en véritable "à part moi", *Le tour* envisagé restera strictement privé, ce qui viendra encore ne deviendra jamais *Encore*, cette hypothèse je l'invaliderais en commençant 24 par l'analyse de ses appuis ————— je l'invaliderai. Cela prendra la forme inusitée d'un post-scriptum décalé ou « Avis au lecteur » plus modeste que le modèle.

ANNEXES

Dans *Voluptiare Cogitationes* n° 7/8 : Le geste (1986)

JE SUIS LA VOLONTÉ ABSOLUE
Ladislav KLIMA, Clima Éditeur, 1984

Michel Deux MD / Philippe Grand PG *

Vendredi 23/01/86 : Nous écrivons autour de Klima.

Samedi, nuit : J'espère retraverser le livre. Le Gagne-Pain m'en empêche.

Dimanche : La clinique est comble. Catarrheux inquiets font le bris du mollet.

Lundi, nuit : Le Gagne-Pain est plus ogre que jamais. Le Viscère de la tête est trop excité pour travailler sérieusement. Je regarde le cliché en première de couverture. Un poing serré au creux des cuisses ; les deux losanges, en voile de jonque, du col dur ; le front où naissent, tel sur celui d'un bovillon deux cornes. Au premier plan une masse noire. C'est à l'évidence un chapeau.

Mardi, matin : Il y avait dans le texte que tu m'as donné à lire, ce que je fis, dans le train aux bidasses assis sur un strapontin, quelque chose du goût de L.K : « *Il fait chaud, ce juillet est trop de saison. Je viens de déboucher mon quatrième litre de vin. Cette boisson, déniée par tout le monde, est bonne pour mon estomac, mon foie, tout mon corps. On la dit "trafiquée", empoisonneuse. Je ne m'en suis jamais aperçu. C'est peut-être que j'ai besoin des poisons qu'on lui attribue.* »

Adrian Miatlev / « Le refus d'écrire » / NRF, n° 80 (01/08/59)

Jeu, Ven, Sam : Coma éthylique. Récupération, fébrilité.

Dimanche : La semaine a trop vite tourné autour de ce qui ne s'est pas réalisé, sauf peut-être la TS au Lawson's : « *Comment se persuader soi-même ? Sa propre voix comment l'écouter ? Et pourtant quelque chose remue. La preuve en cette obligation à l'hypnose barbiturique, alcoolique.* »
Journal 07/11/86.

MD

* Des typographies et tailles différentes ont remplacé les deux couleurs de la version initiale. De même son éditeur refusa à Max Frisch d'utiliser quatre couleurs pour distinguer les parties de son *Journal 1966-1971...*

Le 7 -

Je tâcherai, ce samedi, de démentir le cuisant constat des jours derniers : rien, pas pouvoir, hostilité foncière des mots envers eux-mêmes...

L'échec toujours conclut Demain et Demain jamais ne fut le jour assez neuf pour passer outre aux traces d'Hier, s'oublier veille lui-même – du Commencement.

Pourrai-je aujourd'hui retirer la débile confiance que met ma main dans la suite des jours comme s'il appartenait au Temps roulant d'être miséricordieux ?

Jouant, contre l'adjectif, l'un des sens de la peu usitée *Miséricorde*, j'affirme : n'ayons pas l'air debout, le cul posé sur cette saillie, soyons debout à découvert, ni montés par ni juchés sur la médiocrité de nos expédients.

Je t'écris, je reçus donc. Je reçus mais la balle rebondit sur ma main. Les conditions étaient mauvaises : poing fermé des heures difficiles, celles qui durent et durant blanchissent la matière, blanchissent blanc, blanchissent.

Ta lettre, en mon attente, devait asséner à la torpeur un coup, tel ceux, qu'en nombre, intransigeantes, persévérantes, les Triaires Klimatiennes s'acharnent à porter aux Daïmons inachevables.

Nombreuses infiniment et toutes séductrices sont les voies de passage du possible à l'être. Il y a du trop et ce trop forme chape ; j'attendis, j'attendais que tu fores – *avant* comme *pour* moi –, que tu perces la masse d'une issue.

– Ce que tu fis, au quotidien, en t'y brisant.

Mais bientôt l'évidence que nulle autre manière n'aurait plus efficacement agit tant nous sommes le mur même, cette évidence s'estompa, faute d'avoir pu être formulée clairement au moment exact où elle eut pu tracer une voie. Trois heures de travail statique en vue de la présente périmèrent l'espoir de saisir la balle au premier rebond et de me satisfaire d'incertitudes sûres.

Plus virulents revinrent les *daïmons* face au papier. Les voies de l'énergie redoublèrent d'obscurité : son défaut ne trouva pas dans sa plus juste, sa plus nue expression, les ressources de s'inverser, comme au deuxième rebond je le croyais encore possible.

Chaque mot devint l'Indécidable même, invoquer la "puissance magique" d'aucuns un fascinant leurre. Jeudi à vingt-trois heures je faillis sceller ça :

« Je t'écrirais un fleuve sur le tarissement
si la sour... »

Je n'avais à dispos d'ivresses que le sommeil et l'observance rigoureuse des reflets de la lune dans une cuisine crépitante.

L'une, puis je ne sais quel autre subterfuge pour durer encore m'ont amené... là.

« *autour* » me semble être notre pudibonderie : il nous faudrait *graviter dedans*.

F !

Le Tournesol

Ne t'étonne pas, ami, que je ne puisse porter mon regard sur rien : il me faut me tourner en tout temps vers mon soleil.

Angelus SILESIUS, *Le Pèlerin Chérubinique*, § 231, second livre.

Ce système est une plante, par exemple un lys, un tournesol.

V(igodasi) est cette plante en son entier – V au sens le plus large ;

au sens le plus restreint [...], c'est l'axe de la plante, c'est-à-dire la tige.

L'Indifférence est la racine. L'Affirmation de Soi, Victoria Æterna

sont les feuilles qui rayonnent à partir de la tige. Et la devise : je suis

uniquement Mon Éclat, c'est-à-dire le comble de L'Auto-embrassement,

est la fleur à laquelle la tige aboutit.

KLIMA, *J.S.L.V.A*, p. 177

Le 8 -

L'espoir qu'exprima ton samedi de « retraverser le livre », quand au projet, la veille encore, ne s'inscrivait que l'arpentage des derniers aphorismes, disait la nécessité empêchée.

Si vint en place du "il faut" se substituer "j'espère", ce n'était pas tant pour suggérer quelque difficulté intrinsèque à la lecture que pour déplorer l'extrême lourdeur de ses amarres.

Car tout de même qu'il faut à un marin se réveillant dans quelque port vertigineux d'étrangeté reprendre le désert jusqu'au retournement de l'eau, il nous faut remonter les saisons de l'arbre effroyablement *accompli*.

Je suis un arbre hivernal, accompli – mais je peux encore me revêtir de feuilles, de fleurs et de fruits – dès ce rêve ici présent [...].

Il semble que le destin me réserve encore une petite surprise.

Ça peut arriver. – Mais rien ne reverdit en l'absence du printemps. S'il met

longtemps à venir, – tant mieux ; le printemps précoce est rarement une

bonne chose ; et celui qui vit dans l'éternité sait attendre.

KLIMA, *J.S.L.V.A*, p. 26

PG

« [...] tant nous sommes le mur même. »

Ce n'est pas l'oubli qui libère. Mais bien plutôt, l'oubli annonce l'approche de la liberté.

Ernst JUNGER, *Approches, drogues et ivresse*.

Ce mur nous l'effritons de nos "ongles fendus". J'aperçois aujourd'hui que ces deux mots, qui ont toujours remué en moi les fagots du dégoût, se rapportent très bien à ce qu'une plume est. Lame d'acier, d'or ou d'argent à la délicate courbure que l'on fend sur un tiers afin que nos lettres connaissent le plein et le délié.

Ébats fantomatiques, déliquescence entretenue à l'aune de la honte, avenue symétrique qui fige et constipe. Ramper, ce que sans cesse j'espère. J'ai lu, en quel temps, en quel lieu, que de lambeaux découpés le long de leur corps propre, certains prisonniers, en quel temps, en quel lieu, pris par les nœuds de leur peau qui séchait, mourraient, et c'est ici moi qui extrapole, d'une extase effroyable, maudissant et leur sens et leur corps et leur vie et leur mort, tant nous sommes le même même.

Relisant "De la fonction" de juin 84, je vois : « *Que pouvaient deux murs se regardant sinon se nouer ?* » J'y ajouterais ce matin :

Lignes de sable
au combat.

Pierres soulevées.

De Méduse ou de Diane qui doit-on redouter lorsque nos yeux sont doux sur le corps de Léda. *Lux* sous les paumes gelées de nos catins intimes.

N'oublions pas que cet échange doit engager ceux qui le liront à tourner vers Klima le poids de leurs remords ; c'est-à-dire l'idée fixe que nos angoisses peuvent être purgées d'un seul jet de salive sur la ligne culière d'un ouvrage broché.

« *L'homme est esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit ? C'est le moi. Mais alors, le moi ? Le moi est un rapport se rapportant à lui-même, autrement dit il est dans le rapport l'orientation intérieure de ce rapport ; le moi n'est pas le rapport, mais le retour sur lui-même du rapport.* » Søren Kierkegaard introduit ainsi "La maladie mortelle" (*Traité du désespoir*). Je ne suis pas certain de comprendre. Je ne suis pas certain que la traduction dise le texte. Je suis certain de savoir ce qui est dit, de le posséder quelque part entre langue et palais à cette heure où le café fait ressembler la neige aux mouches des marais.

MD

« *LES ORGASMES DE LA PENSÉE SONT IRRÉFUTABLES* »

Ladislav MANTRA

Le 24 -

Tôt dans le jour je faillis dresser entre nous le plan de ton labyrinthe.

La très nécessaire horizontalité d'une couche vint croiser, contrer le décompte des *murs et nœuds* qui désespèrent le Minotaure.

Le 28 -

(Retrouvant une foule, un charnier)

La rature nous devient nécessaire lorsque manquante, nous manque là où nous cherchons – paresse – un état avancé.

Il n'y en eut pas : nous devons l'entendre, entendre qu'il n'y eut pas de mots pour se charger des suppressions, porter à terme.

Reprenons où nous sommes.

Revenons à ce que nous n'avons pas quitté.

La rature est nécessaire lorsque, manquante elle manque là où nous savons prochain le pourrissement.

Il faut des mots pour clore
coupables, tranchants

pour arriver
où nous serons
étions

sommes.)

Le 11 -

Débile est la lumière dans les ténèbres *sursolaires*.

Dénombrer eut été inutile – j'entends, *hic et nunc* éveillé, de Klima ce que le sommeil trop doucement me chuchota. N'ayons pas honte de nos paupières : une autre scène sous nos yeux quand le rideau tombe, où se produit l'Inversion, le *retournement à l'endroit*.

L'élévation se mesure au besoin de sommeil. Le Plus Haut passe presque tout son temps à dormir. (p. 102)

Ici il faut dormir davantage que nulle part ailleurs. (p. 174)

La prise de conscience égoïste, c'est le Grand Réveil. (p. 111)

L'alternance double la force des éléments qui y entrent. (p. 95)

Ce que j'entends, ce n'est peut-être pas ce qu'il nous souffle. Peut-être – mais qui pourrait le dire ? Klima lui-même n'est plus fantôme, sous la dalle du cimetière de Malvazinky il a rejoint la *Haqîqa*.

Mais la vie est un rêve, la mort un réveil [...] (p. 112)

Chaque lecture cependant retient des bribes : le Tout se casse en autant de fragments qui assemblés esquissent son nom.

Peut-être que je ne vous offre tout cela que pour que vous copiez vous-même dans cette étoffe un habit qui vous aille ? (p. 128)

Au fond, c'est une lecture pour moi seul. (p. 177)

... le tout lui-même ne peut être que fragment. (p. 167)

– Énumérer les contorsions, les plaies, vain : où nous savons le Sens à quoi bon le trouver, le tenir le tuer ? Lui-même ne nous espère pas, il ne bleuit sa chair aux obstacles dressés entre nous et Lui, ne souffre de nos échecs. Nous nous écrasons où notre volonté nous projette, où un démesuré vouloir-atteindre déplie, démultiplie la résistance adverse.

*O, du mein Wille, du
Wende aller Not, du
meine Notwendigkeit.
Zarathoustra*

Il y a une raison que l'on ne secoue pas, un voile que l'on ne lève pas : l'Absent n'a d'efficace qu'à ce prix.

L'erreur principale de la philosophie est d'avoir cherché. On n'a pas besoin de chercher. Tout est trouvé de toute éternité. tout est là, tout va de soi. [...] N'importe quel animal est, au fond, plus proche de Dieu que l'homme : tout est à ses yeux Évidence. KLIMA (p. 181)

Un homme labyrinthique ne cherche jamais la Vérité ; il ne cherche jamais que son Ariane, quoi qu'il puisse nous dire. NIETZSCHE

PORCHERIE

En examinant bien le concept de Dieu, nous trouverons, comme son noyau propre et son essence – le sentiment de la divinité propre – qui nous rapproche des conséquences ultimes. Dieu réside tout entier en le se-sentir-Dieu, – voilà son secret le plus intime. Et de là il n'y a qu'un pas jusqu'à dire : la vérité par excellence n'est pas l'idée "Dieu existe" mais, au contraire, celle qui dit "Je suis Dieu"... KLIMA

Ana'l Haqq. HALLÂJ

En d'autres temps, d'autres lieux, Klima pour ces paroles, eut été supplicié.

*Qu'est-ce que l'affirmation de soi ?
Rien d'autre que das GENIESSEN (double G). KLIMA*

Les porcs se vautrent dans la jouissance ; et quiconque prêche la jouissance, vois s'il ne porte pas un groin de porc. NIETZSCHE

Mais je me suis dit : Non. Si tu es un cochon, ce n'est que par pureté excessive. Les dieux ne se baignent que dans les fosses à purin. KLIMA

Dieu, s'il "savait", serait un porc. BATAILLE

La meilleure façon d'exprimer le concept de Dieu serait toutefois de laisser un bon bout de papier blanc. KLIMA

Le couronnement de la science des initiés est un aveu de l'impossibilité qu'il y a de Le connaître. GHAZALI

Non, nous n'oublions pas l'Autre – Destinataire.

Nous nous tairions sinon. Seulement la clarté nous répugne autant qu'à Klima.

Trois tentatives (voir page 22)

Avec lui nous communions dans ce dégoût.

Quant à inciter les lecteurs « à tourner vers Klima le poids de leurs remords ; c'est-à-dire (?) l'idée fixe que nos angoisses peuvent être purgées d'un seul jet de salive sur la ligne culière d'un ouvrage broché », il me faudrait, pour m'y résoudre, avoir, de quelque manière, décidé du sens qu'ont ces mots.

Je suis certain de ne pas comprendre.

Je ne suis pas certain d'être sourd.

Peut-être la salive est-elle, pour être de mépris, celle aussi dont une suave hétaïre oint sa mort prochaine ?

Le mur qu'effrite l'ongle dont la métaphore écarte l'or, c'est d'abord la page.

La lame vient se fendre sur le Tiers qui s'y trouve *inclus*, sur la tranche qui, réglant l'alternance épistolaire, sépare et lie nos interventions : Klima.

La Logique porte le deuil d'elle-même, Veuve libérée du *OU*, MÉTALOGIQUE.

Nous avons peu parlé du Penser, de ses troupes (*triarii, hastati, pensée-perceuse...*), de ses batailles, ni de *l'Étoile adamantine* perçant sa nébuleuse et chaotique Pureté. Conclurons-nous sur cet extrait du Journal du Prince Sternenhoch :

Je ne peux tuer une pensée qu'en en installant à la place une autre, plus forte, supérieure. Qu'est-ce que la cognition ? Une tuerie, tout simplement, IN REBUS PSYCHISIS.

PG

A.

LE TEXTE *EST* UNE FORME.

Le point final la fixe définitivement mais avant que l'on pose celui-là, soit tandis que l'on écrit et aussi longtemps qu'on le fait, cette forme évolue.

Dans le présent cas la quasi tautologie de l'incipit est un détail de cette forme, détail que je peux faire disparaître, compenser, préciser etc.

Je choisis de préciser :

- en premier lieu, le texte, celui que je produis ;

- mentale la forme (dans l'esprit du lecteur que je suis des choses que j'écris, et pas exactement visuelle).

Mais déjà la forme qu'est le texte ne correspond pas à ce que mon esprit attend...

B.

LE TEXTE

est

une forme

en premier lieu, celui que je produis

on lit bien *est*

qu'il faut vite préciser et situer :

mentale, dans l'esprit du lecteur que je suis

des choses que j'écris.

Le point final la fixe définitivement mais avant que l'on pose celui-là, soit tandis que l'on écrit et aussi longtemps qu'on le fait, cette forme évolue.

Dans le présent cas, la phrase « le texte est une forme » en est un détail, détail que j'aurais le loisir de supprimer mais que je maintiens...

C.

CE TEXTE QUE JE COMMENCE d'évidence *aura* une forme

mais c'est la forme qu'il *sera* que je voudrais dire

la *forme mentale* qu'il sera dans mon esprit.

L'incipit sur trois lignes est déjà un détail de cette forme mais pour n'être pas exactement de nature visuelle, la typographie et la mise en page n'ont que peu de prise sur elle.

Le point final la fixera définitivement mais avant que je ne pose celui-là, soit tandis que j'écris et aussi longtemps que cela va durer, la forme mentale qu'est ce texte, cherchant à correspondre à celle que mon esprit attend, ne cessera de bouger...

Envoyer / recevoir
(quelques bouts de lettres sans ordre et sans mention de destinataire*)

[...]

J'ai repensé à ton *naître est un exploit* pour voir si ça faisait une différence avec le fait d'y acquiescer. Pour être plus juste, j'ai soupçonné mon oui téléphonique d'avoir été trop prompt autant que l'aurait été un non. À ces formules courtes auxquelles seul le temps d'une vie donne poids, je ne devrais jamais répondre qu'ainsi : *je t'ai entendu dire, laisse-moi réfléchir et donner ou refuser l'assentiment de ma propre vie ; laisse-moi la consulter, car je ne l'ai et jamais ne l'ai eu là, sur la langue, cet exact poids – seulement sur la page.*

[...]

Ta soirée d'anniversaire m'a réveillé quant à toi.
Désormais, et c'est un signe d'amitié que je crois te délivrer, ton prénom vivra dans ma pensée de papier
au-dessus du texte qu'un jour tu me soufflas :

*Il m'a dit être allé jusqu'au bord du bord.
Était-ce en reculant qu'il pouvait trouver ?*

(J'aimerais voir une photographie de ça.)
Je joins d'autres percées faites sous ta poussée, et même, par amitié et sans doute aussi égotisme, des textes de l'année qui à son rythme meurt.

[...]

Je suis quelqu'un qui écrit et lit, peut-être parfois touche la couleur ou une matière, mais alors pour que cessent écrire et lire – parfois, pas longtemps – écrit et lit et vit dissociant peu.
Je suis moi comme je vous pense être vous : à ceci près que vous êtes vous, ce qui est très exactement pas la même chose.

[...]

XXX m'a récemment dit vous avoir remis cet été le tapuscrit que je lui avais donné à lire. De ce geste qu'elle a eu je ne viens pas auprès de vous me plaindre – il témoigne de sa gentillesse, qui est grande, et d'une volonté de lancer les dés à ma place en cohérence avec le conseil que me répète YYY de ne plus retenir.

En outre, le presque accidentel passage entre vos mains de cet écrit résonne, comme fait, accordé au mode de diffusion que j'ai choisi.

Subsiste malgré tout une gêne que doit maintenant tuer son expression (ou diminuer une tentative).

J'hésite, par paresse et par crainte d'être distrait, à aller chercher dans une lettre précédente une forme presque adéquate, pour la copier et coller là. Que cette hésitation profite à une nouvelle, une autre insuffisante qui pas davantage ne servira quand la gêne reviendra, qu'il faudra tuer par son expression.

Vous tenez un mot d'une phrase. Sans doute est-elle assez courte et de structure répétitive, néanmoins vous n'en tenez qu'un mot, et indépendamment de votre volonté ou non de la connaître entière (un sacré pensum), je me dois de vous le signaler. Car j'écris les réseaux de sens, les retours les croisements les nœuds – des choses qui s'établissent dans la durée.

Mot d'une phrase disais-je : lettre d'un mot peut-être, mais en aucun cas d'un mot d'une ou deux lettres, et plutôt d'un consonantique.

Je vous confie que je ne sais pas compter les parties de mon travail. Je ne sais pas m'imaginer non plus ce que vous perdez ou gagnez à n'en tenir qu'une. Mais il faut que vous sachiez l'entreprise de longue haleine, accumulant les livres peut-être à la recherche d'un seul.

[...]

Peu de lecteurs jusqu'à aujourd'hui m'ont aidé
(pour m'en tenir à ceux que vous pouvez connaître : Munier, Parant, Lewinter)
à croire plus savoir où j'en suis

– et l'idée que je m'en forme tout seul

sans cesse bouge

au gré de mes places.

Cependant si je sais encore parfaitement me dénigrer
je sais aussi qu'une certaine "qualité" d'ores et déjà assez
me protège de la honte – j'ai intégré l'idée de lectorat...

Une sorte de conviction m'habite : qu'en revue mes textes ne peuvent pas passer,
j'entends qu'à l'ombre qui les retient il n'est donné là le temps ni l'espace de se
dissiper.

[...]

* Claude Bondy, CNL, Stéphane Crémer, André Dael, Myriam Eck, Roger Lewinter, Julien Marchand, Jean-Luc Parant, Claire Paulhan, Florence Pazzottu, Henri Poncet, Éric Pourcel, Jean-Baptiste Rodde.

Comme je suppose cette lettre qu'il m'est demandé de fournir devoir faire saillir, sur le fond de l'unique condition requise (un livre publié) et indépendamment de la qualité même de l'ouvrage, le motif de ma candidature, je m'efforcerai d'être aussi précis que je serai sincère.

J'écris, depuis une quinzaine d'années, dans les heures que me laisse mon activité professionnelle, diminuées de celles que je ne pourrais pas ne pas consacrer à mon fils de 6 ans et à ma femme – soit pendant les courtes et peu propices d'avant dormir, au nombre d'une ou deux.

Je pourrais me plaindre de ne pouvoir écrire plus, mais je pourrais également cesser d'écrire : de fait, avec mon choix de me retirer chaque soir en moi avec papier et crayon, j'ai choisi ce partage du temps, et il ne variera guère, du moins de mon propre gré, aussi longtemps que l'acte solitaire d'écrire me sera une nécessité.

Sont tombées des pages, tombent et continueront, lentement, essentiellement indifférentes tant au pourquoi qu'au pour qui. Comme le dramaturge Armand Gatti (dont je ne connais à peine plus que cette phrase) a pu dire *je n'ai pas besoin de spectateurs* je peux dire qu'un lecteur ne m'a jamais été indispensable. Si du tas qui s'est chronologiquement constitué s'est séparé en 1999 un petit morceau (le sixième peut-être du total), publié par les éditions Ivrea sous le titre *Tas IV*, cette séparation fut quasi accidentelle : je n'envisageais pas encore réellement l'élargissement de mon lectorat aux inconnus, et aujourd'hui autant qu'auparavant sa diffusion ne conditionne en rien la poursuite de mon travail.

J'ai accueilli cependant (ou devrais-je plutôt dire de ce fait ?) la proposition de publier comme un puissant encouragement, et j'aimerais que l'attribution d'une bourse en soit un second.

Parce que je suis à peu près à l'abri du besoin je serais un porc moral si je criais à la nécessité. Toutefois, vous le savez, je n'écrirais pas cette lettre si l'aisance financière inaccoutumée que m'apporterait une bourse en sus de son sens symbolique ne me paraissait pas en elle-même très souhaitable.

Étant engagé dans la rédaction d'un ouvrage unique, il m'est difficile de présenter un projet autre que continuer.

[...]

Je vais essayer de composer cette lettre directement à la machine.

Elle va te dire d'abord que j'ai aimé l'énergie de l'attention, et cette façon subtile qu'elle a de s'insinuer sous quelques mots pour se rendre attentive à elle-même.

[...] Quant au "sujet" qui m'intéresse, c'est bien sûr celui qui n'est pas "vu", autant que les façons, volontaires ou non, de s'aveugler.

[...]

... – des textes que je ne pourrais plus écrire maintenant, parce que maintenant est maintenant, mais des textes que je supporte, preuve qu'ils sont encore tout près de moi. [...]

Les auteurs un peu « verts »* de XXX ne me dissuadent pas de venir parmi eux éprouver ma capacité à séparer – de moi-même (puisque aussi bien la totalité de mes écrits, si elle prétend être moi, comme toutes les totalités que je contiens/comprends, s'arrête à mes limites. (Moi, qu'elle attende pour l'être que j'aie abandonné la roue à sa rotation.))

* Ne croyez pas que j'ai trop écouté mon patronyme ; ne croyez pas que je ne goûte que les fruits blets. Cependant vous gagneriez à être plus sévères parfois.

[...]

Brûlant de lire *sur* j'avais absorbé cul sec votre prose dans CCP – au détriment du goût qu'elle avait, de ses mouvements, des pieux autour desquels elle s'enroulait. L'abstraction du langage, très explicitement manifestée, m'avait signalé une lecture philosophique – ce qui en vérité avait été à la fois pour me ravir et pour m'insatisfaire : le léger s'évaporait, *Tas IV* avait un goût de pierre, et tout le monde n'est pas Molloy. [...] Jointe à ces remerciements réels et sincères, vous trouverez une partie de la suite du *IV*, la plus fraîche. Sa propre rétractation ne lui pas encore été suggéré, aussi est-elle encore entière, avec des yeux que mon canif peut-être évacuera. Puisse-t-elle néanmoins vous intéresser.

[...]

Je sais, ça fait bien longtemps.

Le temps ne s'est pas arrêté pourtant, ce n'est pas hier que je t'ai parlé, non, il a bien dû se passer des choses, j'ai bien dû vivre depuis la dernière fois, il est probable que j'ai à raconter, relater, partager.

Seulement voilà : c'est comme si rien, comme si la seule nouveauté notable mais difficile à mettre en mot était que rien, que je vis une sorte d'ankylose. Le décès de mon père n'est sans doute pas étranger à cet "aller-mal" à la fois profond et diffus que je n'ai pas le pouvoir d'exprimer. Je sens bien que ça travaille, mais en silence, et en s'élargissant à tous les instants d'une vie que je vis comme à distance, sans la goûter. Mes plaisirs sont petits, un rien m'irrite, le matin me trouve sans énergie, je vois les gens autour de moi vieillir, je vieillis, nous remplissons tous notre étrange, notre absurde mission de passer.

Tout à côté de moi XXX et YYY doivent percevoir que je grogne ou m'abstrais, que je ne m'intéresse guère même si je sais encore donner le change, si je masque mes indéfinissables mouvements intérieurs.

[...]

Réinstallé à nouveau devant mon ordinateur, je reviens vers vous à dessein de corriger un peu l'impression que vous aura laissée notre discussion. Gros vent, froid vif, nez bouché et ouïe défaillante : il fallait qu'elle soit courte, mais en quelques minutes je suis quand même arrivé à écorcher votre nom, faire une erreur sur le titre et m'embarquer débilement dans des questions de forme... Passons. [...]

J'ai bien parcouru à réception votre XXX, mais je l'ai parcouru seulement, pas lu de près, et pas jusqu'à la fin.

Mais aussi bien se peut-il qu'il y ait à mes atermoiements depuis une raison, et cette raison que mieux lire et achever corrigeront ou ne corrigeront pas, je vais vous la dire sans fioriture, ce bref effort d'explicitation risquant fort de seulement exhiber mon incompetence et mes travers. Ne prêtez donc pas trop d'attention s'il vous plaît à ce que j'écris là de ma première impression dans vos lignes.

Vous manipulez une langue riche avec une grande virtuosité, mais si ostensiblement riche la matière et si virtuose la façon, qu'il m'a semblé que vous les moquez, richesse et virtuosité, et que le mobile du XXX est celui-là, l'<histoire> étant prétexte.

Ça caquette dans ce XXX, c'est "verbeux" comme du Joyce (que je ne goûte guère – oui j'ose l'avouer) ou encore le bavard *Le Bavard* de Louis-René Des Forêts. J'ai également pensé au long monologue *Agonie d'Agapè* de Gaddis (bon livre).

Je reprends votre roman après avoir fini *Les Auteurs* de Danielle Mémoire et *Minima Moralia*.

Excusez encore mes gros sabots.

(au même le lendemain)

Il m'apparaît rétrospectivement que j'ai manqué à me taire. Il me faut donc dire un peu plus...

Il se peut bien que j'ai pris vos pages un jour que j'étais récalcitrant à tout ; cela arrive que n'importe quel vu, entendu, lu... se heurte à mon désir de – rien. Faute que j'ai su identifier en moi cette fermeture à tout et lui obéir, je me sens alors envahi, et c'est le souvenir de l'avoir été qui demeurera plutôt que telle particularité du vu, de l'entendu, du lu etc.

Que je vous aie lu un jour pareil est une hypothèse limite mais envisageable.

Comme je ne suis heureusement pas fréquemment ce bloc qui vit les choses comme agression (et écrase les différences : fanfare ou zézaiement de mouche, même *trop*), il se peut encore que vos lignes ne soient simplement pas pour moi. Tel ne digère pas le poivron ou la betterave crue. Tel autre se découvre aimer la coriandre fraîche à proportion de la détestation qu'il lui vouait. Le poivron, la betterave, la coriandre n'y sont pour rien. Je veux dire : ce qui n'est pas pour soi pourra bien évidemment être pour un autre.

Ou à mi-chemin des deux explications, celle-là peut-être : pas assez de silence dans vos pages pour moi.

Il se peut enfin que vous ayant compris en attente d'un retour et me sentant coupable d'avoir failli à le produire, j'ai voulu en quelque sorte vous signifier combien l'avis d'un ne compte pas, vous faire vous défier d'en espérer un qui rende justice à votre travail...

[...]

Tu sais pour m'avoir lu comment ma tête fonctionne, aussi ne seras-tu pas surpris que je ne retourne pas ta balle comme un mur de béton. Peut-être d'ailleurs restera-t-elle fichée dans mon mou, peut-être te reviendra-t-elle carrée ou cabossée, ou, quand j'aurai disséqué ou digéré le dense morceau (lequel est si loin d'un « simple avis de lecteur », d'une simple « note », que je me demande comment ces mots ont pu ne pas être arrêtés par le filtre de la relecture ; c'est bien davantage, comme tu le dis aussi, un « prolongement » – et à cet égard je serai bien avisé de le lire en le déconnectant de la visée critique annoncée, qui t'abuse et m'abuse, et qu'il excède sous bien des aspects) en plusieurs fois ou sous une autre forme encore ; je ne sais rien de cela, mais quoi qu'il doive advenir, sache que ton texte me donne à penser, sur ce qui du mien a pu t'« emmener » vers ces pensées-là, sur les échos, les « territoires communs », et bien sûr sur ce que tu dis, à mots très couverts, des enjeux, ressorts, contradictions, répercussions existentielles du chemin d'écriture que je suis, à mots trop couverts sans doute pour que je reconnaisse dans tes lignes là un argument qui me déplacerait ou donnerait courage, ici une crème qui apaiserait mon doute ou une critique franche du spectacle ambigu qu'à mon corps défendant je donne ou donnerais d'un cerveau se faisant en se défaisant ou d'un cerveau défait croyant encore pouvoir faire...

[...]

J'aimerais bien lire, si vous en acceptez l'idée, ce XXX. Peut-être vous ferai-je un retour de lecture, peut-être pas, et si rien ne vient surtout n'interprétez pas. Je veux dire (et c'est un développement de ce que j'avais plus haut sur le livre comme destin non obligatoire de l'écrit) : quelqu'un quelque part aura posé ses yeux sur les mots, les aura laissés monter dans sa tête, et cela seul importe, que des mots entrent dans une tête et le savoir, importe plus que de savoir ce qu'ils y font ou déclenchent etc., ce dont on ne saura jamais rien ou jamais rien assez précisément.

[...]

Je vous suis reconnaissant de m'avoir permis, avec votre envoi, de satisfaire la curiosité qu'avait plantée en moi XXX en me parlant de votre travail, mais ces images m'ont troublé au point que je me trouve embarrassé au moment de vous « faire un retour » comme on dit, et qu'aurais-je pu le prévoir, je n'aurais pas dit à XXX, *oui d'accord, je veux bien voir*.

Je vais vous décevoir, doublement, mais cette déception sera compensée j'espère par la franchise que j'aurai montrée.

D'abord, en tant que « plume » virtuelle : je ne me sens pas ou plus capable de produire du texte intelligent sur une œuvre plastique, même si je l'apprécie. Un Roger Munier aurait, m'a-t-il semblé alors que je regardais vos dessins, un Roger Munier aurait pu – pas moi. Sa prose autour des dessins de Denise Esteban (*Furtive présence*) me le suggère. Du moins vos dessins m'ont-ils fait penser à lui, Munier (que j'espère vous connaissez, car sinon je ne fais qu'augmenter l'obscurité, ce qui va contre mon propos). Étrangement, entre le moment de votre wetransfer et celui de vous répondre, j'ai appris que son premier essai, publié en 1963, s'intitulait *Contre l'image*. J'ai donc voulu trouver ce livre et le lire, parce que, deuxième déception (si la première en est une – car après tout ma « manière », à se fier aux quelques cas où tel ou tel travail plastique a su me détourner de mon sillon (ou, plus exactement, n'était pas si éloigné de mes songeries qu'elles ne puissent l'intégrer en quelque sorte), n'est pas très orthodoxe – mais le saviez-vous ?), votre envoi me parvient dans une phase d'extrême défiance envers l'image, le visuel, voire même peut-être le visible (ce maximum, l'explique pour une part un délabrement de ma vue faisant que je rechigne à regarder, car je vois alors que je vois mal, l'autre part m'étant encore obscure). Vous allez me trouver bien étrange « éditeur d'art » – mais cette spécialisation professionnelle n'est peut-être pas pour rien dans ce que j'essaye de dire, car de fait je vois beaucoup d'images, tellement que trop. J'ai donc finalement trouvé et lu ce Munier-là, *Contre l'image*, mais il ne m'a été d'aucun secours pour penser la crise d'iconoclasme, ou disons d'allergie, que je traverse, son véritable intitulé ayant plutôt dû être « Contre l'image photographique ».

J'arrive donc au nœud. Ce que j'ai ressenti en regardant sur mon ordinateur les images reçues, c'est précisément que l'image de l'œuvre *n'est pas* l'œuvre. C'est d'évidence une évidence que l'image de l'œuvre ne soit pas l'œuvre, et c'est bien sûr pour ça qu'il en existe tant, des images d'œuvres (on en produit et utilise très conscient de ce que montrer fait perdre (sauf dans le cas de l'art photographique, qui le supporte finalement mieux étant d'emblée photographie)) mais ce qui m'a saisi c'est que ce devenir-image, s'agissant précisément de vos dessins, les dessert considérablement, va contre eux, et que le perpétuer, ce devenir-image, sous la forme d'un livre, leur serait contradictoire. Ou encore : j'ai regardé vos images comme les images qu'elles sont, comme je les verrais dans un livre, sans pouvoir voir à travers elles ce dont chacune est l'image, sans pouvoir ni reculer ni avancer, mobiliser mon corps dans la vision,

m'identifier à vous faisant – le zoom de l'ordinateur est à cet égard trompeur. Mais si leur reproduction m'a paru l'ennemie de vos dessins, c'est parce que justement votre pratique de dessinateur – c'est en tout cas ce que j'en perçois – est en souci de ce qu'est une image ; elle s'attache à expérimenter comment celle-là naît dans et de l'enchevêtrement des lignes, comment on peut représenter ce qui lui résiste, à partir de quelle quantité de traits on en tient un fragment, de quelle quantité de fragments un paysage prend, etc. – elle me paraît donc aller, remontant à son origine, dans une certaine mesure contre l'image, je veux dire l'image déjà faite, l'image qui a « pris » malgré soi, certaines zones blanches (points de surexposition, dots, cœur absent) étant la trace de cette enquête, pleine d'étonnement, sur la façon dont un paysage ou autre chose émerge sous les yeux, sur le papier.

Ceci étant, soyez certain que je serais très content de voir en vrai vos œuvres un jour prochain.

De ma bibliothèque et plus

Ces dos & tranches que rangées & piles présentent côte à côte ont été des années durant amis. Causes de mes plus grandes joies, traces de mes préférences, jalons de ma vie, les livres se tenaient là, il suffisait de tendre la main. Amis fidèles. Les lus conservés pour une éventuelle relecture intégrale ou partielle, les à-lire m'attendant. Même si de temps à autres certains ne la méritant pas ou finalement plus devaient la rendre, leur trouver une place était règle tacite.

Amis donc les livres – mais il y a *mais* dans *amis*^A, ce mais-là : si je reste aujourd'hui encore un "homme du livre", achète encore beaucoup et beaucoup lis, maintenant voir la masse de tous me pèse^B.

De même que se multiplient les choses que je ne ferai plus, de même il y a de plus en plus de livres que je ne relirai plus, soit que mon goût d'aujourd'hui me les rende indifférents, soit qu'ils ne soient plus que pierres muettes de mon histoire, soit que la lettre y soit trop petite, soit que ma tête répugne à travailler etc. Ne faut-il pas alors que sans tarder j'en tire les conséquences et procède au moins à ce premier tri qui me découvrirait à nouveau les merveilles enfouies ? Mais trier n'exigera-t-il pas que j'ouvre et lise un peu, que je me laisse envahir... L'angoisse est plus profonde que si la seule conscience que le temps est mesuré et mes capacités limitées l'a provoquait et qu'il suffisait simplement d'agir à alléger les étagères. Elle s'est élargi au-delà des limites de ma bibliothèque privée, pour englober tout ce qu'il y a.

A. Ferai peut-être valoir, l'occasion venue, qu'il y a réciproquement *amis* dans *mais*.

B. Même s'il existe des bibliothèques bien pires que la mienne en nombre de volumes ; je me souviens de celles de Jean-Luc Parant et d'Hubert Duprat comme de monstres.